

DAMASE POTVIN

Les Oubliés

Le commandant Pierre Fortin. — Le capitaine J.-E.
Bernier. — Nap. Comeau. — H. de Puyjalon. —
Joseph Bureau. — Ths. Fortin. — David Têtu.
— Arthur Buies. — Louis Jobin. — F. Van
Bruysell, l'amiral Bayfield.

88

Ecrivains Nordiques



Editions

ROCH POULIN

Libraire

34 1/2, rue St-Jean
Québec

20922



Bibliothèque Nationale du Québec

12
1.00



DAMASE POTVIN

Les Oubliés

Le commandant Pierre Fortin. — Le capitaine J.-E.
Bernier. — Nap. Comeau. — H. de Puyjalon. —
Joseph Bureau. — Ths. Fortin. — David Têtu.
— Arthur Buies. — Louis Jobin. — F. Van
Bruysell, l'amiral Bayfield.

§

Ecrivains Nordiques



Edition

ROCH POULIN
Libraire

34 ½, rue St-Jean
Québec

DU MÊME AUTEUR :

- Restons chez nous, roman (1908).
Le "Membre", roman politique (1920).
L'Appel de la Terre, roman (1912).
L'Appel des Souvenirs, étude historique (1916).
Le Tour du Saguenay, historique légendaire et descriptif (1920).
The Saguenay Trip, en collaboration avec W. O'Farrell (1921).
Le Français, roman (1923).
La Baie, récit (1925).
Les Îlets Jeremie, étude historique (1926).
Sur la Grand'Route, nouvelles, contes et croquis (1927).
En Zig-Zag, voyages (1928).
Plaisant Pays de Saguenay, récit historique (1931).
Contes et Croquis (1932). Edition Casterman, Belgique.
La Robe Noire, roman — Le Mercure Universel — Lille — France (1932).
La Rivière-à-Mars, roman (1934).
Peter McLeod, roman (1936).
Puyjalon, le Solitaire de l'Île-à-la-Chasse (1938).
Sous le Signe du Quartz (Prix du Ministère des Mines) (1940).
Six Coins Historiques du Vieux Québec (1940).
Le St-Laurent et ses Îles (1941).
Un Ancien contait... (1942).

A paraître bientôt

Thomas, guide forestier.

En préparation

FC La Côte Nord Romantique.

2922.1
AIP67
1944

LES OUBLIÉS

Ils sont plus nombreux qu'on le pense, nos oubliés. On se rappelle volontiers les grands noms de notre histoire: les vedettes, ceux que nos historiens ont placés au frontispice de notre histoire nationale. On ne les ignore pas tout à fait, ceux-là, parce que l'on nous a appris à les connaître dès la petite école.

Même ceux-là, n'est-on pas encore trop porté à les oublier? Quel est le sort des autres alors? Les autres, ce sont les petits, les sans grades, les humbles, ceux dont en passant on a cité les noms dans d'anciennes relations à propos d'un exploit, d'un événement extraordinaire car ils ont, eux aussi, accompli quelque chose pour la patrie. Mais aussitôt cet exploit réussi, on les a oubliés. Et ils sont partis pour le grand voyage dont on ne revient point, souvent sans avoir connu la vertu de leur vie.

Si l'on va au fond de notre histoire, ou plutôt si la pénurie de nos archives nous permettait d'y aller, que de héros obscurs ne découvririons-nous pas dont les exploits ont peut-être contribué à notre survivance autant que ceux qu'accomplirent les hommes que nous nous

plaisons, avec raison d'ailleurs, à qualifier de gloires nationales.

"L'Histoire", a écrit quelque part Alphonse de Lusignan, "raconte les hauts faits et néglige le grain de sable; l'œil fixé sur les aigles, elle ne voit pas les nids dans les sillons; elle dore le casque des grands capitaines mais elle oublie le conscrit; même dans notre histoire, qui rend si plainc justice à nos grands noms, que de héros oubliés!"

C'est ainsi que nos anciens forestiers, nos antiques voyageurs, nos coureurs de bois, pittoresques entre tous, ont peut-être plus contribué à faire connaître les débuts de notre pays que tous les événements de l'histoire.

Ce furent des hommes au tempéramment aventureux qui ne reculaient devant rien; propres à tout, capables d'être, successivement ou tout à la fois, découvreurs, interprètes, apôtres, guerriers et, plus en petit, bûcherons, colons, agriculteurs, pêcheurs, marins.

Dans son pittoresque ouvrage, "Forestiers et Voyageurs", J.-C. Taché, parlant du Voyageur, dit: "Selon les exigences du temps et des lieux, il peut confectionner une barque et la conduire au milieu des orages du golfe, faire un canot d'écorce et le diriger à travers

les rivières et les rapides; "lacer" une paire de raquettes et parcourir dix lieues dans une journée, porté par elles sur les neiges profondes. Il sait comment on prend chaque espèce de poisson; il connaît les habitudes de toutes les bêtes des bois qu'il sait ou poursuivre ou "trapper". Les forêts, les prairies, la mer, les lacs, les rivières, tous les éléments le connaissent d'instinct".

Peu de situations le prennent au dépourvu; il est l'homme de tous les expédients. Autrefois, il partait aussi bien, un matin, pour les solitudes sauvages de la Baie d'Hudson, pour les rivages lointains du golfe du Mexique que pour une facile balade dans le coin de forêt proche de son habitation . . . Ceux-là, ceux d'autrefois ont parcouru tout le nord de l'Amérique, des bouches de Meschacébé à celles du Mackenzie, de l'Ile de Terre-Neuve à Vancouver; ils ont traversé pendant deux siècles les "pays de chasse" de toutes les tribus indiennes; ils ont aidé les missionnaires, les explorateurs, les grands capitaines. N'ont-ils pas été eux-mêmes explorateurs? Ils ont constamment accompagné les missionnaires dans leurs héroïques missions aux lieux les plus reculés du continent, secondant leur apostolat avec la foi naïve et sincère qui caractérisait nos ancêtres. Bref, ils ont été partout.

Le Père de Smetd, ce "voyageur du Bon Dieu", écrivait dans une de ses relations: "Et dans quels endroits du désert les Canadiens n'ont-ils pas pénétré?" Le missionnaire venait de raconter qu'il était, un jour, arrivé, d'aventure, dans un des endroits les plus écartés des Montagnes Rocheuses. Il se croyait bien, disait-il, le seul homme de race blanche qui eut foulé la mousse de ce coin désolé du Nouveau Monde, quand lui apparut la fumée d'une cabane à peu de distance de lui. C'était le campement d'un voyageur canadien qui reçut le missionnaire comme doit recevoir un vrai Canadien et comme ce dernier a toujours reçu l'homme chargé de porter la bonne Nouvelle.

Il est des personnages moins éclatants que d'autres qui ne remontent pas jusqu'à notre mémoire, dont la vie, pourtant, abonde en traits étonnants de toutes sortes et qui mériteraient une sorte de gloire. Ils auraient pu l'avoir souvent, d'ailleurs, de leur vivant. Leurs contemporains seraient les premiers surpris qu'on ait si peu ou si mal retenu leurs faits et gestes; et la recherche des causes de leur obscurité posthume n'est pas un des moindres plaisirs que nous procure l'étude de ces hommes effacés.

Parmi ces voyageurs, ces coureurs de bois, que de héros pourrions-nous découvrir? Ils ont été nombreux au début de notre pays et c'est à

peine si nous connaissons les noms de tout au plus une dizaine de ces héros. Les autres, rien ne nous rappelle leur existence qui fut peut-être précieuse pour leur petite patrie.

Ceux-là, on comprend toutefois que nous ayons pu les oublier; quelles relations nous ont appris qu'ils avaient existé?

Mais il y a ceux qui ont vécu plus près de nous; ceux dont la pierre des modestes épitaphes qui indiquent leurs tombes dans des cimetières quelconques n'a pas même encore subi de la patine du temps l'irréparable outrage. Plusieurs de ceux-là ont aussi accompli de grandes choses pour leur patrie, mais pour eux aussi l'implacable oubli des hommes, terrible fossoyeur des renommées qui nous quette au tournant de la vie, aura jeté son voile aux mailles compactes.

Ceux-là, pourtant, je le répète, ont fait des œuvres magnifiques dont les générations d'aujourd'hui jouissent des heureux résultats.

Nous habitons un pays dont la sécurité et le confort, en ces années de cataclysme universel, excitent l'envie de bien d'autres pays d'Europe et d'Amérique. Si le Golfe Saint-Laurent n'est plus, comme on l'appela longtemps le cimetière des naufragés, nous le devons à des hom-

mes comme l'amiral Bayfield qui, sondant le golfe et le fleuve pendant des années au milieu de dangers multiples, mille par mille, a assuré la marche des navires au milieu d'écueils sans nombre; si les derniers hameaux de la Côte Nord et de la Gaspésie sont aujourd'hui reliés aux grands centres par des lignes télégraphiques qui, chaque jour prouvent leur utilité, c'est au commandant Pierre Fortin que nous le devons, comme nous lui devons les développements merveilleux de nos pêcheries maritimes; si nos vastes forêts n'ont rien perdu de cette réputation dont elles jouissaient autrefois d'être le Paradis de la Chasse, ne le devons-nous pas à des hommes comme Henry de Puyjalon, Nap. Comeau, Thomas Fortin et autres qui furent les premiers à jeter les bases de notre système de protection du gibier; si, enfin, dans le dernier demi-siècle, tant de clochers ont surgi dans les plaines d'où furent rasés des coins de la forêt millénaire, le pays le doit à ces hardis explorateurs de pays nouveaux que sont nos arpenteurs qui, comme Joseph Bureau, ont bravé, durant de longs mois, le froid, la faim, l'isolement, pour indiquer aux gouvernants les nouvelles terres à livrer à la hache des défricheurs.

Toutes ces œuvres en grande partie ont été la garantie de notre prospérité, de la sécurité et du confort des générations présentes. Ayons, au moins, une pensée de reconnaissan-

ce pour ces ouvriers de la dernière heure qui se sont attelés à la tâche de parfaire notre édifice économique.

Que d'autres encore nous oublions qui ont été parmi ceux qui, dans d'autres domaines, dans celui de l'artisanat, comme Louis Jobin; dans celui de la littérature descriptive de nos régions de colonisation, comme Arthur Buies, ont également apporté leur pierre à l'édifice dont tous les jours nous pouvons éprouver la solidité et la belle structure.

Ce sont ces modestes, discrets et courageux ouvriers, dont nous voulons esquisser en quelques traits la vie et les œuvres.

Nous avouons que pour bien les faire connaître, il faudrait plus qu'une pâle esquisse mais tout un volume. N'importe, ces quelques traits, que nous extrayons de rapports officiels, de mémoires et de souvenirs de contemporains, n'inviteraient-ils que quelques écrivains à poursuivre plus avant les recherches dans la sphère où ont vécu ceux dont nous nous efforçons d'évoquer le souvenir, que notre tâche serait couronnée d'un succès que nous n'aurions pas osé espérer.

Pour notre part, en 1938, nous avons, dans une œuvre bien modeste, fait connaître la vie

aventureuse et pittoresque d'Henry de Puyjalon, l'“Homme de la Côte Nord”, le “Solitaire de l'Ile à la Chasse” et nous nous proposons, dans un avenir prochain, d'écrire la vie, plus modeste peut-être, mais combien pleine aussi de pittoresque, de celui que l'on pourrait appeler le modèle des guides forestiers, l'homme des bois par excellence: Thomas Fortin, zoologiste par vocation, fondateur de cette réserve de chasse qu'est le Parc des Laurentides.

A d'autres de faire mieux connaître quelques-uns de ceux dont nous avons tenté de soulever un coin du voile de l'oubli qui recouvre leur mémoire.

Enfin, nous croyons de notre devoir d'ajouter que plusieurs des biographies que nous publions dans ce modeste opuscule ont été en grande partie publiées dans cet excellent hebdomadaire qu'est le “PROGRES DU GOLFE, de Rimouski, dont la direction est confiée depuis plusieurs années à notre bon ami le notaire Eudore Couture dont on connaît les intelligentes initiatives dans sa double profession de notaire et de journaliste.

D. P.

LE COMMANDANT PIERRE FORTIN

Ancien commandant de la "Canadienne"
et ancien député de Gaspé.

Il m'est tombé, l'autre jour, sous les yeux, la photographie d'une fine goélette qui aussitôt a fait surgir en mon esprit le souvenir d'un homme trop oublié dans le monde des vivants où, comme l'on sait, les morts vont vite. Et pourtant cet homme a rempli une large place dans notre histoire. On se rappelle à peine son nom. En effet, qui connaît l'histoire, l'œuvre et même le nom du commandant Pierre Fortin qui fut, entre plusieurs autres titres, le commandant de cette goélette dont je viens de voir la photographie, la "Canadienne", dont se souviennent les vieux navigateurs? Qu'on me permette de faire, un instant, sortir de l'ombre la belle figure du commandant Pierre Fortin qui se dessine surtout sur l'horizon tourmenté de la

Gaspésie et de la Côte Nord du Saint-Laurent. On la verra, d'ailleurs, rayonner sur bien d'autres points de notre Canada français.

Septembre 1849, à Montréal. La ville est encore sous le coup des émeutes politiques qui ont terrifié la population au mois d'avril et au cours desquelles le Parlement qui siégeait alors à Montréal fut incendié, le représentant du roi insulté et Louis-Hippolyte Lafontaine brûlé en effigie. Ces émeutes, on le sait, avaient été provoquées par la sanction du fameux bill d'indemnité dont l'objet était de dédommager de leurs pertes subies durant la rébellion de 1837-38 les habitants du Bas-Canada, comme on l'avait fait pour ceux du Haut-Canada.

Les autorités avaient fait appel à toutes les bonnes volontés pour maintenir l'ordre et, tout particulièrement, demandé à un jeune médecin qui était venu, au plus fort de l'émeute, de Laprairie, offrir son concours pour la répression des troubles, d'organiser un corps de police à cheval dont on lui offrit le commandement.

En ce mois de septembre 1849, un corps de cavalerie faisait son entrée à Montréal sous les regards des foules amassées le long des rues, admirant la prestance fière et martiale des

cavaliers. Le commandant surtout attirait l'attention générale. Son profil de jeune dieu, son regard charmeur et charmant, son sourire bon et au déclic spontané, son allure martiale faisaient profonde impression sur la foule. Ce commandant de cavalerie improvisée était le Dr Pierre Fortin. Il n'était âgé que de vingt-six ans. Il était né à Verchères en décembre 1823. Ses ancêtres venaient de la Normandie. Il avait fait ses études au collège de Saint-Sulpice et obtenu le titre de docteur en médecine au Collège McGill en 1845. Il se livrait à l'exercice de sa profession à Laprairie quand éclata, en 1847, à la Grosse-Ile (ou île de la Quarantaine), la terrible épidémie de typhus qui fit tant de victimes et suscita tant de dévouement chez nos prêtres et chez nos médecins. Parmi ces derniers qui s'empressèrent de se mettre à la disposition du gouvernement pour soigner les chairs putréfiées qu'on débarquait des navires sur l'île avec des crochets spéciaux, on vit, l'un des premiers, le jeune Dr Pierre Fortin qui servit dans les hôpitaux du lazaret insulaire jusqu'au moment où il tomba lui-même victime de l'implacable maladie qui le conduisit aux portes du tombeau. Il fut sauvé et, l'année suivante, on le trouva encore en qualité de chirurgien à l'hôpital-lazaret de la Grosse-Ile. Il retourna à Laprairie où il allait reprendre l'exercice de sa profession lorsqu'il partit sou-

dain pour Montréal où il allait offrir ses services pour réprimer les émeutes de 1849.

Voilà, dira-t-on, pour un jeune praticien de vingt-six ans des débuts prometteurs, non pour la fortune, mais pour la grande cause du dévouement à la patrie.

Pierre Fortin ne devait pas s'arrêter là. Dans la suite, on le verra apparaître sur bien d'autres scènes où, toujours, sans répit, avec acharnement, il dépensera avec un désintéressement dont on trouve peu d'exemples une vie d'une prodigieuse activité, aidé d'un talent d'organisation hors ligne et de connaissances scientifiques et autres assez rares chez les hommes publics de son temps et du nôtre. Lorsqu'il mourut, le 28 juin 1888, il était sénateur de la division de Kennebec. Durant ses soixante-quatre années de vie, il avait, peut-on dire, déployé ses belles qualités, physiques et morales, dans toutes les sphères d'une vie ordinaire de Canadien "to the core".

Lorsque, vers 1915, on discutait si violemment l'organisation d'une flotte de guerre canadienne et que l'on apprenait que les premiers navires de cette flotte, le "Niobé" et le "Rainbow", étaient ancrés, le premier dans le port de Halifax et l'autre à Victoria, si on avait re-

monté un peu plus haut dans l'histoire du pays on eût pu voir que le souci des gouvernements d'alors était aussi de construire des navires pour protéger le Canada contre ce qui était dans le temps le danger et l'abus: la violation des territoires de pêche et la contrebande à outrance.

Ne remontons pas plus haut que 1852. En ce temps-là peu de questions intéressaient le gouvernement et le peuple autant que la protection de nos droits de pêche dans le Golfe et la Baie des Chaleurs et la contrebande que l'on pratiquait sur une haute échelle, audacieusement, effrontément, au détriment des revenus publics.

Jusqu'à la Confédération, ces intérêts n'étaient protégés que par un seul petit croiseur si toutefois on peut appeler de ce nom la "Canadienne", vaisseau à voiles, grande goélette pour l'époque, mais navire de relativement minime importance comparé à ceux qui seraient nécessaires aujourd'hui pour le même service.

Et, en 1852, que voit-on au commandement de la "Canadienne" chargée de la protection de nos pêcheries? Le Dr Pierre Fortin. Il était donc de toutes les scènes. C'est, en effet, cette année-là que le Dr Fortin fit sa première

croisière dans le Golfe. Il avait été nommé magistrat stipendiaire pour le Golfe Saint-Laurent. Mais il s'aperçut bien vite que cette vieille goélette qu'il commandait n'était pas du tout convenable au service dont on l'avait chargé et qu'il fallait donner au navire garde-pêche la tournure d'un croiseur de guerre si on voulait qu'il fit du bon travail. On se rendit à son désir. En 1855, Pierre Fortin commandait une nouvelle "Canadienne" qui faisait l'admiration des habitants des côtes laurentiennes. Elle avait été construite à Québec selon les instructions du Dr Fortin lui-même: haute mâture, immense voilure, forme élancée, montée de quatre canons. A bord, même discipline, imposée par Fortin, que sur les vaisseaux de guerre. Pendant seize ans, employé à la protection de nos pêcheurs et de nos pêcheries, le Dr Fortin, sur la "Canadienne", se fit toujours l'avocat des pêcheurs, défendant avec énergie leurs droits et leurs intérêts, protestant constamment contre tout règlement préjudiciable à leur bien-être, recommandant sans cesse les mesures qui pouvaient améliorer leur position. Et à cause de cela, le Dr Pierre Fortin était cher aux habitants de la côte sud. C'était fête aux villages des côtes du golfe et du fleuve quand apparaissait la coquette "Canadienne". Pour chacun des pêcheurs de la Gaspésie, en particulier, c'était un honneur et un bonheur de serrer la main de

ce grand ami. Aussi, n'est-il pas surprenant qu'en 1867, lorsque M. Le Bouthiller, qui était alors député de Gaspé, annonça sa détermination de ne plus briguer les suffrages des électeurs gaspésiens, de toutes les parties du comté on offrit le mandat au Dr Pierre Fortin qui eut l'honneur d'être unanimement élu pour les deux Chambres.

C'est à cette occasion que l'excellent journaliste politique que fut Auguste Achinte, dans une rapide biographie qu'il publia du Dr Fortin, dit que sans crier gare, aux applaudissements de la foule, il sauta du pont de la "Canadienne" sur le siège mœlleux, — oh! si peu, alors, — de la Chambre locale et du Parlement fédéral.

Et voilà notre homme transporté sur une toute autre scène, où il ne sera pas moins utile et dévoué qu'il le fut sur les autres, non seulement pour sa chère Gaspésie, en particulier, mais pour toute la province.

D'ailleurs, le Dr Fortin semblait destiné à la vie publique. La première année de son élection, il parcourut à cheval toutes les paroisses de son immense comté. En Chambre, il s'occupa surtout de questions spéciales: intérêts des pêcheurs, lois de chasse et de pêche, admi-

nistration des forêts. Il fut dans toutes ces questions comme dans toutes les autres le député dont on écoutait le plus volontiers et le plus longtemps les discours. Il en prononça qui firent époque. La voix du Dr Fortin était, d'ailleurs, un charme par sa puissance et sa douceur à la fois, si l'on peut dire. On aimait le tribun politique comme on se disputait le chanteur en vogue dans les salons de Montréal et de Québec. "Il chante la romance aussi bien que le Dr Fortin", aimait-on à dire, ce qui fixait les limites du talent et l'apogée de l'art.

Mais ce n'est pas dans une simple biographie qu'il serait possible de décrire, même dans les grandes lignes, toute l'œuvre de cette vie active, effective, sur toutes les scènes où ce compatriote est apparu, "vie canadienne" dans toute la force du mot. Soldat, médecin, artiste, député, homme de bon ton, il était aussi à l'aise dans un salon que sur le pont de la "Canadienne"; patriote au sens le plus absolu du mot, personnifiant en tout le vieil adage: "franc comme l'épée du roi"; désintéressé personnellement jusqu'à la plus complète abnégation. Il refusa même, comme membre de la Législature, d'accepter le paiement de ses frais de voyage alors qu'il se rendit, en 1858, à l'exposition maritime du Havre, en France, uniquement pour y étudier les questions qui

avaient trait aux pêcheries, à la préparation du poisson, à la construction navale, à la navigation, etc.

Durant toute sa vie, le Dr Fortin accomplit une somme de travail incroyable, du matin jusqu'au soir, surtout durant les sessions. Enfermé, avec un ou deux secrétaires, dans une chambre que le gouvernement mettait à sa disposition, il tenait ses employés sur les dents. A noter qu'il fut pendant sa carrière politique Commissaire des Terres de la Couronne, et le premier *Orateur* de l'Assemblée Législative après la Confédération. C'est là qu'on apprit à apprécier en sa plénitude l'esprit de justice et l'impartialité du député de Gaspé. Ajoutons que pendant sa carrière le Dr Fortin prouva encore son complet désintéressement en refusant deux emplois lucratifs qu'on lui offrait : à Ottawa, une importante charge dans le gouvernement McDougall et, à Québec, celle de commissaire de la police provinciale. Le jour où il abandonna le pont de la "Canadienne" pour accepter le mandat de député fut un jour fortuné pour la Gaspésie, sur laquelle il attira, pour la première fois, l'attention publique et qui changea d'aspect, peut-on dire, du jour au lendemain. Elle lui dut, d'emblée, des chemins de colonisation de près de 200 milles de longueur, des ponts jetés sur les principales rivières.

res, une ligne télégraphique depuis Matapédia jusqu'à Rivière-au-Renard, 270 milles de fils reliant les villages des comtés de Gaspé et de Bonaventure, des phares sur tous les points dangereux des deux côtes, enfin, les chemins de fer Intercolonial et de la Baie des Chaleurs. A ces grandes œuvres, le Dr Fortin consacra tout son temps, toutes ses énergies, toutes ses connaissances qui étaient sans limites.

Voilà, très brièvement, le souvenir que j'ai avec plaisir évoqué de ce grand "oublié", — en attendant d'autres, — de ce très grand compatriote, trop méconnu alors que s'agissent tant de questions qu'il a étudiées et même résolues à la mesure du temps où il vivait.

II

NAPOLÉON COMEAU

Naturaliste, médecin, chasseur et pêcheur,
sauveteur, grand héros de la Côte-Nord

En parlant de Napoléon-Alexandre Comeau, nous voudrions montrer, révéler à nos compatriotes la vie d'un véritable héros dont la mort a été une grande perte non seulement pour le "pays de Québec" qu'il s'est appliqué à faire connaître et aimer par ses œuvres et ses exploits, mais aussi pour l'Amérique entière à laquelle il eut le temps de faire goûter quelques fruits de la science précieuse qu'il a puisée au sein de la grande nature laurentienne.

Il y avait dans Comeau un savant et un patriote, et chez lui le savant renforçait pour ainsi dire le patriote en lui découvrant sans cesse des raisons nouvelles d'exalter le Cana-

da, particulièrement le Nord qu'il aimait d'un ardent amour.

Le Nord canadien, la Côte Nord, si mystérieuse encore, aussi mystérieuse que l'était la région saguenayenne à l'époque déjà lointaine de la colonie française au Canada, Napoléon Comeau en est jusqu'aujourd'hui le plus pur héros. Sa gloire rayonne au-dessus de cette étendue de pays dénudé, mais coloré quand même, où les arbres et les rochers, redoutables au crépuscule, évoquent de monstrueuses idoles nègres; où la mer s'insinue partout à travers les grèves d'un rose pâle, dans les anfractuosités des fauves rochers; où enfin, pendant toute l'année, se joue, sur une scène qui eût été chère aux Walkiries, l'éternel drame entre ces deux partenaires en présence: la terre et la mer; où un sapin perché sur une éminence prend les airs pathétiques d'un être vivant en détresse; où une vieille barque aux voiles rapiécées s'éloignant de la Côte devient passionnante comme un récit de Joseph Conrad; où il nous semble que d'une chaumière vont sortir mille sortilèges. . . pays de sauvagerie et de poésie, à la fois âpre et douce; sorte de basse Bretagne canadienne qui s'apparente étrangement avec l'Ouessan et l'Ile-de-Sainte si tragiques dans leur rude simplicité.

Ce fut le pays où pendant plus d'un demi-siècle Napoléon Comeau a régné en génie bienfaisant, génie, en effet, d'un petit pays aussi étranger à la province de Québec qu'il l'est aux autres contrées de l'Amérique et de l'Europe.

C'est de Godbout plus particulièrement que rayonna pendant près de cinquante ans la vie bienfaisante de Napoléon Comeau.

Quand, en 1916, S. G. Mgr Michel-Thomas Labrecque, alors évêque de Chicoutimi, accompagné de l'abbé V. A. Huard, de Québec, fit sa première visite pastorale sur la Côte Nord, devenue depuis Préfecture Apostolique sous la direction des Pères Eudistes, Mgr Labrecque et son compagnon, arrivant à Godbout le soir du 26 mai 1916, reçurent l'hospitalité de Napoléon-Alexandre Comeau chez qui on combla Sa Grandeur de mille prévenances durant trois jours. M. et Mme Comeau eurent pour les distingués visiteurs les attentions les plus délicates.

A cette époque Comeau était, pourrions-nous dire, dans toute sa gloire, et l'on pouvait découvrir en lui, chaque jour, de nouvelles connaissances. Il était universellement connu aux États-Unis comme naturaliste. Il possédait la langue anglaise à la perfection et plusieurs idiomes indiens. Il était télégraphiste et photo-

graphe consommé; il savait converser du bout des doigts avec les sourds-muets. Il avait des connaissances générales en médecine, ce qui continuellement lui permit de rendre de grands services sur la côte, où souvent, il faut vivre et mourir sans jamais pouvoir faire connaissance avec le praticien. Disons ici, en passant, que le (Dr) Comeau répondit sur la Côte Nord à 230 appels de la cigogne. Enfin, il était d'une adresse extraordinaire au tir. Il accomplissait de ce côté des exploits qui tenaient du prodige. Voyant passer au-dessus de la baie de Godbout une troupe d'oiseaux, il demandait, en saisissant sa carabine: "Lesquels vais-je abattre?" On lui répondait à tout hasard, par exemple, le troisième et le dernier du volier: et les deux malheureux oiseaux désignés tombaient aussitôt sous deux coups successifs de l'arme du tireur.

La science de Napoléon Comeau en histoire naturelle était remarquable. Il s'est occupé principalement, dans ce domaine, des oiseaux, des mammifères et des poissons du Labrador; mais il a aussi accordé une attention constante aux autres branches de cette science. Malheureusement, pour nous, ce sont les États-Unis surtout qui ont profité de ses lumières et des bienfaits de sa coopération. Pendant toute sa vie Comeau a fourni en quantité aux laboratoi-

res et aux musées américains et canadiens des oiseaux, des mammifères, des poissons, des plantes, etc.

Seul un naturaliste pourrait déceimment et justement parler de la science de Napoléon Comeau dans les divers domaines de l'histoire naturelle. Mais Napoléon Comeau était, autant que naturaliste savant, chasseur émérite. Il avait été élevé dans les meilleures traditions cynégétiques et dans un parfait milieu de chasse et de pêche. Sa vie continuait une tradition de famille. Son père était commerçant de fourrures, au service de la Compagnie du Nord Ouest depuis l'âge de seize ans, et quand en 1821 se fusionnèrent la Compagnie du Nord-Ouest et celle de la Baie d'Hudson, sous ce dernier nom, Alexandre Comeau resta au service de la nouvelle compagnie pendant quarante ans. Il eut charge des postes de la Compagnie du Saint-Maurice à l'Ungava. C'est quand sa famille était au poste des Ilets-à-Jérémie que Napoléon naquit; il y demeura jusqu'à l'âge de sept ans, faisant la vie d'un véritable petit trappeur.

Il a raconté dans son remarquable ouvrage *"Life and Sport on the North Shore of the Lower St-Lawrence and Gulf"* que sa mère lui disait souvent, en plaisantant, qu'elle l'avait

trouvé sur la grève couché à côté d'un grand saumon. Et Comeau fait remarquer avec raison qu'il y avait quelque chose de prophétique dans cette plaisanterie de sa mère, car aucun homme ne fut jamais plus mêlé à la vie du saumon que Napoléon Comeau.

Aussi, la pêche au saumon pour Comeau, était un jeu, quand elle est un art pour les autres. Il a pu se vanter, avant de mourir, d'avoir été le seul pêcheur à capturer à la ligne cinquante-sept saumons en un seul jour.

Mais la simple esquisse d'une vie aussi ardente ne nous permet pas de relater tous les exploits de Comeau dans le domaine de la pêche au saumon pas plus que dans le domaine de la chasse où il était considéré comme une espèce de divinité.

Car, dans les premières années de sa vie, il s'occupa exclusivement de la chasse. Il fut le type accompli du trappeur canadien. Il chassa principalement dans le territoire qui comprend le Saguenav et le Labrador, depuis le fleuve jusqu'à la hauteur des terres. Encore ici les exploits de Comeau ne se comptent pas. Aussi faut-il renoncer à les raconter. Suivons-le pour un instant seulement sur un autre champ. Il n'est plus chasseur au Nord-Ouest américain,

il est gardien de la rivière Godbout. Il a été nommé à ce poste en 1860 alors qu'il n'était âgé que de 12 ans. Déjà, il avait accompli plusieurs sauvetages et sa réputation de bravoure et de courage s'étendait sur toute la Côte. Il n'était plus seulement le chasseur de buffles, le pêcheur de saumons; il était le sauveur d'hommes en détresse dans le golfe et ses exploits valurent au nom de Comeau un moment de grande célébrité dans le monde, en dehors de la Côte Nord.

Il est extrêmement intéressant de lire le récit des aventures ou exploits de chasse et de pêche racontés par Comeau lui-même dans son livre, qui est assurément de haute envergure. Il n'y a là aucune vantardise, aucun sentiment de vanité; Comeau était l'humilité même, aussi modeste qu'il était intelligent et instruit.

Voilà en quelques larges traits ce que fut Napoléon Comeau. On voudra bien convenir que même ce pâle résumé d'une vie de soixante années si utilement remplie pouvait être suffisant pour justifier le projet réalisé un jour par la Société Provancher d'ériger un mausolée à la mémoire de ce bienfaiteur de la Côte Nord. Dès que l'idée fut lancée par le colonel Oscar Pelletier, le 19 mars 1924, on se mit à l'œuvre. Mais il fallait à la Société, pour l'exécution de

son projet, une somme de pas moins de \$3,000. La souscription se fit rapidement. La Société, il est vrai, avait eu au préalable la promesse de fort généreuses souscriptions de la part de quelques-uns des nombreux amis que Comeau comptait aussi bien aux États-Unis qu'au Canada.

A propos du père de notre héros Napoléon-Alexandre Comeau, Alexandre, ancien chef de police de Montréal et ancien commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson, il s'est brodé sur le compte de ce dernier une légende telle que, lors de la cérémonie d'inauguration du mausolée Comeau à Godbout, on hésita à associer à la mémoire du fils celle du père dont on avait fait un barbare inhumain et brutal, voire même un assassin qui aurait été pendant longtemps la terreur de toute la Côte Nord.

Alexandre Comeau, d'après cette injuste légende, aurait été un pirate qui pouvait être facilement comparé à tous les types qui illustrèrent les océans et les mers du nord en particulier, un héros de Paul Chack, terreur du bas du fleuve avant de devenir celle du Saint-Maurice. C'était, disait-on, un géant doué d'une force herculéenne; un homme dur, irascible, violent jusqu'à la brutalité et qui ne reculait devant rien. Il avait été remarqué par Sir Geor-

ge Simpson, gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui l'avait chargé de réprimer les abus de contrebande dans le bas du fleuve et dans le Golfe Saint-Laurent. Et Comeau n'y aurait pas été de main morte dans l'exercice des pleins pouvoirs que lui avait conférés le gouverneur de l'"honorable Compagnie". Il en fut de même sur le Saint-Maurice où la Compagnie le plaça. Là, il aurait même commis un meurtre atroce. Finalement, toujours d'après la légende Alexandre Comeau, qui avait été nommé gardien du phare de l'Ile Verte, se tenant debout, un soir, au bord du rocher du phare, aurait perdu l'équilibre et serait tombé d'une hauteur de cent-dix pieds en bas du rocher, son corps s'écrasant au bord des flots. Et la légende ajoute même que ce fut la fille de Comeau qui, poussée par la brutalité de son père, aurait jeté ce dernier dans l'abîme.

Telle est la légende. Quoi de plus romantique et de plus dramatique! "Mais nous ne devons pas oublier", dit M. Aegedius Fauteux dans une étude qu'il a publiée à ce sujet dans la *Patrie* du 25 novembre 1933, "que s'il y a de l'histoire, il y a des histoires, et ce sont deux choses tout à fait opposées". Et M. Fauteux, après avoir étudié soigneusement toutes les pièces nécessaires, en consciencieux historien, a remis les choses au point.

Alexandre Comeau naquit à Trois-Rivières, le 27 février 1801, du mariage de Firmin Comeau et d'Antoinette Aubry. On ne sait rien de sa jeunesse. Il s'adonna de bonne heure à la vie des bois. La première fois qu'on voit son nom c'est à propos du crime dont la légende a accablé son nom: le meurtre d'Isidore Hamel sur le Saint-Maurice. Ce fut, prouve clairement M. Fauteux, rien d'autre qu'un simple accident arrivé en 1827 (non en 1845), à Obigeneven sur la Côte Nord (non au Saint-Maurice), alors que Comeau était employé d'un M. Goudie, constructeur de navires québécois. Effectivement, Comeau aurait tué d'un coup de fusil Isidore Hamel qui tentait de lui voler son canot. Il a subi son procès à Trois-Rivières, fut trouvé coupable, mais telle fut sa défense et telles furent les circonstances atténuantes de cet acte criminel que, dans la "Minerve" du 20 septembre 1827, on lit que "la sentence d'Alexandre Comeau trouvé coupable du meurtre d'Isidore Hamel a été commuée en un an d'emprisonnement et en une amende de cinq louis".

C'est en 1840 qu'Alexandre Comeau devint chef de la police montréalaise, dont il faisait partie depuis 1837. Il sut mettre la police de la Métropole sur un excellent pied. En 1847, il donna sa démission au grand regret de ses chefs et de la population. Il accepta un poste

lucratif à la Compagnie de la Baie d'Hudson qui avait cherché à le faire pendre en 1827 lors du meurtre d'Isidore Hamel. Il était nommé agent de l'"honorable Compagnie" aux Ilets Jérémie. Durant ce stage aux Ilets Jérémie, rien ne fait soupçonner les horreurs dont la légende a entouré la mémoire d'Alexandre Comeau, dont aucune n'est mentionnée, d'ailleurs, dans les rapports du commandant Pierre Fortin, de la "Canadienne", qui faisait alors la patrouille du fleuve et du golfe, ni dans ceux des missionnaires comme le Père Babel et le Père Flavien Durocher, ni dans les récits de l'abbé Ferland, ni dans le récit de la tournée pastorale faite sur la Côte Nord en 1853 par Mgr F. Baillargeon, qui accepta le logement que lui offrait Comeau aux Ilets Jérémie. Finalement, à l'âge de 83 ans, Alexandre Comeau mourut tranquillement dans son lit le 19 février 1884 et non en bas du rocher du phare de l'Ile Verte. . . où il ne fut, du reste, jamais nommé gardien.

Alexandre Comeau se maria trois fois. Ses deux premières femmes lui donnèrent dix-huit enfants; sept de la première et onze de la deuxième. Deux de ses filles, nées de la première union, se firent religieuses; l'une dans la Congrégation de Notre-Dame, qui mourut pieusement à Villa-Maria en 1893, à l'âge de

60 ans; l'autre, entrée les Hospitalières de Saint-Joseph de l'Hôtel-Dieu de Montréal, est décédée en 1871, à l'âge de 27 ans. Quant aux enfants nés de son deuxième mariage, contracté en 1847 avec Luce-Hall Bédard, fille adoptive de Pierre-Noël Bédard, l'un des fils du juge Pierre Bédard, il n'est pas besoin d'en signaler d'autres que celui dont la Société Provancher a si justement et si pieusement honoré la mémoire, à Godbout, en 1927, Napoléon-Alexandre Comeau, né aux Ilets Jérémie, le 11 juin 1846.

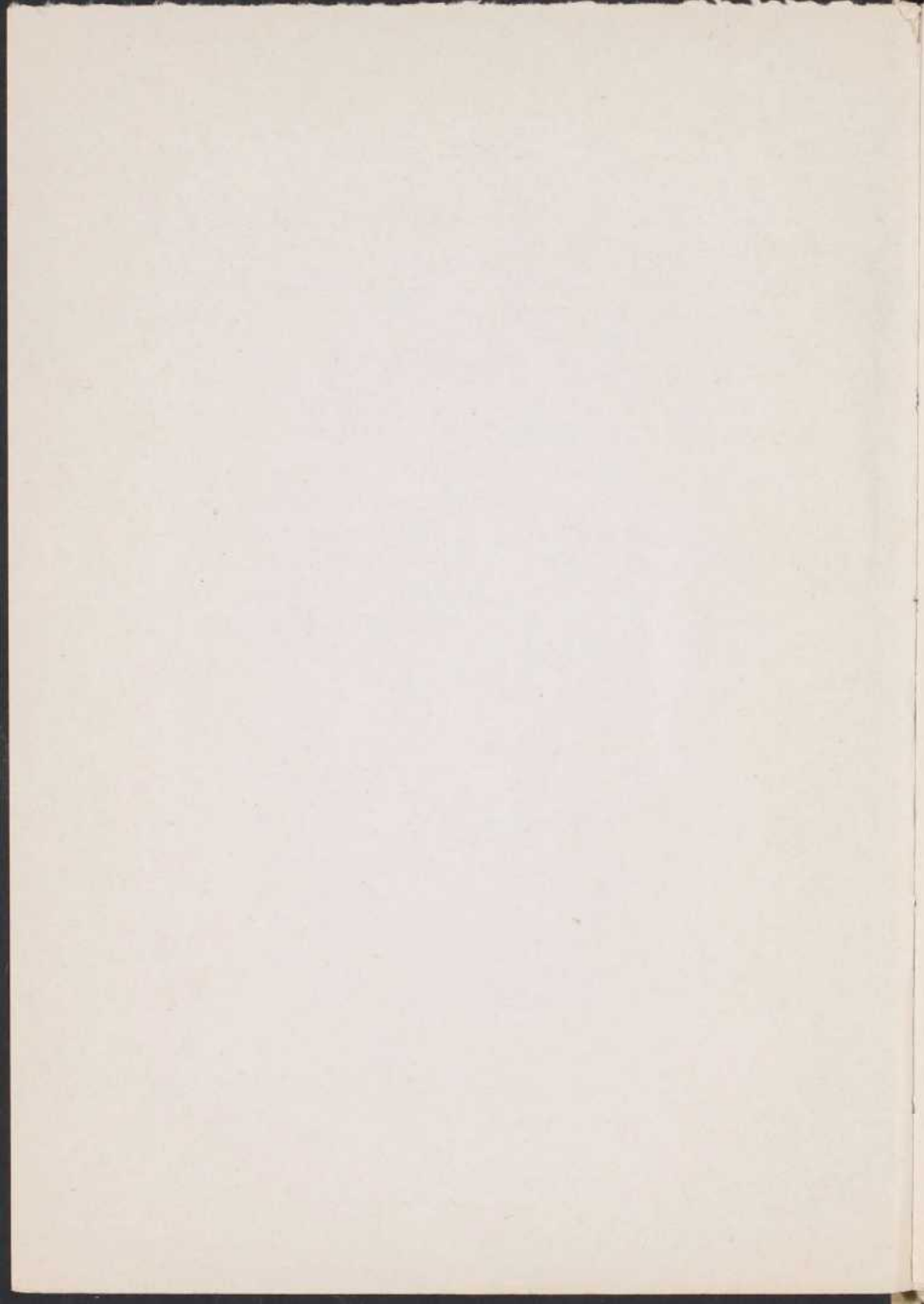
Au mois d'octobre 1943, décédait aux Ilets Caribou, Côte Nord, à l'âge de 83 ans, Pierre-Zoël Comeau, fils d'Alexandre Comeau, frère de Napoléon. P.-Z. Comeau, pendant nombre d'années, fut postillon entre la Baie Trinité, les Ilets Caribou et la Pointe-aux-Anglais. Il était aussi pêcheur et chasseur. De plus, il fut, oserais-je dire, "l'homme qui a vu le serpent de mer" dans le Golfe Saint-Laurent. Car ce monstre, avant de disparaître, il y a quelques années, dans l'estomac d'une gigantesque balcine de l'Archipel Charlotte, n'avait pas voulu s'en aller sans visiter notre Golfe Saint-Laurent.

Et l'homme qui l'a vu, le 19 décembre 1884 est M. P.-Z. Comeau qui en a fait une descrip-

tion détaillée dans le **NATURALISME CANADIEN** de décembre 1895 à la demande du directeur de cette revue, M. le chanoine V.-A. Huard.

Le monstre s'est laissé voir dans la suite, pendant plusieurs jours, à presque tous les pêcheurs des Ilets Caribou.

Nul autre qu'un homme de la Côte Nord et qu'un frère de Napoléon Comeau, le héros de ce coin pittoresque de la province, ne pouvait avoir ce privilège d'apercevoir ce monstre international qui a été vu, peut-on dire, dans les eaux du monde entier.



III

HENRY DE PUYJALON

Chasseur, ornithologiste, géologue, explorateur,
"l'Homme de la Côte Nord"

Henry de Puyjalon était français d'origine, mais il peut compter pour l'un des nôtres, vu le long séjour qu'il fit dans notre pays, jusqu'à sa mort et à cause des œuvres magnifiques qu'il accomplit en faveur de la conservation de certaines de nos ressources naturelles.

De la terre ferme, à Mingan, sur la Côte Nord du St-Laurent, le regard, avant d'embrasser le large, se porte sur tout un archipel où l'on remarque l'Ile-aux-Perroquets, l'Ile Plate, l'Ile Mingan, la Grande Ile, l'Ile-au-Fantôme, l'Ile du Père Joson, l'Ile Quarry et nombre d'autres; et, à Betchewan, à l'est de la Pointe-aux-Esquimaux, l'Ile-à-la-Chasse, que

l'on voudrait bien en certains milieux et chez plusieurs cartographes appeler "Hunting Island".

L'Ile-à-la-Chasse n'a jamais été habitée. Ou plutôt, oui, elle le fut pendant plusieurs années, mais pas un seul homme : le comte Henry de Puyjalon.

C'est là, en effet, sur la rive sud de l'île, face à la mer, que cet homme étrange, d'une haute intelligence, d'une culture bien au-dessus de l'ordinaire, passa la dernière partie de sa vie ; c'est là qu'il est mort et qu'il dort de l'éternel sommeil.

Mais n'allons pas croire que ces années de solitude puissent conférer à celui qui les a vécues le titre peu reluisant d'aventurier ou de maniaque. Au contraire, Puyjalon, qu'on ne connaît pas suffisamment, loin de là, parce qu'il a rendu de grands services à notre pays, a exprimé dans sa personne et dans son œuvre l'attrait de ce dynamisme, de cette volonté de puissance s'épanouissant dans une nature farouchement hostile qui exige des hommes forts et qui a besoin de la paix des solitudes. Après la première moitié d'une vie plutôt agitée, ce descendant de la vieille noblesse française sentit comme le désir de s'affranchir des contingences

présentes, de s'évader vers les choses de la nature, vers l'inconnu, de fuir vers des rives lointaines et attirantes où tout est accueillant, de partir vers la mer, vers les forêts, les lacs, les hautes cimes; d'aller vivre, enfin, dans l'air pur, d'une vie nouvelle qui sera la sienne, toujours s'il le veut; d'être, enfin, un autre soi-même. . . Or, comme en Bretagne, la Côte Nord du Saint-Laurent, qui est notre Finistère, attire irrésistiblement l'attention par sa beauté particulière, joignant au charme toujours attirant de la mer l'attrait de sa rude terre de rocailles.

Et le comte Henry de Puyjalon choisit la Côte Nord pour aller y mûrir sa pensée et travailler à la réaliser; de faire du coin de cette "terre que Dieu donna à Caïn", pour la province de Québec, son pays d'adoption, un coin de pays de Cocagne en cherchant à y faire fructifier ses richesses par l'étude du sol et par la vérification expérimentale.

Parce qu'il n'était pas seulement un promeneur qui s'enchantait de la nature, mais un homme d'action qui consultait le modèle de la terre et de la nature de ses richesses, Henry de Puyjalon a dressé dans ses ouvrages et dans ses rapports officiels un très pratique tableau de notre Côte Nord du Saint-Laurent, trop in-

connue: descriptions brèves, vivantes, illustrées d'exemples, de comparaisons que tend une logique directe, au pas de charge.

Henry de Puyjalon, dans ce sens, durant les trente ans qu'il demeura parmi nous, a rendu de grands services à notre pays. On a de lui nombre d'ouvrages précieux sur notre faune, sur nos mines, sur nos différentes espèces de poissons; des rapports d'une forme parfaite; des études élaborées et complètes sur toutes les ressources possibles de notre Labrador; des travaux remarquables sur nos territoires de chasse et de pêche; des manuscrits très précieux sur nos rivières à saumons, surtout celles de la Côte Nord et du Labrador, rivières dont les richesses étaient avant lui à peu près inconnues; bref, des mines et des mines de renseignements de première importance.

L'auteur de cette masse de documents avait une plume facile, même parfois élégante. Et tous ses travaux accusent une science réelle de l'histoire naturelle et un rare esprit d'observation.

Henry de Puyjalon a aimé passionnément la Côte Nord du Saint-Laurent. On lui eut offert à Québec la situation la plus brillante qu'il eût refusé de l'accepter pour garder sa vie de

travail à l'Ile-aux-Perroquets et sa vie de cénobite à l'Ile-à-la-Chasse. Chaque fois qu'il allait à Québec, ce qui lui arrivait tous les deux ou trois ans pour se ravitailler et recevoir les instructions du Ministère des Terres et Forêts dont il était le modeste employé en qualité d'inspecteur de la chasse et de la pêche, il était toujours pressé de repartir vers les vastes espaces et les larges horizons qu'il passait ses jours à embrasser du regard. Et il repartait, le cœur joyeux, pour sa lointaine solitude, pour ses forêts, ses rochers; pour le rêve, les expéditions lointaines; pour la vie vaste et large; pour sa chère petite maison de l'Ile-à-la-Chasse qu'il avait construite de façon à appeler vers elle tous les vents du large.

Le comte Henry de Puyjalon n'était, on le voit, ni un aventurier, ni un miséreux, ni un de ces "hobos" de Vels Anderson qui traînent de pays en pays leur resquilleuse existence.

Il arriva au Canada en 1872 et se fixa d'abord à Montréal. Il semble qu'alors il lui restait quelques parcelles de la fortune de sa famille. Mais l'argent ne pesait pas aux doigts de cet aristocrate, de ce gentilhomme de roche. Avant son arrivée au Canada, il avait mené à grands guides, à Paris, la vie des nobles de France à qui il reste encore ce que l'on appelle

de "l'argent de famille"; c'est du moins le témoignage de quelques-uns de ses amis canadiens, Léon Blumhart, Joseph Marmette, qui le connurent dans la Ville-Lumière au temps de sa splendeur. Il continua cette vie à Montréal et à Québec encore que sur une plus petite échelle. Le charme qui émanait de toute sa personne, son esprit, la vivacité de ses réparties, sa sagesse, moitié expérience, moitié indulgence, faisaient de lui un brillant causeur et lui conquièrent de nombreux amis dans la plus haute classe de la société québécoise.

Grâce à toutes ces belles qualités du cœur et de l'esprit, Henry de Puyjalon, on le conçoit, faisait grande figure dans les salons canadiens. Alors, il se faisait tout à tous, et à toutes, toujours avec cette brusque franchise qui était un charme de plus chez lui. Il savait avec son éternel sourire se soumettre à toutes les exigences de la société.

M. de Puyjalon connaissait déjà fort intimement la côte nord du Saint-Laurent, quand il décida de s'y établir définitivement, disons de s'y enterrer. Pendant quinze ans il avait passé tous les étés à parcourir en tous sens ce territoire. Il y avait habité pendant plusieurs hivers.

En 1888, il lui avait même pris fantaisie de demander au gouvernement fédéral de le

nommer gardien du phare de l'Ile-aux-Perroquets dont venait d'être terminée la construction. Il en fut le premier gardien. Grâce à cette humble fonction qu'il remplit jusqu'en 1891, il se trouvait encore plus en contact avec cette Côte Nord qu'il étudiait sous tous ses aspects et qu'il aimait davantage à mesure qu'il la connaissait. Comme il avait un assistant au phare, même pendant la saison de navigation, de Puyjalon pouvait poursuivre sans arrêt ses études de la faune, de la géologie et de l'ichtiologie de la côte. . .

- C'est là qu'il passa quatre saisons; et c'est de là qu'il partait, quand il n'était pas de garde, pour aller sur la terre ferme de Mingan, le coin de la côte qu'il a tout particulièrement étudiée.

Henry de Puyjalon naquit le 15 mars 1840 au château de l'Ort, près de Bordeaux. Il avait pour père le marquis de Puyjalon et pour mère Amélie Maignan de Nanteuil. Entré à l'école militaire de Saint-Cyr, il en serait sorti à 17 ans avec le grade d'enseigne de vaisseau, d'après un membre de sa famille. Fit-il ensuite du service dans la marine, on ne le sait pas. D'après la même autorité il aurait été capitaine de cavalerie sous les ordres du général Marguerite pendant la guerre de 1870 et il aurait pris part

à la fameuse charge de Reichschoffen. Il vint pour la première fois au Canada, ai-je dit, en 1875. Les journaux annoncèrent alors qu'il se proposait de placer ses capitaux dans l'élevage et dans la culture. Je ne crois pas qu'il ait donné suite à ce projet. Ses goûts paraissent l'avoir porté immédiatement vers la chasse aux animaux à fourrures. Ouoi qu'il en soit, il était de retour à Paris en 1878, car on le voit à cette époque mêlé à la fondation de la Société des Hydropathes qui devait plus tard donner naissance au Chat Noir.

A en croire Georges Lorin, l'un des hydropathes, il aurait lui-même fourni, quoique indirectement, le nom singulier de cette association non moins singulière. Voici comment Georges Lorin raconte la chose à J.-Émile Bayard, l'auteur du livre intitulé: "*Le Quartier Latin*":

"Dans une boutade, pendant un baccarat, Émile Goudreau avait accusé un ami, Henry de Puyjalon, qui prétendait chasser les ours en Canada, de ne chasser que des hydropathes "animaux à pattes de verre" dont il vendait les dites pattes pour faire des pieds de coupes à champagne.

"Je proposai pour titre de la Société le mot "hypodratte" qui appartenait à notre prési-

dent, mais en le modifiant de façon à créer une incertitude dans l'esprit des journalistes et à augmenter ainsi le bruit nécessaire (et gratuit) autour de nous.

“Ce mot *Hydropathes* allait-il vouloir dire “pour l'eau” ou “contre l'eau?” Les journalistes faillirent se battre.”

Mais, même à ce moment où il menait la joyeuse vie de Montmartre, au sein des cafés littéraires et artistiques, Henry de Puyjalon pensait toujours à retourner au Canada. Dans le beau livre, “*La Mission de Léon Bloy*”, M. Stanislas Fumet nous révèle que vers 1879 il détermina presque le futur pamphlétaire à venir avec lui à Québec pour y établir un journal. L'affaire ayant manqué au dernier moment, il repartit seul pour le Canada en 1880. Rien n'indique qu'après son arrivée il ait tenté la moindre démarche pour établir le journal dont il avait rêvé avec Léon Bloy. Replacé en face de la nature canadienne, il ne devait pas hésiter longtemps entre l'atmosphère enfumée des salles de rédaction et l'air vivifiant de nos grands bois. Il se fit chasseur et le resta jusqu'à la fin de ses jours.

Avant de partir pour les solitudes du Labrador canadien, Henry de Puyjalon voulut se

naturaliser lui-même canadien, pourrait-on dire, en épousant une Canadienne et en fondant un foyer canadien. En 1882, il épousa Angéline, fille de l'hon. Gédéon Ouimet, ancien premier ministre de la province de Québec, et en eut deux fils dont l'un Roger, après avoir fait la guerre de 1914-18 dans l'armée canadienne, mourut à Ottawa en 1929, laissant sa femme et trois enfants; l'autre, Louis-Henry, célibataire, demeure présentement à Ottawa.

Henry de Puyjalon se soucia surtout de faire œuvre utile en mettant à la portée de tous sa longue expérience pratique. Son "*Manuel du Trappeur*", son "*Guide des Chasseurs de Pel-lèteries*" et surtout son "*Histoire naturelle*" à l'usage des chasseurs canadiens, ont rendu et rendent encore d'inappréciables services.

La nature l'avait doué d'une fort belle voix et il était, en plus, musicien consommé. Il avait été dit-on, intime ami de Charles Gounod, le grand compositeur. Ses dons d'écrivain n'étaient pas non plus à dédaigner, ai-je dit déjà. Outre de nombreux articles publiés dans les journaux du Canada ou dans ceux de Paris, comme le "*Figaro*" et le "*Matin*", il fit paraître en volume des "*Récits du Labrador*" qui sont du plus vif intérêt.

De Puyjalon a exploré, peut-on dire, pouce par pouce tout le Labrador canadien. En 1880-81, il entreprit au point de vue géologique une exploration de la Côte Nord du Saguenay jusqu'à Wathheeshoo. Il faisait au cours de ce voyage d'intéressantes découvertes, mais dans des conditions fort pénibles à cause de la pénurie des moyens à sa disposition. Ce fut dans les mêmes conditions qu'il fit durant des années la remontée et le relevé des rivières à saumons de la Côte Nord; près d'une centaine. En effet, dans un inventaire, en 1897, des rivières et des ruisseaux de la Côte Nord, il a relevé et décrit dans tous les détails exactement quatre-vingt-quinze rivières sans compter les ruisseaux à petites truites.

Au reste, rien n'aura échappé à l'investigation curieuse et au besoin de voir et de connaître d'Henry de Puyjalon. Pour tout le peuple varié des nageurs, les saumons, les truites, les homards, comme pour les bêtes fourrées des bois, durant un quart de siècle, il n'a pas cessé un seul instant de réclamer la protection, la surveillance. C'est lui qui, le premier, lança chez nous l'idée de l'élevage artificiel des animaux à fourrure . . .

Mais il n'est si grand chasseur sur terre qui ne finisse, hélas! par tirer son dernier coup de feu. . .

Le 17 août 1905, sur l'Ile-à-la-Chasse. C'était l'heure où l'on ne sait plus bien si la brume descend du ciel ou monte de la terre ou de la mer. Mais ce soir-là, la brume était transparente, légère. De l'île, on apercevait la côte presque irréelle, dans l'horizon opaque et ramassée.

Tout le jour, Henry de Puyjalon avait parcouru les bois et les grèves de son île, tirant ici et là un coup de feu, invariablement suivi de la chute d'un oiseau dont il ne voyait pas l'utilité ou d'un écureuil, histoire de se dérouiller un peu les bras. Dans cette course "à ne rien faire", il était, ce jour-là, accompagné de son fils cadet, Raymond-Roger, alors âgé de dix ans, qui était venu passer quelques semaines de ses vacances avec lui.

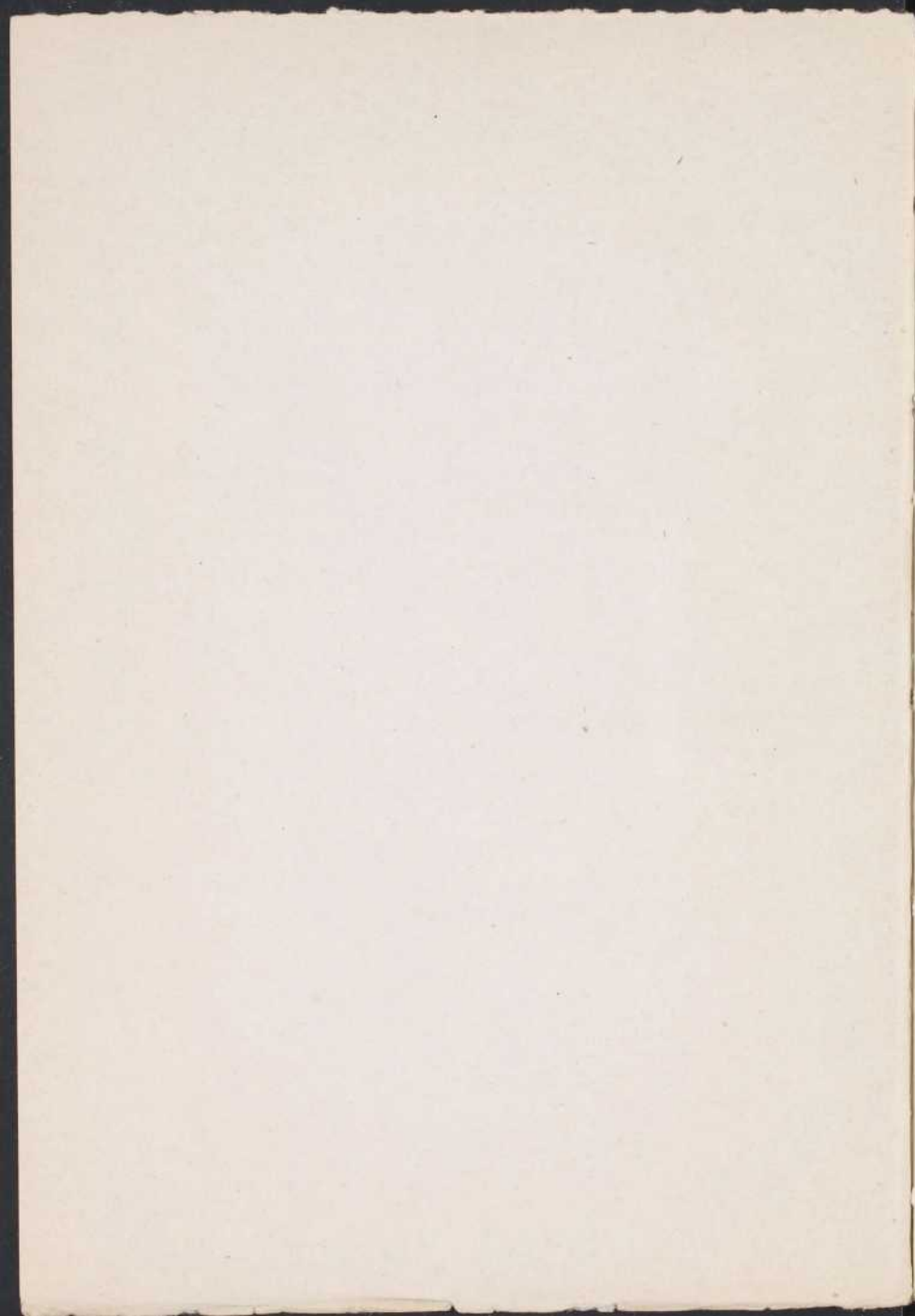
Depuis déjà plusieurs semaines, le Solitaire n'était pas sorti de l'île; du reste, depuis la mort de sa femme, trois ans auparavant, il s'était enfermé dans la reclusion, d'autant plus que s'était fait entendre le premier coup de la "sonnette d'alarme".

Il avait alors soixante-six ans. Vingt-cinq ans de courses éreintantes dans le méandre des îles du littoral, pagayant lui-même son embarcation, et dans les forêts, exposé à toutes les

intempéries, couchant au hasard des halliers et des rochers près desquels il dressait sa tente, l'avaient prématurément vieilli et s'étaient imprimés sur son visage en un réseau de petites rides, assombrissant sa claire physionomie et sa bonne humeur naturelle.

Le jour a été fatigant. Il se couche dans sa cabane. Le lendemain matin, Raymond-Roger, voyant que son père reste plus longtemps que de coutume sur son petit lit de camp, s'approche de lui, l'appelle, crie, le secoue : silence. Henry de Puyjalon était mort.

Suivant un désir qu'il avait exprimé, il fut inhumé sur son île, près de sa cabane. Il dort là son dernier sommeil depuis 1905.



IV

LE CAPITAINE J.-E. BERNIER

Grand explorateur nordique, navigateur,
historiographe, cartographe.

Le 26 décembre, lendemain de Noël, 1934, on apprenait avec chagrin la mort du grand explorateur arctique, Joseph-Elzéar Bernier qui, après avoir parcouru durant sa carrière 483,660 milles marins répartis en 258 voyages sur 107 bateaux à voiles ou à vapeur et avoir fait en cinquante-six ans de navigation vingt-sept fois le tour du globe terrestre, mourait paisiblement en sa demeure sur les hauteurs de Lévis. Il était âgé de 82 ans.

Au lendemain de sa mort, dans les journaux, on exprimait l'espoir que seraient publiés un jour les mémoires de ce navigateur qui appartiendra aussi bien à la légende qu'à l'his-

toire; qui dès l'âge de trois ans connaissait déjà les périls de la mer; qui traversa 269 fois l'océan Atlantique, se rendit à sept reprises dans le Grand-Nord canadien, prit possession au nom de son pays des lointains territoires qui entourent l'Ile Melville, et qui, à l'instar de Jacques Cartier et des grands explorateurs venus après, chercha lui aussi le fameux passage du Nord-Ouest . . . Doit-on perdre l'espoir de voir le jour où ces mémoires d'un grand héros de la mer seront livrés au public? Il est vrai que la mort est venue arracher des mains tremblantes du vieil explorateur la plume dont il se servait pour rédiger, comme Philippe Aubert de Gaspé, à l'âge de quatre-vingt ans, les annales fourmillantes de faits de plus de soixante années de voyages et d'aventures. Mais le capitaine Bernier a laissé ses notes, ses dossiers, et alors ne serait-il pas possible de trouver les moyens de faire continuer la rédaction de ces mémoires pour les publier ensuite et en faire profiter non seulement la nation canadienne mais aussi, j'ose le dire, le monde entier. Car il est certain que dans la relation détaillée des longues et périlleuses missions nordiques du capitaine Bernier, si l'on ne trouve pas le secret complet de la grand'route du Pôle Nord dont a parlé avec tant d'émotion le pauvre Louis-Frédéric Rouquette qui faillit y laisser ses os, le monde scientifique profiterait des pré-

cieux renseignements que notre compatriote a recueillis concernant la situation géographique et l'histoire des régions situées sur son parcours. Ce qui importe, en somme, dans cette course plusieurs fois séculaire au Pôle Nord, ce n'est pas la prouesse d'atteindre le lieu géographique précis, ce petit carré — ou rond — de quelques pieds de circonférence dans l'intérieur duquel tourne et oscille l'axe de la terre et où l'on voit, au-dessus de sa tête, l'étoile polaire; ce qui importe, ce sont les secrets arrachés aux régions glaciales qui entourent ce petit point géographique.

Nous savons que le capitaine Bernier, pour sa part, possédait de fort intéressantes notes à ce sujet, comme sur le magnétisme terrestre dans cette mystérieuse partie du globe, sur l'océanographie, sur la faune et la flore aquatiques, notes qui réserveraient aux naturalistes de merveilleuses découvertes.

La véritable découverte du Pôle Nord ne peut être, en somme, qu'une œuvre internationale de longue haleine nécessitant le concours de tous les peuples qui auront, chacun, établi le long de la Grand'Route, des stations circumpolaires bien ravitaillées, et qui auront recueilli des observations météorologiques permettant l'établissement de ces stations dont profitera le

monde entier. Et nous sommes sûr que, de ce côté, le capitaine Bernier aura fait, pour la découverte complète du Pôle Nord, plus qu'aucun autre explorateur qui aura rempli des éditions entières de grands journaux d'exploits plus ou moins problématiques . . .

Sait-on que ce grand "coureur des mers" était un descendant d'un des plus grands "coureurs des bois" qui aient illustré les premières années du Canada, Chouart des Groseilliers, beau-frère de Pierre-Esprit Radisson? Ce dernier était un arrière-grand-oncle du capitaine J.-E. Bernier qui était de la huitième génération des Chouart, descendance directe.

Je dois ce détail inédit sur la famille Bernier au Dr Joseph Cloutier, de Cap St-Ignace, qui après avoir tenté avec succès la voie du roman canadien avec "*L'Erreur de Pierre Giroir*" s'amuse avec non moins de succès à folâtrer dans les sentiers de la petite histoire. J'ajouterai qu'il est apparenté lui-même, du côté de sa femme, au capitaine Bernier.

Fils de marin, le capitaine Bernier a passé sa vie au milieu des marins. Jean-Baptiste Bernier, son grand-père, commandait, au début du siècle dernier, le premier bateau-phare sur le fleuve Saint-Laurent. Cinq de ses fils furent

aussi capitaines. Ses deux filles épousèrent des capitaines. Thomas Bernier, père du grand explorateur, ainsi que ses frères Jean-Baptiste, Joseph, Louis et Ludger furent tous des marins émérites. Pendant l'épidémie de typhus qui décima la population de la Grosse-Ile, en 1846, le grand-père du capitaine Bernier faisait le service entre la Grosse-Ile et Québec.

Etabli à l'Islet, Thomas Bernier continua à faire du cabotage. Le 1er janvier 1852 naissait Joseph-Elzéar, le futur explorateur des mers arctiques. A l'âge de deux ans il traversait les mers, à bord du "Zillah", vaisseau convoyeur anglais, commandé par son père, et en 1855 se trouvait en vue de Sébastopol au moment où la flotte anglaise bombardait cette ville. Le capitaine Bernier se souvenait bien du nuage de fumée qui s'échappait des canons anglais. Il se rappelle que sa mère l'avait pris dans ses bras à ce moment-là.

Jusqu'à sept ans, il parcourut toutes les mers du globe sur le brick commandé par son père. Le 1er septembre 1859, il entre le premier à l'école primaire de l'Islet tenue par les frères des Ecoles Chrétiennes. Le petit marin, après cinq ans de randonnées à travers le monde, venait à son tour prendre sa place à l'école. La mer lui avait donné des muscles: il était déjà un petit homme.

Il resta chez les Frères pendant cinq ans. Quand il quitta l'école, à l'âge de douze ans, ce fut pour retourner à bord et suivre son père et ses oncles dans leurs voyages à travers le monde.

A douze ans, il débutait dans sa carrière. Son grand rêve était de devenir capitaine au long cours pour diriger à son tour les navires aux ports de l'Europe. Ses années d'apprentissage furent dures. Mais il voulait parvenir ; il ne tarda pas à diriger lui-même son brigantin de l'autre côté de l'Atlantique.

"Ce serait aujourd'hui, de la part d'un jeune homme de 17 ans, une preuve d'une très grande habileté que de pouvoir diriger un navire de l'autre côté de l'Atlantique. En 1869, alors que la navigation transocéanique comportait de grands risques, le capitaine Bernier, qui n'était encore qu'un jeune homme de 17 ans, conduisit sans accident un brigantin dans les ports de l'Espagne. Par ce geste, il passait maître après un dur apprentissage de cinq années sur des brigantins de son père et de ses oncles."

Tels étaient les termes dans lesquels les journaux saluèrent la première tentative en haute mer du futur explorateur des régions arctiques.

C'est sur le brigantin "St-Joseph", construit par son vieux père, que le capitaine Bernier fit sa première traversée comme capitaine.

Vers cette époque, il avait eu, comme bien d'autres, son roman, et c'est à l'école de l'Islet qu'il avait rencontré pour la première fois la jeune fille de ses rêves. Avec elle il avait grandi au village; avec elle il avait fait sa première communion. En grandissant, il l'aima. Et le 16 août 1869, après que son père lui eut donné le "St-Joseph" pour se rendre dans les ports d'Espagne, le jeune capitaine jura son amour à son amie. Il visita les ports des Antilles, alla à New-York, à Porto-Rico, à Lisbonne, à Porto et aux ports espagnols. L'année suivante, en revenant au pays, il épousait Marie-Rose Caron qu'il devait avoir la douleur de perdre en 1918.

En 1870, son père lui donna le commandement d'un autre brigantin, le "St-Michel". Pendant deux ans, il navigue sur toutes les mers et, en 1872, son père, avancé en âge, abandonne la carrière et vend le "St-Michel".

Au moment où le vieux capitaine Thomas Bernier quittait ainsi la mer, le fils avait terminé son apprentissage et ses premières années d'épreuves. Ayant à peine 19 ans, il était passé

maître. Il n'eut pas de difficulté à trouver de l'emploi. La compagnie Ross de Québec n'hésita pas à le prendre à son service et à lui donner la direction de ses navires.

Pendant vingt ans, qui sont à vrai dire la seconde partie de sa vie, le capitaine Bernier navigue sur toutes les mers. Il visite tous les ports de l'Europe et de l'Asie.

A cette époque, comme l'on sait, la navigation à voile prédominait. Il fallait donc une grande habileté et beaucoup de connaissances techniques pour surmonter les difficultés sans nombre que comportait un voyage sous tous les climats.

De 1891 à 1896, le capitaine Bernier, tantôt à bord d'un brick, tantôt comme commandant d'un vaisseau à vapeur, continua sans relâche à sillonner les mers. A quarante ans, riche d'une expérience profonde acquise au prix des plus durs sacrifices, sans peur et sans reproche, le capitaine Bernier passait à juste titre pour le plus habile des marins au long cours. Par sa correspondance et par ses livres de loch, on peut jour par jour retracer la suite imposante de ses prouesses. . .

Grâce à l'intervention d'amis trop zélés et sur les instances de sa femme quí, depuis tant

d'années, l'avait fidèlement suivi au cours de ses lointains voyages, le capitaine Bernier apprit un jour, à sa grande surprise, qu'il était mandé à Ottawa, pour affaires urgentes. Fidèle à la consigne, le hardi marin s'empresse de s'y rendre, rêvant à de merveilleuses randonnées sur les mers. Mais quel n'est pas son étonnement d'apprendre qu'il vient, sans même l'avoir demandé, d'être nommé gouverneur de la prison de Québec. . .

Son premier mouvement est de refuser net, mais lorsqu'on lui dit que tel est le vœu de son épouse, qui jusqu'ici n'a cessé de trembler pour ses jours, il accepte, un peu à contre-cœur. A peine a-t-il pris possession de ses nouveaux quartiers, qu'il regrette aussitôt la vie libre et aventureuse d'autrefois.

Ne pouvant plus lui-même courir les vastes mers, il dévore avec joie les récits de voyages; parmi tous ses livres, les plus chers sont ceux-là qui racontent les hauts faits des grands explorateurs, des hardis capitaines dont le nom retentit jusqu'aux confins du monde.

Une carte faite par le capitaine Bernier en 1896 et représentant la synthèse de longues méditations pendant sa retraite attira l'attention de la Société de Géographie de Québec

dont les directeurs firent les démarches nécessaires pour lui faire entreprendre l'exploration des contrées situées dans le cercle polaire. Et c'est en 1908-09 qu'il entreprit la "Croisière de l'Arctic", devenant le quarante-et-unième des explorateurs qui, depuis 1553, avaient tenté une cinquantaine d'expéditions aux pôles, chacune marquée par des accidents mortels. Des notes écrites par le capitaine Bernier dans son rapport de la "Croisière de l'Arctic", en 1910, donnent un faible résumé des rapports originaux, mais elles établissent que depuis quatre siècles les bâtiments qui ont franchi le détroit de Smith ne dépassaient pas la dizaine.

Dans "sa prison de Québec", le capitaine Bernier rêva, lui aussi, de la conquête du Pôle Nord. Dieu lui réservait une destinée plus "pratique". Il ne devait jamais toucher au Pôle, mais il fit à son pays le don royal de cinq cent milles carrés de territoire où gît un monde minéral prodigieusement riche. C'est en 1904 que l'hon. M. Préfontaine, ministre de la Marine dans le cabinet Laurier, donna, après de longues tractations, au capitaine Bernier son consentement formel et le chargea officiellement d'une première expédition canadienne dans l'extrême-nord canadien.

Le capitaine Bernier était un chrétien animé des sentiments de la foi la plus solide. Sa

carrière est remplie de l'expression sincère de ces sentiments. Dans un petit discours qu'il faisait lors d'une démonstration amicale organisée en son honneur par la Société Saint-Jean-Baptiste de Lauzon, il disait, entre autres choses: "La devise des Chevaliers du Saint-Sépulcre, c'est: "Dieu le veut!" et on dirait que c'est la mienne. Tout ce que j'ai fait, je crois que Dieu l'a voulu. . . Je dois à ma cousine, Augustine Bernier (Sœur Saint-Alexis), de la reconnaissance pour le don qu'elle m'a fait d'une peinture de "Marie, étoile de la mer" que j'ai gardée avec moi dans toutes mes expéditions et que nous avons souvent invoquée".

Il disait encore: "Je dois mes remerciements au curé de Saint-François de Montmagny, M. Pelletier, pour les nombreuses médailles qu'il m'a données et que j'ai distribuées à mon équipage et aux Esquimaux que nous avons rencontrés. . . Aussi à M. le curé de Lauzon qui a béni l'"Arctic" avant de partir pour mes expéditions. . . De même à M. le curé Fafard, de Lauzon, qui en 1888, a obtenu pour moi la permission de faire ériger une chapelle dans le cimetière de Lauzon à la mémoire de mon père, Thomas Bernier; et j'ai obtenu de Mgr Bégin la permission d'y placer une pierre encadrée pour y célébrer la sainte messe. . . Enfin, merci à M. le curé Eugène Carrier pour

m'avoir obtenu en janvier 1933 une bénédiction spéciale du pape pour moi et ma famille".

Tout cela atteste chez le capitaine Bernier une foi solide, pratiquée sincèrement, sans fanterie comme sans respect humain.

Mais nous devons nous arrêter ici; il serait trop long de suivre le capitaine Bernier dans chacune des si fructueuses expéditions de ce grand navigateur canadien-français qui a étendu presque jusqu'au Pôle la domination britannique et porté dans les glaces polaires le nom du Canada français.

JOSEPH BUREAU

Arpenteur, explorateur, grand voyageur,
constructeur de routes.

Plus près de nous que le commandant Pierre Fortin, l'arpenteur Joseph Bureau n'est pas moins oublié des générations présentes, et pourtant quelle belle et grande œuvre il a accompli pour le Canada français.

Le 7 mai 1914, quelques mois avant le déclenchement du cataclysme 1914-18, on apprenait la mort de ce grand explorateur forestier canadien: Joseph Bureau. Il était âgé de 77 ans et avait été au service du gouvernement pendant quarante-cinq ans. Quelques mois avant sa mort il faisait encore une course dans la région du Saint-Maurice. Il n'avait jamais connu de repos. A 75 ans, on lui faisait remar-

quer qu'il méritait bien de prendre sa retraite. Il avait refusé net, disant qu'il avait encore les jarrets solides et en état de faire d'aussi longues courses qu'autrefois. De fait jusqu'à quelques jours avant la fin, il poursuivit ses explorations à travers le pays et il fallut que la camarde vint le terrasser brutalement pour mettre un terme à cette dévorante activité.

On peut dire que Joseph Bureau parcourut toute la province de Québec, arpent par arpent. Il pénétra, en effet, dans toutes les régions, à peu près inaccessibles durant la dernière moitié du siècle dernier : la vallée de l'Outaouais, la Gaspésie, la vallée du Saint-Maurice, la région du Lac Saint-Jean, le Labrador canadien. Lorsque M. Henri Menier se proposa d'acquérir l'île d'Anticosti, c'est à Joseph Bureau, dont il connaissait la longue expérience, qu'il confia la tâche d'explorer minutieusement la grande île du golfe. Il prépara un rapport documenté qui mit en pleine lumière les ressources de ce territoire, et qui décida le grand financier parisien à acquérir l'ancienne Ile de l'Assomption.

Les divers gouvernements qui se sont succédés à Québec ont tous eu à se féliciter des travaux de cet infatigable explorateur. On avait une telle confiance dans son expérience et

dans sa connaissance de la forêt canadienne qu'on le chargeait volontiers des explorations les plus lointaines et les plus difficiles.

Joseph Bureau, peut-on dire, avait fait de nos forêts son habitat. Il en était à peine sorti qu'il y rentrait. Elles n'avaient pas de secrets pour lui. Dans un épais fourré il était absolument chez lui.

Ce vaillant, cet intrépide explorateur et cartographe canadien, cet émule des Low, des Bignell, des Macoun, des Holland, des Bouchette, des Sullivan, des Bleinlock, naquit le 8 décembre 1837, à l'Ancienne Lorette. Il avait un an quand son père, Louis Bureau, alla s'établir à St-Raymond, village situé à trente-six milles au nord-ouest de Québec et dont il fut l'un des premiers colons.

Mais la forêt tentait plus que la terre Joseph Bureau. Aussi, à quinze ans, il se fit explorateur forestier. Il s'engagea au service d'un M. Onésime Méthot, de Sainte-Anne de la Pérade, puis d'un M. Atkinson, de Saint-Raymond, marchand de bois, pendant douze ans.

On le retrouve ensuite explorateur et agent pendant cinq ans pour le compte de G. B. Hall, propriétaire des anciennes scieries du Sault

Montmorency. Mais dans la suite, ses explorations se portent généralement vers les régions de colonisation, sur les routes à ouvrir et les tracés de chemin de fer à entreprendre vers les embryons de nos futures paroisses.

Au mois de décembre 1869, on inaugurerait solennellement une voie de transport sur rails de bois entre Saint-Raymond et Québec. M. Henry Joly de Lotbinière avait été l'âme de cette entreprise. Il était alors député de Lotbinière à l'Assemblée Législative. Cette inauguration fut tout un événement qui détermina, d'ailleurs, la construction de toutes les voies ferrées qui convergent, depuis, à Québec et à Lévis.

L'hon. P. J. O. Chauveau, alors premier ministre de la province (depuis le 1er juillet 1867), fut si profondément impressionné de l'importance que pouvait avoir, pour la partie septentrionale du pays, le développement de cette voie embryonnaire, que l'année suivante, en 1870, il chargeait Joseph Bureau d'établir le meilleur tracé possible pour un chemin de fer de Saint-Raymond au Lac Saint-Jean, distance de près de deux cents milles.

Joseph Bureau entreprit cette exploration en compagnie de M. Eugène Casgrain, arpen-

teur de l'Islet. Partis de Québec le 15 février, ils n'arrivèrent à Saint-Jérôme du Lac Saint-Jean que le 17 avril après avoir traversé un pays de montagnes et de marais d'accès très difficile. Ils eurent à endurer les misères de toute nature au cours de ce voyage dans un pays alors tout à fait inconnu. Pour revenir à Québec, ils prirent la route du Saguenay qu'ils descendirent en goélette.

Arrivé à Québec au début de mai, Joseph Bureau en repartait aussitôt pour explorer le pays entre Trois-Rivières et Les Piles, sur le Saint-Maurice, afin d'y faire le tracé d'un chemin de fer. En septembre de la même année, il était nommé par le gouvernement pour faire le tracé d'un chemin de colonisation entre Stoneham, hameau situé à quelques lieues au nord de Québec, le lac Jacques-Cartier et le lac Saint-Jean. Cette route avait quarante lieues de longueur. L'entreprise avait été lancée par l'abbé M. Tremblay, alors curé de Beauport. Au cours de cette expédition, Bureau et ses hommes faillirent périr de faim. Pendant au moins huit jours ils n'eurent pour toute nourriture que des racines, des framboises et des bluets. En septembre 1871, Bureau allait faire une exploration jusqu'aux sources du Saint-Maurice. Il était accompagné de M. John Bignell, arpenteur, décédé en 1903 à Limoilou à l'âge de 85 ans.

Cette dernière expédition mérite d'être racontée. Partis en canot sur le Saint-Maurice au nombre de sept hommes, les explorateurs suivirent la rivière Mégiskan, tributaire de la Nottaway, jusqu'à Waswanipi, poste de la Cie de la Baie d'Hudson.

Au retour, ils prirent la rivière Kinogio ou rivière aux Brochets, puis à sa source la rivière Outaouais, descendirent celle-ci jusqu'au lac Bouchette, sur la ligne de division des comtés d'Ottawa et Montcalm.

Entre Waswanipi et la tête de la rivière des Outaouais, les explorateurs eurent la perspective peu gaie de mourir de faim. John Bignell, le vieil et intrépide arpenteur, brûlant plusieurs milles à l'heure même alors qu'il était octogénaire, avait un peu l'imprévoyance du sauvage et comptait plutôt sur le gibier en route que sur les provisions du départ.

Les vivres étaient épuisés, le gibier avait fait défaut et la forêt ensevelie sous la neige. C'est le vieux John Bignell qui a raconté, un soir, l'incident avec une bonhomie parfaite, comme s'il n'avait jamais couru le danger qu'il narrait. Ce fut Bureau qui sauva tout le monde. Il se rappela qu'en un certain endroit il pouvait y avoir, comme à l'ordinaire, une cache de

viande d'orignal ou de caribou; ce que font d'habitude, du reste, les chasseurs, trappeurs, blancs ou sauvages, au cours de leurs excursions, au bénéfice de ceux qui peuvent courir la forêt. En effet, Bureau trouva une provision de viande de caribou. Voyant qu'il mettait beaucoup de temps à revenir, ses compagnons le crurent perdu à son tour et, épuisés comme ils étaient, se résignèrent à mourir. On peut se figurer leur joie lorsque Bureau reparut quelque temps après avec des provisions.

Au retour, les explorateurs traversèrent le lac Kakebonga qui a deux décharges, l'une dans le Gatineau, et descendirent la rivière des Outaouais jusqu'à la ville d'Ottawa. Le voyage avait duré neuf mois.

Le curé Labelle, le "lion du Nord", grand apôtre de la colonisation française dans notre pays, connaissait bien Joseph Bureau et le tenait en très haute estime. Un jour, il pria Bureau de faire une exploration dans les comtés d'Argenteuil et d'Ottawa. C'était en 1878, alors que l'hon. Adolphe Chapleau était premier ministre de la province. Bureau partit comme un soldat sans ordre et explora le canton Wolfe, puis le canton de Clyde. Il remonta ensuite la rivière Rouge jusqu'à la Chute-aux-Iroquois et se rendit à l'endroit où est aujourd-

d'hui la paroisse de l'Annonciation dans le canton Marchand.

Joseph Bureau fut associé aux travaux du curé Labelle pendant seize ans, c'est-à-dire pendant toute la durée de la carrière de cet apôtre du Nord de Montréal qui fut le fondateur de plus de trente paroisses. Que d'explorations n'a-t-il pas tentées en compagnie du "lion du Nord"! L'une des plus importantes de ces expéditions fut celle que tous deux entreprirent dans le but d'établir les Jésuites à Saint-Ignace du Nominigue, dans le Canton Loranger. Quelque temps plus tard, Bureau faisait le tracé du chemin de colonisation Chapeau à travers les cantons Joly, Marchand et Loranger, et fixait l'emplacement du village de Nominigue. L'année suivante, en 1879, il reprit la suite de ce tracé jusqu'à la rivière-aux-Lièvres qu'il remonta jusqu'à sa source. Puis, lorsque le gouvernement Taillon vint au pouvoir, Bureau entreprit l'exploration d'un territoire d'une étendue de six mille acres dans la vallée de la rivière Mistassini qui avait été concédée aux Trappistes, dont le monastère s'élève aujourd'hui au village de ce nom. Sur cette rivière, Joseph Bureau construisit un grand pont, puis un autre sur la rivière Ashuatmouchouan et un troisième près de la Grande Décharge du lac Saint-Jean.

En 1887, dès la première année du gouvernement Mercier, Bureau fut prié d'ouvrir un chemin de colonisation à partir de la paroisse d'Hartwell, comté d'Ottawa, jusqu'au Nominuingue; puis, il entreprit des travaux d'exploration dans la région du Témiscamingue où il traça de nombreuses routes, celles que l'on y parcourt de nos jours. Deux ans après, nous le trouvons dans le comté de Bonaventure, occupé à ouvrir une route de colonisation connue aujourd'hui sous le nom de Mercier. Puis il travaille dans maints autres cantons de la province, entre autres dans celui de Ristigouche. En 1893, il entreprend le tracé du Chemin Labelle.

Enfin, il se dirige vers le Labrador, l'une des seules régions à peu près où son esprit d'aventure ne l'avait pas encore poussé. Il s'agissait de fixer le parcours le plus facile et le plus économique d'un chemin de fer entre Québec et la côte en face de l'Atlantique. Bureau fit deux tracés, l'un plus près des côtes, l'autre s'enfonçant un peu plus dans l'intérieur du côté de la rivière East Main, ce qui veut dire la principale rivière de l'Est. Mais les deux tracés allaient aboutir sur le devant du Labrador à la baie Hamilton, Hamilton Inlet, ou Mouktoke dans le langage des Esquimaux. C'est la plus grande échancrure que l'on rencontre sur le côté du Labrador donnant sur l'Atlantique.

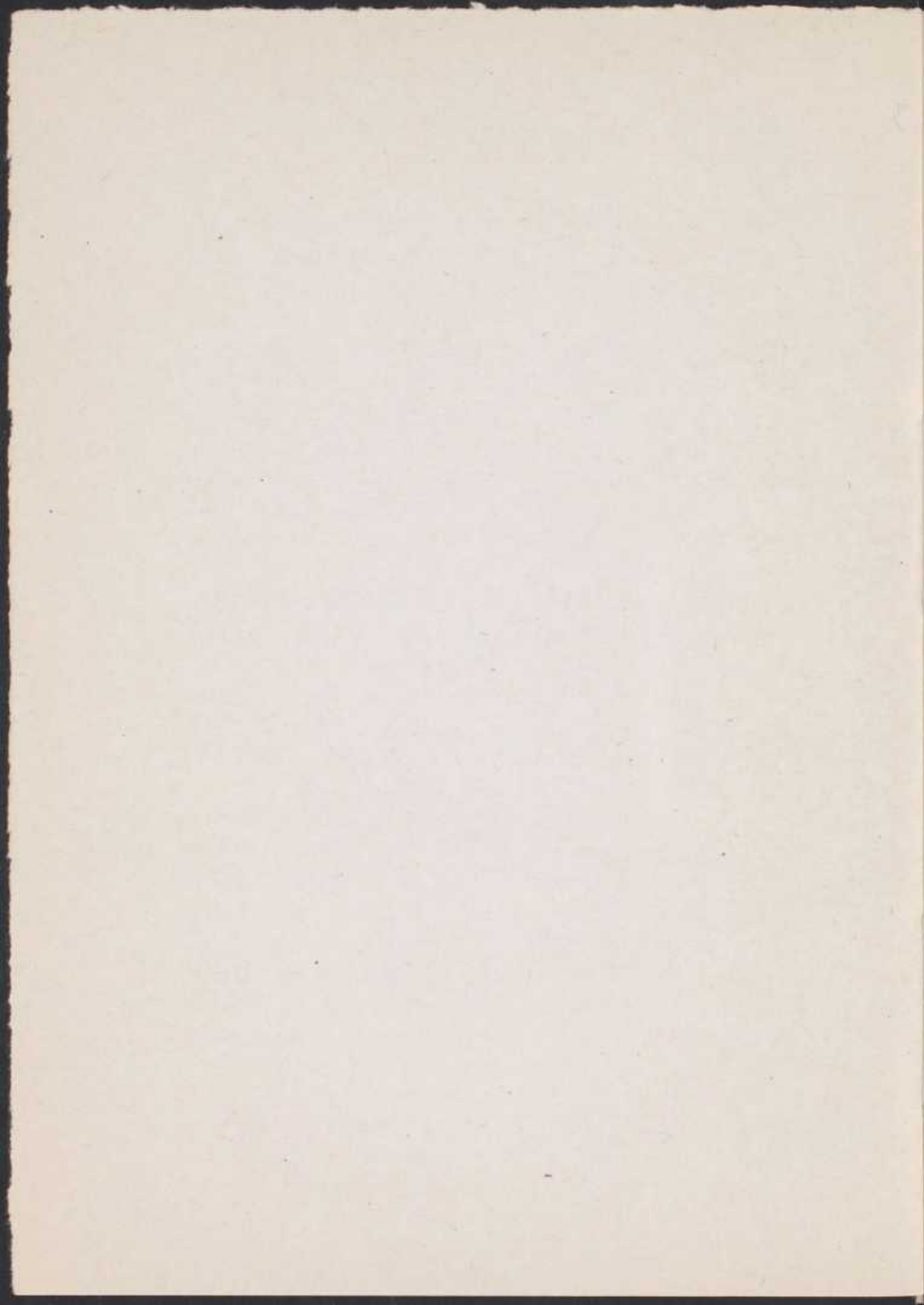
Et voici quel fut le rapport de Bureau à ce sujet à la suite d'un autre voyage qu'il fit au Labrador. Des difficultés étaient survenues entre Québec et Terre-Neuve. Des exploiters de bois de Terre-Neuve, comme du reste, d'autre part, des exploiters de pêcheries de la même île, commettaient des empiètements et des déprédations dans le domaine forestier du Labrador canadien. On se plaignait surtout d'un nommé Fred Dickey. Parti le 24 octobre 1905, Bureau explora la rivière Hamilton, divisée en deux parties à quelque deux cent cinquante milles de son embouchure, par les grandes cascades du Labrador. Il ne fut de retour que le 25 juillet 1906. En 1893-94, alors que l'hon. E. J. Flynn était premier ministre de la province, un monsieur Jude Despêchers, de Paris, demanda et obtint une exploration de l'île Anticosti. Ce fut à Bureau que l'on confia cette tâche. Il fit l'exploration entière de l'île et en dressa une carte. C'est d'après ce document et sur un rapport d'un envoyé confidentiel, nommé Georges Martin, qu'en septembre 1894 Monsieur Menier achetait l'île sans l'avoir visitée lui-même.

En 1908, Bureau partait pour la Nouvelle-Ecosse où il était appelé par une compagnie américaine de New-York, pour faire l'inspection d'une vaste concession forestière destinée

à être utilisée pour l'industrie de la pulpe. Le capital placé dans cette entreprise était, paraît-il, d'un million cinq cents mille dollars.

Telles furent les principales explorations de Joseph Bureau dans la province de Québec. J'en passe sous silence beaucoup d'autres. Il est peu de gens au pays qui comme Bureau aient parcouru en tous sens, dans tous ses coins et recoins, la province de Québec. Invariablement, il a dressé des cartes de ses expéditions; on peut consulter ces cartes au ministère des terres de la Couronne à Québec; elles sont couvertes d'indications très précieuses touchant la nature des sols, les essences forestières, le cours, la profondeur et l'étendue des lacs et rivières, les cascades et les chutes utilisables pour la génération de la force motrice, les minéraux, les sentes à percer, les routes à ouvrir.

Robuste de taille, bien charpenté, conteur intéressant, toujours enclin à la bonne humeur, tel était Joseph Bureau qui portait, peu avant de mourir, ses soixante-seize ans avec la crânerie d'un jeune homme. Tel fut cet "oublié" des générations actuelles. Et pourtant il n'est parti pour son dernier voyage que depuis 1914.



ARTHUR BUIES

Chevalier. . . errant, Historiographe, Monographe, Chroniqueur, "décoré d'aucun ordre", "membre d'aucune société".

Plusieurs de nos concitoyens se souviennent encore d'un homme à l'allure distinguée qui, aux toutes dernières années du siècle dernier, pendant l'été, très droit, l'air martial, d'un pas alerte malgré un âge relativement avancé, arpentait la rue St-Germain, à Rimouski, comme il le faisait rue St-Jean à Québec. Sa haute stature, son regard vif et perçant, ses cheveux blancs ondulés, son teint basané attiraient l'attention du passant qui, d'instinct, se sentait en présence d'une personnalité. Aussi, ceux qui le rencontraient, ne le connaissant pas, demandaient-ils: "Qui est-ce?" Et tout citoyen, de

Québec ou de Rimouski, pouvait répondre :
"Mais c'est Arthur Buies!"

Voilà quarante ans que cette remarquable figure est disparue, et comme chez nous, plus qu'ailleurs peut-être, les morts vont vite dans l'esprit des vivants, on en gardait à peine le souvenir quand un de nos confrères en journalisme rendit, il y a quelques années, un magnifique tribut d'hommages à la mémoire de ce grand disparu.

Ceux qui ont connu Arthur Buies l'ont aimé et aiment à retenir son souvenir. Les jeunes, qui sont venus après lui, l'aimeront davantage quand ils auront lu le beau livre de M. Raymond Douville, sur la "Vie aventureuse d'Arthur Buies".

On l'a aimé, malgré ses erreurs de jeunesse, qui lui ont été pardonnées depuis longtemps, pour sa franchise parce qu'il a aimé sa patrie et sa langue, parce qu'il leur a donné le meilleur de lui-même pour faire respecter la culture française chez nous; parce qu'il a, par sa plume et par sa parole, fait connaître à ses concitoyens les richesses jusqu'alors insoupçonnées de notre patrimoine national. Des berges les plus escarpées de notre fleuve, à Québec, à Rimouski, à Cap-à-l'Aigle, à la Pointe-au-Pic,

son intelligence, pour ainsi dire, a dominé. Et c'est là, dans ses longues rêveries, sa lourde chevelure souvent battue par l'humide "Nordet", qu'il entrevit les jours ensoleillés du Canada futur et l'aube du progrès naissant pour la patrie canadienne. C'est là qu'il puisa son inspiration, en face du grand fleuve qui lui apportait l'écho de l'océan immense qu'il avait traversé plusieurs fois dans sa jeunesse mouvementée, en proie à la fois aux jouissances des rêves et aux affres d'une situation qui le mettait aux prises avec la réalité très sombre d'un déshérité; c'est là qu'il comprit qu'il avait ici-bas une mission à remplir, celle d'inculquer au cœur de ses concitoyens l'amour du sol natal, si sauvage fût-il, et le culte de la langue maternelle que nous avons mission de garder pure sur ce continent.

Buies fut un patriote sincère et un écrivain de première force; le seul peut-être chez nous qui fut véritablement français. Dès sa jeunesse, conduit presque pas à pas, à travers les aventures, par une main invisible, il faisait, sans s'en rendre compte alors, comme l'apprentissage de la rude tâche à laquelle devait le destiner plus tard le presque légendaire curé Labelle, l'"Apôtre du Nord", dont il fut le si dévoué collaborateur.

Nous avons des amis qui se sont passionnés à la lecture du "*Roman de François Villon*" de Francis Carco. François Villon, qu'est-ce pour nous? Un grand poète, soit; mais, en somme, un assassin, un détrousseur de grands chemins, ce que nous appellerions ici un voyou. Nous souhaitons que ces amis puissent s'enthousiasmer au même diapason à la lecture du "*roman d'Arthur Buies*", beaucoup plus profitable pour nous et de compréhension plus humaine.

Mais le jour de la rétribution serait-il arrivé pour Arthur Buies? Il a maintenant "son" livre, grâce à Raymond Douville. Pourquoi n'aurait-il pas, je ne dirai pas son monument — en ces temps de crise, le bronze et le marbre n'ont guère cours dans la vie patriotique —, mais au moins sa plaque commémorative? Il a habité une maison à Québec, qu'il aimait tant, pourquoi n'indiquerait-on pas cette maison par une plaque, comme on l'a fait pour celle de Crémazie et d'autres?

A la fin d'une conférence qu'il faisait à Québec sur Arthur Buies, M. E-Auguste Côté disait: "Dans le courant de l'automne de 1900, il avait fait construire une maison près du fleuve qu'il a aimé, dans cette petite ville de Rimouski où il a passé sa jeunesse et où il vou-

lait finir ses jours, dans le travail et le recueillement ; il avait hâte au printemps de 1901 pour pouvoir en prendre possession et l'habiter. L'homme propose et Dieu dispose ; la mort vint mettre le terme à cette vie de labeurs et forcer l'écrivain à laisser son travail inachevé”.

Un peu plus tard, me basant sur cette note du conférencier, je suggérais, quelque part, à la Commission des Sites et des Monuments Historiques de classer comme monument historique cette maison de Buies à Rimouski. Or, ayant voulu prendre plus de renseignements, voilà que j'apprends que cette “maison de Rimouski” n'a jamais existé, ou plutôt qu'elle n'a existé, si l'on peut dire, qu'à l'état de solage.

Voici, en effet, ce que m'écrit M. le notaire Eudore Couture à ce sujet :

“Cette maison n'a jamais été qu'un. . . solage, construit au cours de l'automne qui précéda l'hiver pendant lequel Arthur Buies est trépassé. La bâtisse (solage) fut établie sur un terrain situé sur la rive, entre le fleuve et le chemin du roi (route nationale), et faisant partie de la terre de mon feu oncle maternel Achille Réhel, tout près du pont — aujourd'hui le pont Morissette — et de la limite Est de la Ville de Rimouski. Buies affectionnait évidem-

ment cet endroit calme, où l'on respirait à la fois les parfums du varech et du foin d'odeur. La maison qu'il voulait construire aurait été non loin de celle de mon grand-père Victor Réhel et de mon oncle Achille, où il venait depuis longtemps et fréquemment passer les vacances d'été. Sa mort mit fin au projet de construction qu'il avait commencée. Le solage fut vendu — sauf erreur — pour une quinzaine de dollars. Aujourd'hui, il y a une maison d'habitation sur le même emplacement, à peu près en face du club "Chez Antoine", qui est de l'autre côté du chemin, à l'entrée du village de St-Yves du Quai (Rimouski-Est)."

Voilà quelque chose de fort précis. Mais n'importe, l'intention de Buies d'habiter Rimouski et d'y construire une maison est manifestement exprimée dans ce solage. Bien qu'il n'y fut pas né, on pourrait tenir Arthur Buies pour un enfant de Rimouski. L'enfance et la jeunesse de Buies sont presque un roman. En voici quelques traits.

Arthur Buies naquit à la côte-des-Neiges, près Montréal, le 24 janvier 1840, du mariage de William Buie, banquier, et de Marie-Antoinette-Léocadie d'Estimauville.

Son père, Ecossais de naissance, était né en 1805, sur l'île de Wiay, petite île formant

partie du groupe des Hébrides, située au nord-ouest de l'Ecosse. Jeune homme encore, il émigra au Canada pour y tenter fortune. Le 25 janvier, 1837, il épousa -mademoiselle d'Estimauville, descendante directe, dans la ligne paternelle, de Jean-Baptiste d'Estimauville de Beaumouchel qui vint au Canada, pour la première fois, en 1748 avec le brevet de capitaine d'infanterie. Du mariage de monsieur Buie et de mademoiselle d'Estimauville naquirent deux enfants: Marie-Isabelle-Victoria, à New-York, le 17 octobre 1837, et qui sera plus tard l'épouse du regretté Edouard Lemoine, notaire à Québec, et Arthur.

Dès son arrivée au Canada, monsieur Wm. Buie s'attacha à une maison de banque et en devint bientôt le chef. En cette qualité, il fut obligé de voyager souvent entre Montréal et New-York où il avait de grandes affaires en mains. Il était l'ami intime de Sir Francis Hinks qui occupa, un temps, au Canada, le poste de ministre des finances, et lorsque plus tard sir Francis fut nommé gouverneur de la Guyanne anglaise, monsieur Buie ira s'y établir.

Ce fut au mois de janvier 1841. Vu le bas âge des enfants, craignant qu'un changement subit de température pourrait avoir pour leur

santé une influence funeste, M. Buie les confia, en partant, aux tantes Casault et Drapeau, tantes du côté maternel, seigneuresses de Rimouski, avec l'intention, après s'être fixé définitivement en Guyanne, de venir les chercher.

Malheureusement, à peine rendue à la Guyanne, madame Buie tomba gravement malade, atteinte des fièvres du pays, et mourut le 29 avril 1842. Monsieur Buie demeuré veuf, ne pouvant prendre soin lui-même des enfants, les laissa aux soins des vieilles tantes de Rimouski.

Privé des mille et un soins d'une mère, loin du foyer paternel, Arthur Buies se ressentira, sa vie durant, de ce premier deuil.

Madame Casault, qui semble s'être spécialement chargée de l'éducation de son petit neveu, se dévoua pour lui, n'épargna ni son temps ni son argent. Mais le jeune Buies avait une nature difficile, écoutait plus sa tête que son cœur; ce qui lui causera souvent au cours de sa jeunesse des contrariétés et des ennuis. A l'âge de treize ans, il est pensionnaire au collège de Ste-Anne de la Pocatière. Dans ses lettres se révèlent déjà des phrases bien à lui.

Vers janvier 1856, Arthur, anxieux depuis longtemps de faire connaissance avec son

père, et peut-être déjà épris de ce goût des voyages qu'il conserva toujours jusqu'à sa mort, eut enfin le bonheur de voir un de ses rêves se réaliser. Il partit pour New-Amsterdam, Berbice, en Guyanne Anglaise, où il rencontra ce père qu'il n'avait pas eu jusque là le bonheur de connaître. William Buie, qui depuis son départ du Canada avait fait fortune mais en avait perdu une bonne partie, était, lors de la venue de son fils, propriétaire de la plantation de cannes à sucre connue sous le nom de Smithson's place. Il s'était remarié avec dame Eliza Margaret Shields, veuve Percy, originaire de Montserat.

Buies fut reçu comme l'enfant de la maison, non seulement par son père, mais aussi par sa belle-mère qui garda de lui jusqu'à sa mort, survenue à l'âge de soixante-dix-huit ans, le 28 septembre 1905, un fort bon souvenir.

Malgré ses seize ans, Buies était bien "dissipé", bien espiègle; pendant six mois qu'il demeura chez son père, il n'eut, semble-t-il, rien de mieux à faire que s'amuser et jouer des tours aux pauvres nègres et négresses employés sur la plantation.

William Buie voulait faire de son fils un citoyen honorable, un homme utile à la société,

mais il fallait qu'il fût davantage armé pour les luttes de la vie; vu les dispositions que le jeune homme semblait avoir pour l'étude, et désirant par dessus tout que ses études se fissent en langue anglaise, il décida de l'envoyer parfaire son instruction à Dublin.

Au mois de juillet 1856, de la Guyanne Arthur Buies s'embarque donc directement pour Dublin, laissant son père qu'il ne reverra plus et de qui bientôt il se séparera à jamais. Monsieur Buie devait mourir à l'âge de soixante ans en 1865, à Amsterdam. Arthur est à peine âgé de 16 ans.

Mais déjà Dublin ne peut satisfaire ses goûts, combler ses ambitions. Au risque de tout perdre, et il a tout perdu, au risque de se brouiller à jamais avec son père qui lui payait une pension annuelle de cent-vingt louis, il quitte Dublin pour Paris. Il n'a pas le sou, il ne connaît personne; qu'importe, il semble uniquement se fier à son étoile et ne songer qu'à l'heure qui passe. Perdant de vue les côtes d'Irlande, il perd en même temps l'affection de son père, qui ne répondra même jamais plus à ses lettres. Il part à l'aventure. . .

Il serait trop long de nous étendre sur les deux grandes œuvres d'Arthur Buies: son im-

mense et productrice propagande en faveur de la colonisation alors qu'il devint le collaborateur de Mgr Labelle et sa lutte en faveur de la correction dans la langue française parlée et écrite au Canada français, lutte qu'il commença à l'âge de 18 ans dès son arrivée en notre pays après ses deux séjours successifs à Paris. Il lutte et luttera toujours, toute sa vie, pour la conservation de la langue française sur le sol d'Amérique. Il sera le puriste infatigable; il ne se bornera pas à prêcher d'exemple; il se fera professeur dans les journaux où il ne cessera de tonner contre les barbarismes canadiens.

Et pour revenir à la vie privée de Buies, ajoutons que c'est après avoir écrit son beau livre sur les cantons du Nord, alors qu'il est en pleine gloire littéraire, qu'il songe à fonder un foyer. Il épouse, le 8 août 1887, Marie-Mila, fille de M. Ludger Catellier, sous-secrétaire d'Etat à Ottawa. De cette union cinq enfants naissent. Il vit heureux pendant quelques années, puis les épreuves s'abattent sur lui. Il perd trois de ses enfants et, en 1891, son grand ami le curé Labelle. Enfin, bientôt, il lui faut, lui aussi, partir pour un dernier voyage, celui dont on ne revient pas. Il meurt en 1901, regardant la mort stoïquement, en bon chrétien et bien en face. Il était âgé de 60 ans, comme son père.

En terminant cette très pâle esquisse d'une vie à la fois légère, sérieuse, aventureuse, utile et féconde, il nous plaît singulièrement de faire remarquer que les deux plus illustres et intrépides chevaliers de la langue française que l'on ait eus au Canada, Arthur Buies et Olivar Asselin, ont vécu leur enfance et leur jeunesse à Rimouski. Ces deux étoiles de notre littérature furent des gens du "bout d'en bas". . .

LOUIS JOBIN

Un artiste dont le Canada français doit être fier. Le père de nos sculpteurs sur bois.

Certaines existences, parmi les plus humbles, renferment des leçons précieuses. Elles fournissent un exemple émouvant à ceux qui veulent réaliser leur idéal à travers les difficultés d'une époque surtout passionnée par les applications scientifiques et peu sensible aux entreprises désintéressées de la beauté pure. L'on voit quelquefois des artistes qui ne sont pas seulement des artistes dont le talent contredit par sa spontanéité les théories d'écoles, mais dont on peut dire de chacun d'eux qu'il est une "belle âme" et que l'on prendrait pour des simplistes à tel point l'art véritable les saisit et les garde.

Nous avons connu un de ces humbles et véritables artistes, méconnus, ignorés, l'un de ces héros obscurs qui partent, ignorant la vertu de leur belle vie de labeur au profit de l'art pur. Et il semble que nous avons éprouvé, en ce moment, la joie de l'herboriste qui découvre tout à coup, dans les anfractuosités d'un rocher, une herbe très rare qui sera la gloire de son herbier. Hélas! pourquoi fallait-il connaître cette humble gloire de notre terroir canadien, ce vieil artiste doué d'un véritable génie, au moment où l'âge le rend incapable de donner ses impressions, d'exprimer ses pensées, de remémorer ses souvenirs, de nous raconter enfin, lui-même, une vie de plus de soixante années vécue uniquement pour l'art qu'il avait adopté dans sa jeunesse, par une vocation toute naturelle.

En effet, Louis Jobin, qui fut certainement le plus grand statuaire en bois de toute l'Amérique et, oserions-nous affirmer, peut-être de maints pays d'Europe, sans que nous soyons taxé d'exagération, est mort à 84 ans et, un an avant sa mort il était retourné, pour ainsi dire, à son enfance. Il avait cessé de travailler mais depuis quelques mois seulement. La fatigue de l'âge avait terrassé cette forte constitution et paralysé ces bras nerveux qui, pendant près de six lustres, façonnèrent à même

les grumes de notre beau pin laurentien des milliers de figures de saints et de héros.

C'est pendant que le vieil artiste, un des derniers beaux après-midis de novembre 1926, était mélancoliquement assis près du poêle de la petite cuisine de sa maison, à Sainte-Anne de Beaupré, le menton appuyé à un solide bâton qui reposait à terre, dévidant en lui-même, sans doute, le long écheveau de ses souvenirs, indifférent à l'étranger qui le regardait en passant, que je visitai son atelier.

Son atelier. . . c'était la cave de sa petite maison, avec comme manière d'entrepôt pour les grumes et les statues terminées, un appendis aux dimensions les plus restreintes. Cet atelier était abandonné depuis un an. A la vérité, il y régnait un beau désordre. Des monceaux d'objets les plus disparates couvrent les établis et aux murs sont accrochés divers outils de menuiserie : des couteaux, des petites varlopes, des ciseaux, des gouges, des équerres, etc. On voit surtout, ici et là, par terre, sur les escabeaux, sur les établis aussi, des pièces de statues : bras, jambes, têtes d'anges et de saints que le vieux sculpteur taillait avec son couteau, dès qu'il avait quelques minutes de loisir, et qu'il attachait au corps principal de la statue à terminer quand cette dernière était destinée à être re-

couverte de feuilles de plomb ou de cuivre. Car, lorsque le statuaire avait à faire une statue de bois, qui devait rester telle, elle était faite autant que possible tout d'une pièce. . . Au milieu de l'atelier gît, sur deux chevalets, un grand Christ en croix qui n'est pas terminé et qui, malheureusement, ne le fut jamais. C'est la dernière œuvre que le vieil artiste commença. La fatigue de ses quatre-vingt-deux ans le prit subitement, au moment où il allait attacher au corps les deux grands bras décharnés du Christ; ces bras sont là, à côté, sur le parquet. Tout autour, que de statuettes, que de figures, que de têtes, dans toutes les attitudes et de toutes les physionomies, taillées dans des cœurs de pin: ce sont des Christ, des anges, des saints, des personnages historiques. Plusieurs ne sont pas tout à fait terminées. Quelques-unes sont peintes en couleurs fanées. Aucune n'est de dessin gauche; toutes expriment avec leur grosse matière l'âme des personnages qu'elles représentent.

Mais avant la mention de quelques-unes de ses œuvres de sculpture, il importe, croyons-nous, de faire connaître plus généralement l'auteur, puis quelque chose de son œuvre répandue un peu partout, au Canada, aux États-Unis, et même en Floride.

Vers 1880, à Québec, l'on pouvait voir, au coin des rues Burton et Claire-Fontaine, à la Haute-Ville, une maison de très modeste apparence mais qui attirait les regards de tous les passants, des étrangers et des enfants en particulier. C'est là qu'était venu s'installer en 1879 Louis Jobin, sculpteur sur bois. La maison attirait spécialement les enfants grâce aux sculptures de toute nature dont le maître était entouré et qui encombrement sa demeure.

D'où venait cet original artiste alors âgé d'à peu près quarante ans? On serait tenté de croire que la vie des véritables artistes, des artistes pour l'art, comme Louis Jobin, à l'instar des peuples heureux, n'ont pas d'histoire. Tout simplement, Louis Jobin naquit à Saint-Raymond, comté de Portneuf, en 1844. De son enfance on ne sait rien, sinon qu'il quitta de bonne heure le foyer paternel pour aller gagner sa vie ailleurs. A quoi? A travailler le bois, parbleu! Il disait, un jour, à une chroniqueuse américaine qui l'avait découvert, en 1921, dans son atelier de Sainte-Anne de Beaupré et qui publia à son sujet, avec de belles photographies, un article dans le numéro de décembre 1922 du *Canadian Magazine*, de Toronto: "Voyez-vous, dans mon jeune âge, tout morceau de bois qui tombait sous ma main et sous mon couteau devenait une figure". Vocation naturelle, irrés-

sistible. En effet, Louis Jobin ne fit aucun apprentissage de son métier, ou plutôt ne suivit aucune leçon de son art.

Parti donc de la maison paternelle de Saint-Raymond, il s'en alla, comme tant d'autres jeunes des nôtres de cette époque, aux Etats-Unis. Il travailla en qualité de simple ouvrier chez un statuaire de New-York, John Bolton. Il s'occupa là, surtout, de la sculpture de ces figures que l'on posait à la proue des navires de bois et qui représentaient toutes sortes de personnages, de dieux ou d'animaux; il rappelait souvent les belles "figure-heads" qu'il avait contemplées à la "Cosmopolitan Gallery". Après cinq ou six ans de vie américaine, il revint au Canada et s'engagea quelque part à Montréal, se livrant en particulier à la fabrication des éternelles "figure-heads" de navires pour le compte du capitaine McNeil. Pour l'une de ses figures, il sculpta la tête du "Chef Angus". Il sculpta aussi, à Montréal, un "avocat" pour le compte d'un membre du Barreau qui voulait, sans doute, une annonce devant son étude, comme ces sauvages dont se servent pour annoncer leur boutique, les marchands de tabac.

M. Jobin vécut pendant plusieurs années dans la métropole, on ne sait combien de temps,

et, quand nous le connûmes, il ne pouvait plus nous le dire lui-même, comme il ne pouvait plus nous dire bien d'autres choses, rappeler bien des souvenirs! Il vint ensuite se fixer à Québec où il travailla chez l'architecte Xavier Berlinguet qui était universellement connu et qui laissa une si excellente réputation, quand il mourut, vers 1910, en sa résidence de la rue Saint-Jean.

Chez Berlinguet, Jobin se livra de nouveau à la sculpture des figures pour proue des navires de bois, et l'on ne manquait pas de travail à cette époque où florissait l'industrie de la construction de ces navires qui rapporta tant de millions à Québec pendant près d'un siècle. L'on n'ignore pas que, de 1797 à 1896, il s'est construit à Québec, sur les différents chantiers à partir de l'île d'Orléans jusqu'à Sillery, 2,562 navires...

On peut supposer qu'avec son génie de la statuaire, Louis Jobin dut rendre bien des services à M. Berlinguet. Mais il délaissa bientôt les navires et s'en alla vivre, au coin des rues Burton et Claire-Fontaine, en la compagnie des saints et des patriotes.

En 1897, Louis Jobin quitta Québec et transporta son atelier à Sainte-Anne de Beau-

pré, d'où il avait reçu, du reste, plusieurs commandes d'importantes statues pour le parc de la basilique. Son art devait trouver un fervent élément dans le village de la grande Thaumaturge. Là, pendant trente ans, il ne vécut plus qu'en la compagnie des saints, du Christ, de sainte Anne, de la Vierge et des anges.

Il nous resterait à faire connaissance, mais d'une façon fort incomplète, avec l'œuvre de ce génie du terroir, œuvre malheureusement d'autant plus difficile à décrire et à analyser qu'elle est en grande partie inconnue et impossible à localiser. En effet, comme tous les grands artistes, Louis Jobin était d'une modestie déconcertante en ce siècle de gloires charlatanesques et de réputations surfaites. Il ne voulut jamais signer ses œuvres, sauf une seule: un tout petit Ange de la Résurrection, que l'on voit encore dans le cimetière de Cap-Rouge. Il dit, un jour, à ce sujet: "On m'a forcé de mettre mon nom sur cette statue. . . mais c'était une œuvre de jeunesse, celle-là, il y a bien longtemps; ça ne valait guère la peine". Aimable, admirable modestie du véritable artiste!

Nous pouvons faire connaître toutefois maintes œuvres de ce maître sculpteur canadien-français trop inconnu. Signalons-en quel-

ques-unes, au hasard de notre mémoire et de quelques notes prises ici et là. Parcourons tout d'abord un peu le district de Québec, à la recherche des statues de Louis Jobin. Remontons le Saguenay. Tous ceux qui ont passé devant les imposants Caps Trinité et Éternité ont remarqué, sur le deuxième échelon du premier de ces imposants géants de pierre, l'immense statue de la Vierge, "Notre-Dame du Saguenay". L'érection de cette statue date de 1881, le 15 septembre. C'est Louis Jobin qui en a été le sculpteur. Il a été trop modeste pour signer cet ouvrage.

C'est aussi notre artiste qui sculpta la belle statue du colonel de Salaberry que l'on voit sur la place de l'église de Beauport et que l'on promène, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, dans la procession. On sait que Charles-Michel de Salaberry naquit à Beauport, le 18 novembre 1778, et les gens de Beauport sont fiers de profiter de toutes les occasions pour honorer et faire revivre la grande figure du plus brillant des fils de leur paroisse. La statue de Salaberry fut sculptée, ainsi qu'un char allégorique, pour être promenée lors d'une grandiose célébration de la fête nationale à Beauport, en 1880.

Longtemps, la spécialité de M. Jobin, dans la sculpture sur bois, fut la fabrication des cal-

vaires. Il en a fait un grand nombre qui sont disséminés un peu partout, dans la province et aux Etats-Unis, et qui sont remarquables et remarquables. L'un de ses mieux réussis est celui que l'on voit sur la place de la vieille et historique église de Beaumont, comté de Lévis.

C'est également Louis Jobin qui sculpta, voilà plusieurs années, la magnifique statue du Sacré-Cœur qui dominait le pinacle de la chapelle des Sœurs de la Charité, rue des Glacis, à Québec, et qui fut détruite avec la chapelle, par le feu, le 20 février 1914. On doit encore citer parmi les œuvres de Jobin une belle statue de sainte Cécile, qui fut commandée en 1880, d'après le modèle de Raphaël, et qui orne la coupole centrale du buffet de l'orgue de l'église St-Jean-Baptiste. Il sculpta, en outre, une statue de la patronne des musiciens et des anges, pour orner un char allégorique des Sociétés musicales de Québec lors de la fameuse Saint-Jean-Baptiste de 1880.

Mais l'un des plus remarquables monuments sculptés par Louis Jobin est celui que l'on voit sur la place de l'église de Saint-Georges de Beauce. Il représente saint Georges monté sur son cheval, terrassant le dragon qui représente le paganisme, et protégeant une jeune vierge, la fille du roi de Lybie, qui implore

son secours. Monument extrêmement compliqué.

C'est à Sainte-Anne de Beaupré surtout que Louis Jobin a donné libre cours à son inspiration surtout dans la reproduction de la figure de la grande Thaumaturge canadienne et des anges. L'énorme statue de sainte Anne qui se dresse dans le jardin de la Basilique est de lui. Est également de lui l'Ange qui surmonte la porte d'entrée du parc de la Basilique, de même que celui qui domine le restaurant commun des pèlerins. Ce dernier Ange fut commandé à M. Jobin par une riche Américaine. Et combien d'autres statues de sainte Anne, d'anges et de madones, placées ici et là, à Sainte-Anne de Beaupré, sont de Louis Jobin.

Mais encore une fois, que d'autres ouvrages sont sortis de son atelier de Québec et de Sainte-Anne de Beaupré! On en voit partout, jusqu'en Floride.

Il y avait aussi les statues *de fantaisie*, à part les "figure-heads" des navires.

L'une des belles attractions du carnaval d'hiver, que l'on a cherché en ces dernières années à populariser à Québec, ou plutôt à ressusciter, ce furent les statues de glace qui re-

présentent un peu tout et tous, et que l'on érige sur les places publiques, dans les parcs, devant les gros édifices et aux encoignures des rues fréquentées. Mais il ne faudrait pas croire que nos contemporains sont, à cet égard, de géniaux précurseurs. On est toujours trop pressé de se croire des as. Nous n'avons qu'à savoir ce que furent certains carnivals d'antan et à les comparer avec ceux d'aujourd'hui pour ne pas trop nous enorgueillir.

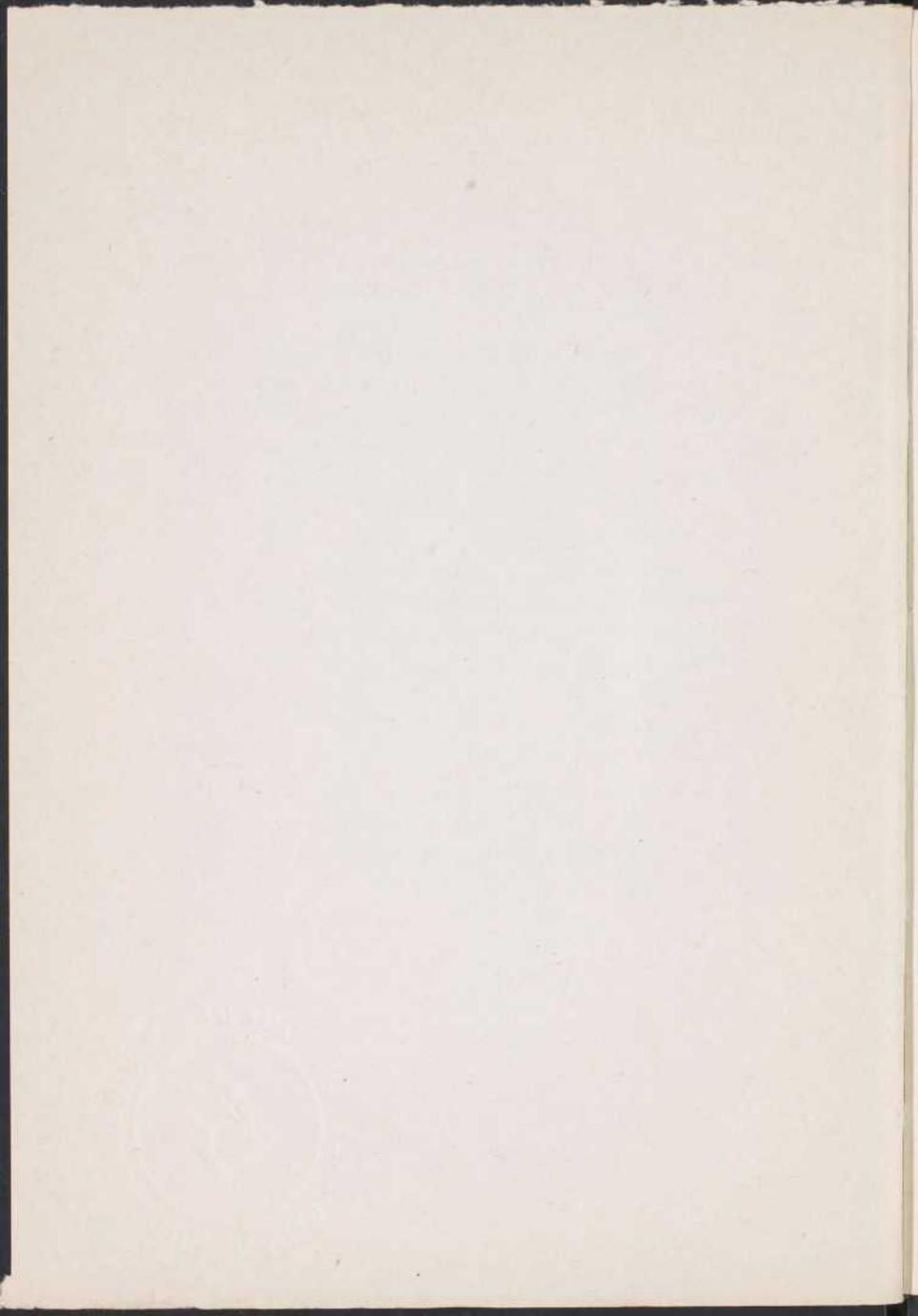
L'un des plus grands carnivals d'hiver de Québec, outre celui de 1880 dont nous avons déjà fait mention, eut lieu pendant l'hiver de 1894. C'est en cette année-là que l'on a vu les premières statues de glace, et elles furent sculptées par Louis Jobin, dont l'innovation eut beaucoup de succès; il a été, pourrait-on dire, le père de la sculpture sur glace.

En 1894, donc, pour le carnaval, M. Jobin entreprit de sculpter des statues patriotiques à même des blocs de glace vive taillée dans le "pont" du Saint-Laurent, près de l'Ile d'Orléans. Il eut autant de succès avec ses statues de glace qu'il en avait eu jusqu'alors avec les monuments de bois qu'il sculptait depuis au delà de quarante ans. Ces statues transparentes furent toute une révélation. Elles imitaient le cristal et brillaient de mille feux, sous la lumière.

Ajoutons que cet étrange sculpteur fit aussi des statues de neige colorée qui n'eurent pas moins de succès que les autres.

Pendant la plus grande partie de sa vie d'artiste, Louis Jobin travailla seul. Il n'avait pas d'enfants. Quand sa femme mourut, il demeurait à Sainte-Anne de Beaupré. Un neveu, M. Édouard Marcotte, vint alors demeurer avec lui et lui fut un précieux auxiliaire. M. Marcotte ne sculptait pas, mais durant les vingt-cinq dernières années de la vie de travail de son oncle, c'est lui qui avait pour tâche difficile et délicate, qu'il avait apprise du sculpteur lui-même, de couvrir de plomb et de cuivre les statues destinées à prendre l'apparence de ces métaux.

Et voilà à grands traits la vie et l'œuvre de cet autre "oublié", artiste d'un mérite que nul ne contestera et dont le Canada français doit être fier.



VIII

DAVID TÊTU

Chasseur, Trappeur, Inventeur ; Héros d'un des épisodes du fameux raid de Saint-Alban

Quand, en bateau, on passe à travers les îles de Mingan, Côte Nord du Saint-Laurent, on aperçoit, sur la terre ferme, une longue rangée de maisons blanches et grises avec, au milieu, une petite église au clocher pointu. C'est le village de Longue-Pointe de Mingan. A l'une des extrémités de la rangée des maisons, il en est une plus grande que les autres, plus élégante. On nous dit : "C'est la maison de David Têtu; c'est là qu'il est mort. . ."

En effet, dans un intéressant journal — manuscrit rédigé par M. Placide Vigneau, l'un des fondateurs de la Pointe-aux-Esquimaux (aujourd'hui Havre Saint-Pierre), — journal

tenu au jour le jour pendant plus de soixante ans, de 1857 à 1925, nous lisons la note suivante, à la date du 6 octobre 1910:

“Mort de David Têtu à Longue Pointe de Mingan à l'âge de 80 ans et six mois chez son frère M. Emile Têtu, surintendant de la ligne télégraphique de la côte nord. Il nous a signalé sa mort mais n'étant que mon garçon et moi sur notre rocher des Perroquets et qu'il faisait mauvais temps, nous n'avons pu ni l'un ni l'autre assister à ses funérailles”.

Puis M. Vigneau note au sujet du défunt: “David Têtu était un homme très populaire sur les deux rives du bas Saint-Laurent et dans toute la Gaspésie ainsi que sur la côte jusque dans les parages du Cap Witle — Wapolagim. Il fut pendant dix ans, gardien du phare de la Pointe Sud “Bagot Cliff” de l'île d'Anticosti. Il était célibataire. R. I. P.”.

* * *

David Têtu fut l'un des nombreux héros de la Côte Nord du Saint-Laurent; coureur de bois, trappeur, navigateur, chasseur sans rival de marsouins surtout; l'ami de tous ceux qui fréquentaient la Côte Nord, de tous les marins et de tous les chasseurs; conseiller des sauva-

ges de cette partie du pays; doué de qualités intellectuelles aussi remarquables que ses qualités physiques: courage, énergie de fer, endurance.

Il naquit à la Rivière-Ouelle en 1829 d'une des meilleures familles canadiennes. Aux écoles qu'il fréquentait, il faisait l'étonnement de ses camarades par ses tours de force autant que par les petits chefs-d'œuvre que son esprit inventif lui faisait exécuter. Il possédait à la perfection l'art de la calligraphie. Il dessinait à ravir. Un jour il crayonna le portrait d'un de ses professeurs sur une "peppermint".

En 1907 on célébrait à Havre Saint-Pierre le cinquantenaire de la paroisse. David Têtu, qui demeurait à Longue-Pointe, présenta à l'église les armes des Eudistes, tableau peint par lui-même sur zinc, à cette occasion.

Mais il faudrait un volume pour montrer David Têtu sous tous les aspects de sa carrière aventureuse. Contentons-nous pour le moment de faire connaître le légendaire chasseur de marsouins qu'il fut et le héros de l'un des plus passionnants épisodes du fameux "Raid de Saint-Alban".

Dans l'une des nombreuses chroniques maritimes de Faucher de Saint-Maurice, nous

voyons que David Têtu était surtout une autorité en matière de pêche et, particulièrement, de chasse aux marsouins et aux requins. Il fut, au dire de Faucher de Saint-Maurice, le pionnier de la chasse aux marsouins qui, en ce temps-là comme aujourd'hui, causaient bien des ravages parmi la gent écaillère du golfe et du fleuve et tant de soucis et d'ennuis aux pêcheurs. D'après David Têtu, c'est le marsouin qui a détruit le hareng qui autrefois était en abondance depuis Rivière-Ouelle jusqu'à Rimouski. La morue que l'on prenait en quantité à partir du Saguenay jusqu'à la Pointe-des-Monts et depuis la Pointe-au-Père jusqu'à Sainte-Anne-des-Monts, a disparu de l'instant où le marsouin fit son apparition dans ces parages.

Alors, on tenait à consulter Têtu sur les meilleurs moyens à prendre pour se débarrasser de ce nuisible "bétail", et on le requérait souvent. Au printemps de 1867, on le fit venir à la Baie des Chaleurs qui, entre 1864 et 1867, était littéralement infestée de ces pourceaux de mer, destructeurs du hareng et de la morue. David Têtu partit avec tout un matériel qu'il évaluait à \$10,000.

Deux tentatives qu'il espérait mener à succès échouèrent malheureusement. Dans la pre-

mière, un banc entier de marsouins au nombre de plus de 2,000 allait foncer dans ses filets. Les habitants du village où il opérait — Carleton, — sortant de l'église (c'était un dimanche) et apercevant l'immense troupe de marsouins, se ruèrent en criant sur le rivage. Les monstres, effayés par ce tintamarre, dévièrent de leur course et évitèrent ainsi les filets. Têtu changea de place et, un autre jour, il avait réussi à cerner un autre formidable banc de marsouins dans ses filets quand ceux-ci se brisèrent et toute la bande s'égailla vers le large. Ces tentatives eurent l'effet d'effrayer les marsouins de la Baie des Chaleurs qui prirent la direction nord de la côte gaspésienne, et les pêcheurs de la Baie en furent totalement débarrassés. "Le marsouin est très observateur", disait Têtu. "Il faut ruser avec lui".

En 1849, David Têtu débarrassa des marsouins la partie de la côte comprise entre le Saguenav et la rivière des Escoumins. C'est dans ces parages, raconte-t-il, qu'il remarqua la présence des requins dont il entreprit la chasse et aussi l'étude. Il disait à ce sujet à son ami Faucher de Saint-Maurice: "Depuis 1849, je me suis occupé du requin et je suis à même de constater qu'il y en a une quantité illimitée dans la rivière et le golfe Saint-Laurent. Depuis trente ans que je fais la pêche, j'ai constaté

d'ailleurs que des requins il y en a partout et que si la pêche à ce poisson était pratiquée en grand, elle donnerait des profits considérables, les dépenses de pêche étant peu onéreuses". Et il affirmait avoir capturé des requins qui lui avaient donné de dix-huit à vingt gallons d'huile, alors très précieuse et très recherchée.

David Têtu note qu'on peut se faire difficilement une idée de la voracité du requin. "Dans une seule nuit", dit-il "à la Pointe-de-la-Carriole, ils m'ont mangé cinq gros marsouins évalués à \$250.00. Il est impossible de calculer la quantité de quarts de poissons consommée par le requin. Ils se chiffraient en millions rien que pour les eaux de la province de Québec".

Faucher de Saint-Maurice raconte en particulier la merveilleuse histoire de David Têtu tuant un ours au vol. . .

Mais c'est son aventure avec quelques-uns des "raiders" de Saint-Alban, en 1865, qui fut l'une des plus passionnantes de sa carrière. Rappelons-la brièvement pour compléter l'esquisse, fort incomplète, de ce véritable personnage de roman. . .

Généralement la première goélette qui entre dans le port de Québec, ou qui en sort, an-

nonce l'ouverture de la navigation sur le fleuve. Mais cela n'arrive pas avant la mi-avril. Toutefois, le 28 mars 1865, les habitants de la ville de Québec ne furent pas légèrement surpris de voir, à l'extrémité de l'île d'Orléans, naviguer au milieu des glaces une goélette dont le capitaine venait de faire signer au Bureau de la Trinité — la Commission du Havre de ce temps-là — sa feuille de route afin d'avoir son entrée libre dans les ports de pêche du Golfe. Les savantes dissertations qu'on a faites pendant des années sur la possibilité de la navigation fluviale en hiver n'étaient pas encore venues à l'esprit des marins les plus hardis, avant l'année 1865. On regardait donc comme périlleux d'oser s'aventurer, à cette époque de l'année, sur le fleuve qui charriait encore d'énormes quantités de glaces. On disait alors, parmi les hommes d'affaires de la Basse Ville, qu'il s'agissait d'importantes découvertes minières sur la Côte du Saint-Laurent et dont des spéculateurs de Montréal voulaient accaparer le monopole avant d'autres.

Le téméraire capitaine de cette goélette était David Têtu. Il avait avec lui, sur le navire, deux jeunes matelots et un passager, un monsieur de Montréal qui s'occupait, en effet, d'exploitation minière. La goélette était partie du quai Gilmour le matin du 28 mars, le pont

de glace tenant encore ferme, car la débacle, cette année-là, n'eut lieu que le 15 avril.

Où se rendait si à bonne heure David Têtu? Aux Escoumins. Qu'allait-il faire là? Affaires de mines? Non; encore qu'à son retour, au début de l'été, on aura de lui un écho des mines de sable magnétique que lui-même fut le premier à découvrir aux environs de la rivière Moisie. puisqu'en passant par là il prendra dans sa goélette quelques sacs remplis de ce sable pour le compte de M. Molson, de Montréal, qui s'était intéressé à ce gisement de fer. . .

Le voyage de David Têtu aux Escoumins avait un tout autre but que cette découverte minière. Il y entraînait le sentiment chevaleresque qui a caractérisé David Têtu durant toute sa longue carrière.

On connaît, du moins assez vaguement, cette tameuse affaire du Raid de Saint-Alban, un des plus tragiques épisodes de la guerre Nord-contre-Sud et qui eut tant de retentissement aux Etats-Unis et au Canada. Les seize jeunes Sudistes qui furent les auteurs de l'historique "hold up" avaient voulu se venger des fédéraux en leur enlevant des capitaux considérables dont ils avaient besoin pour continuer la lutte; à cette fin ils résolurent de piller les

trois banques de Saint-Alban, Vermont, où ils enlevèrent au-delà de deux cent mille dollars. Puis ils se sauvèrent au Canada. Leur triomphe eût été sans mélange s'ils avaient trouvé sur notre sol la protection qu'ils attendaient. Ils furent capturés et subirent deux retentissants procès. Toutefois, leur sort eût pu être plus malheureux. Ils réussirent à s'échapper en trois groupes pendant que la justice canadienne attendait la décision de Londres pour savoir s'ils devaient être considérés comme bandits et voleurs ou comme belligérants. Ils furent déclarés belligérants, mais déjà ils avaient fui.

Or, c'est afin de conduire de Montréal à Halifax le dernier de ces groupes que David Têtu avait nolisé la goélette et filait, le 28 mars 1865, vers les Escoumins où, quelques semaines auparavant, il était lui-même allé conduire les mêmes jeunes gens en prenant, cette fois, la route de terre, par le Chemin des Caps. Il possédait, à la Pointe-de-la-Carriole, entre Bergeronnes et Escoumins, une maison de chasse où il cacha ses protégés qu'il conduisit ensuite aux Escoumins où il les confia à la famille de M. Jean E. Barry, marchand de bois; celui-ci les garda jusqu'à ce que vint les chercher avec sa goélette David Têtu qui partit pour Halifax avec ses protégés le 7 avril alors que le fleuve et le golfe étaient toujours remplis de banqui-

ses. Il arriva le 28 avril à Halifax où un navire de Terre-neuve prit à son bord les quatre jeunes "Raiders", Collins, Scott, Bruce et Doty, qui prirent la route de leur Kentuckey.

Et voilà l'un des plus pittoresques et attachants épisodes de la carrière de David Têtu, dont la vie aventureuse pourrait servir de thème à un roman qui réjouirait Jack London, J. O. Curwood et Louis-Frédéric Rouquette si ces excellents écrivains nordiques vivaient encore.

Ajoutons que partout où il vécut sur la Côte Nord et dans son phare de l'Ile d'Anticosti, David Têtu se fit toujours tout à tous : il était au besoin cordonnier, mécanicien, inventeur, zoologiste, géologue, comme en ville il savait être lettré, homme du monde, savant et fin causeur. Nous avons dit qu'il appartenait à l'une des meilleures familles canadiennes-françaises. Il était le frère de l'épouse de Sir Thomas Chapais, le cousin de Letellier de Saint-Just et de M. Jean-François Pouliot, l'"enfant terrible" de la Chambre des Communes d'aujourd'hui, — 1943.

IX

THOMAS FORTIN

Zoologiste, Guide forestier, Fondateur du Parc
des Laurentides

Chaque fois qu'on apprend une nouvelle tragédie de la forêt où des malheureux sont morts de faim, on est naturellement porté à se poser cette question : Comment se fait-il que dans nos forêts québécoises, dont on dit qu'elles étaient le Paradis des chasseurs, on puisse mourir de faim ; comment se fait-il que des hommes ayant l'expérience des randonnées dans la forêt, souvent pourvus d'armes et de munitions, peuvent errer pendant des semaines et des mois même, sans capturer un animal si petit soit-il, mammifère, oiseau ou poisson, qui puisse sauver leur vie ?

Il est, en effet, difficile de se persuader que des jeunes gens, vigoureux et débrouillards ne

puissent trouver moyen de vivre de la forêt pendant quelques semaines. On pense alors aux conséquences de l'inexpérience.

Lors d'un de ces derniers drames de la forêt, j'ai voulu savoir les raisons de ces tristes tragédies. Je suis allé tout de go chercher les lumières, sur ce sujet qui me taquinait l'esprit, d'un vieux guide qui comptait alors au-delà de soixante années d'expériences comme chasseur, trappeur, explorateur, guide forestier, zoologiste par vocation. Il m'a répondu :

"Lorsque j'étais jeune homme, je me rappelle qu'une vingtaine de sauvages partirent de Betsiamits, à la fin de l'été, pour aller, suivant leur habitude, chasser dans leurs "terrains de chasse". Ils n'avaient apporté que fort peu de provisions, d'abord parce que leurs ressources étaient très limitées et, ensuite, parce qu'ils pensaient pouvoir vivre de la forêt. Or, le printemps suivant, un seul revint, il était maigre, hagard; un vrai squelette. Les autres étaient morts; morts de misère et de faim. Pourtant, on ne pouvait pas dire, me faisait remarquer le guide, que ces sauvages manquaient d'expérience dans les bois. . . .

"Alors, lui dis-je, il y a dans la forêt, dans notre "Paradis des chasseurs" des circonstan-

ces où un chasseur ne peut réchapper sa vie menacée par la faim.

— Veuillez n'en pas douter, me répondit le vieux guide. Moi-même, je me rappelle être resté, pendant plusieurs semaines, avec quelques compagnons sans absolument rien à manger. A l'instar des sauvages, nous nous faisons des tisanes très épaisses avec des branchettes d'épinette. Mais nous faiblissions de jour en jour. Nous pûmes subsister toutefois jusqu'au jour où nous reçûmes des vivres que nous attendions avec, vous devinez, quelle impatience.

— Vous ne pouviez pas chasser; vous n'aviez, sans doute ni armes ni munitions?

— Nous avions tout cela, mais . . . aucun gibier, ni petit ni gros, à vingt milles à la ronde. Nous étions alors sur la côte nord du S.-Laurent. Dans cette partie du pays, il n'y a jamais eu d'originaux ni de chevreuils. Nos gros mammifères ne sont représentés que par le caribou et par l'ours. L'été, ce dernier n'est guère facile à approcher et, au cours de l'hiver, il est dissimulé dans les "waches" qu'il a choisies pour son hivernement. Quant au caribou, vous savez qu'il est migrateur de sa nature et pour lui, l'ennemi numéro un, c'est l'homme qui ne l'approche donc pas très facilement.

— Mais n'y a-t-il pas les lièvres, les perdrix qui ne manquent généralement pas?

— Vous n'ignorez pas qu'à des intervalles presque fixes, le lièvre et la perdrix sont si rares qu'on dirait qu'ils ont disparu à jamais; vous n'ignorez pas l'existence des cycles du gibier. On peut toujours apercevoir de temps en temps, un porc-épic, un écureuil quoi! me demanderez-vous . . . Monsieur, il ne faut jamais tuer un porc-épic en forêt pour le simple plaisir de le tuer, si l'on n'a pas besoin de sa chair. Cet animal stupide et sans défense pourrait peut-être sauver un chasseur en train de mourir de faim, mais . . . il n'y a pas de porcs-épic dans nos forêts québécoises. Il en va ainsi des écureuils au profond de nos massifs forestiers.

— Mais alors, il y a le poisson des lacs qui parsèment la forêt et des rivières qui la sillonnent.

— En été, avec des instruments de pêche même les plus primitifs, un homme peut se tirer d'affaires. Mais c'est durant l'hiver surtout que chasseurs et trappeurs sont menacés par la faim et quand lacs et rivières sont gelés à fond, et quand le poisson est au fond de l'eau ou le degré insuffisant de l'oxygène enlève à l'"écaillé" le désir de venir à l'appât — ayez donc alors

les instruments les plus perfectionnés, ou les plus primitifs, quand bien même la faim vous tiraille les boyaux, rien n'y fait. Monsieur, tous ces drames de la forêt ne s'expliquent pas autrement, les victimes auraient-elles l'expérience de toute une longue expérience en forêt

Ce vieux guide dont on peut, par ce qui précède, avoir idée des notions justes en zoologie et de la vie forestière, était Thomas Fortin, ou plutôt, comme on l'appelait dans le large cercle de ses nombreux amis, "Thomas" tout court.

"Thomas" est mort le 9 août 1941 à l'âge de 82 ans et à peu près toute cette longue existence s'est passée dans la forêt. Aussi la nature n'était pas pour lui un livre méconnu. Il le déchiffrait, ce livre, il l'épelait mot par mot, et sa lecture l'intéressait au-delà de toute expression. Au point de vue de l'instruction, Thomas, peut-on dire, était l'homme de ce seul livre; celui de la Nature, ou plutôt de la Forêt qu'il connaissait par cœur.

On ne l'a jamais cru né pour de très grandes choses, mais pour seulement le train ordinaire de la vie, une vie toutefois remplie à sa pleine capacité. De l'instruction, juste ce qu'il faut

pour accomplir seul sa petite besogne. Et pourtant, sur la vie, il était plus instruit que la plupart de ceux qui sont sortis des grandes écoles. C'est que pendant plus de trois-quarts de siècle, il étudia dans ce gros bouquin de la Nature; ce livre dont les pages innombrables, merveilleuses et vivantes, s'étalent en particulier dans nos Laurentides.

On l'appelait ai-je dit, Thomas tout court malgré son âge vénérable. C'était Thomas pour tous les gens de Charlevoix avec lesquels il avait toujours vécu comme pour tous ceux, riches ou pauvres, puissants et humbles, qu'il avait à guider dans "son" parc: gros millionnaires américains et canadiens, amateurs des truites rouges ou grises de nos Laurentides; comme pour les ministres, voire les gouverneurs généraux qui voulaient oublier pour quelques jours les soucis de la politique ou de la diplomatie; comme pour les professionnels, avides de quelques goulées de l'air tonifiant de nos montagnes. Pour tous, c'était Thomas.

Et il fut "Thomas" pendant plus d'un demi-siècle. C'est que cet homme à l'oeil bleu noyé de Breton était l'homme de la forêt, expert en tout ce qui regarde la sylvie. On eut dit que dans cet oeil bleu se reflétait la forêt nordique entière, insondable et trouble, son infini que toujours

cherchent à fouiller les pauvres "assis" des villes qui, dans leur gaucherie, demandent à s'appuyer sur l'expérience, le jugement, l'instinct même de ceux que la nature a façonnés dans son frusque et solide moule.

Naît-on ou devient-on homme des bois? Y a-t-il pour certains hommes l'appel de la forêt? Et si l'on a la vocation de la forêt, oserais-je dire, quand en reçoit-on la première inspiration? Elle peut naître d'un rien; d'un propos en l'air lancé par un chasseur, d'un regard sur la carte, du vague souvenir d'un ancien récit, d'une aventure, lue ou entendue, que sais-je! Ou encore elle peut prévenir de l'atavisme.

Mais pour Thomas, il n'y avait rien en lui d'atavique, du moins directement. "Mon père", nous disait-il, "ne savait pas par quel bout prendre un fusil".

Cette vocation de la forêt, chez Thomas, pourrait-on dire, est née sous le signe du caribou. Dans sa jeunesse, les grands chasseurs poursuivaient surtout le caribou qui abondait dans nos forêts québécoises. Le jeune Thomas les suivait comme un chien dans leurs randonnées. Puis, d'année en année, il s'enhardissait, prenait du galon. Il attrappa, oserais-je dire, quelques groupements de sauvages qu'il se mit

à suivre également, en particulier sur la rivière Porc-Epic. En octobre, raconte-il, je faisais une première "run" aux castors; en février, il allait à la martre et au vison. "On tuait un caribou ou un orignal pour manger et faire des appâts".

La vocation naissait, s'affermissait. Tout d'abord, un faible tressaillement; puis, peu à peu, l'idée grandit, prend corps; les projets pour le futur, se dessinent. On entreprend, une première, une deuxième excursion dans les bois prochains; on en revient ravi, enchanté. Puis il y a de l'enthousiasme en soi. C'est fait: Thomas, encore tout jeunet, est devenu un homme des bois; chasseur, pêcheur, guide et il ne cesse plus de vérifier le magasin de la carabine et le carnet à mouches artificielles. On a entendu l'"appel du Dieu rouge".

Et c'est ainsi, qu'après des années d'aventures de toutes sortes, à la suite des chasseurs, des sauvages; après maintes randonnées également avec des arpenteurs qui s'enfoncent dans les régions inconnues du "Wild", Thomas devint des pâles et hésitants citadins, amateurs de chasse et de pêche, le guide sûr, solide, instruit des choses de la Nature, de la forêt et de ses hôtes; le compagnon courtois, empressé, poli, jovial, spirituel, avec qui on ne s'ennuie jamais

même au fond des plus sombres fourrés, par les jours maussages tissés par le "Nordet" laurentien.

Thomas, pendant toute sa vie s'est intéressé à cette immense et riche réserve de chasse et de pêche qu'est le Parc des Laurentides. C'est lui, d'ailleurs, qui l'a fondé, inventorié, aménagé. Il y vivait comme dans sa maison. M. Georges Maheux disait à ce sujet: "Il en avait fixé dans sa fidèle mémoire la capricieuse topographie. Il en connaissait tous les secrets comme on sait chez soi la place qu'occupe le moindre objet".

Le Parc des Laurentides est, peut-on dire, l'une des gloires de la province de Québec. Un grand sportman américain écrivait, naguère, dans "Outdoor Recreation": "Les mille et un lacs de la province de Québec placent le touriste dans la difficulté de ne savoir où aller lancer sa ligne. S'il y a de par le monde un pays que l'on peut appeler le "Paradis des Pêcheurs", Québec a d'excellentes chances de décrocher le titre".

A cela, le Département de la Chasse et de la Pêche, à Québec, a répondu aux sportsmen américains en général à peu près ceci: "Si vous êtes dans l'embarras du choix et ne savez où

aller jeter votre ligne, réservez-vous un camp dans le Parc des Laurentides et jamais vous ne songerez à aller pêcher ailleurs.

Le Parc des Laurentides a bien 4,000 milles carrées de superficie, c'est-à-dire qu'il est trois fois plus étendu que l'État du Rhode Island et ce n'est pas tant parce que ce territoire est situé à proximité de Québec qu'à cause de ses quinze cent lacs et ses centaines de rivières qui le parsèment et le traversent qu'il a été choisi comme réserve spéciale de gibiers et de poissons, surtout de la délicieuse truite rouge si chère aux pêcheurs à la mouche. Et l'on sait que le gouvernement de Québec a voulu aider la nature de ce coin privilégié des Laurentides à assurer le confort parfait des visiteurs en construisant, dans les deux sections du Parc, dix camps qui sont autant de petits châteaux rustiques dans lesquels on trouve tout le confort des grands hôtels modernes.

Or, l'ouvrier de la première heure de cette vaste et pittoresque réserve de chasse et de pêche, fut Thomas Fortin. Ce fut même son oeuvre principale. Il l'a fait et aménagé comme il aurait construit sa propre maison. Aussi le connaissait-il, peut-on dire, pouce par pouce, son Parc. Il le connaissait comme un cultivateur connaît sa ferme. Il pouvait le parcourir les

yeux fermés. Il nous disait à ce sujet avec une conviction qui ne laissait aucun doute: "Je peux vous dire qu'à tel endroit du Parc, il y a une grosse épinette, et, un demi-mille plus loin, on trouve une talle de bouleaux; ici, un rocher, là, un ruisseau. Voyez-vous, j'ai parcouru ça pendant cinquante ans au moins en toute saison; en hiver, sur mes raquettes; en été, à pied ou en canot, du nord au sud et de l'est à l'ouest. Au commencement, naturellement, ce n'était pas le Parc d'aujourd'hui, vous comprenez bien. C'était une forêt. En 1895, M. Flynn m'avait mis là en me disant de voir ce qu'il y avait à faire avec ce coin de la forêt québécoise au point de vue de la pêche et de la chasse, voir quelle sorte de truite il y avait dans telle rivière et tel lac, quels gibiers fréquentaient ces bois. C'est dire que j'ai chassé dans tous les coins, que j'ai pêché dans toutes les rivières et tous les lacs. C'est dire aussi que j'en ai tracés des sentiers, oui, dans tous les sens. Or, tous ces sentiers sont devenus les chemins du Parc d'aujourd'hui et qui conduisent aux beaux chalets que l'on trouve partout. Ces chemins ont été faits sur mes "plaques".

Jusqu'à la veille de sa mort, le vieux guide avait bien des souvenirs à raconter qui étaient emmagasinés dans le tréfonds de sa mémoire. On ferait un livre — et celui-ci sera, en effet,

publié sous peu — (1) seulement avec les souvenirs qu'il évoquait en particulier de ses randonnées à travers le Parc avec quelques-uns de nos gouverneurs, notamment Lord Grey et le duc de Devonshire, avec feu l'hon. Adélard Turgeon, l'hon. Alexandre Taschereau; avec W. H. Blake, qui dans son livre "In a Fishing County", consacre un chapitre fort intéressant à T. . c'est-à-dire: Thomas.

Et Thomas racontait tout cela avec une simplicité, une bonhomie bien à lui; c'est, du reste; ce qui le distinguait, de même que son courage sans jactance. On a exprimé ces qualités dans un article intitulé "Old France in modern Canada" dû à la plume de V.-C. Scott O'Connor et publié dans le numéro de février 1935 de "The National Geographic Magazine". C'est M. L.-A. Richard, sous-ministre de la Chasse et de la Pêche qui connaissait plus que tout autre Thomas Fortin et de qui nous tenons la plus grande partie de nos renseignements sur le vieux guide, comme nous en tenons de M. Claude Mélançon, c'est M. Richard, disons-nous, qui avait fait connaître Thomas à l'écrivain du "Geographic Magazine".

(1) Dans le courant de l'hiver — 1944 — un livre paraîtra, dont nous sommes l'auteur et qui portera le titre de *Thomas, guide forestier*. — D. P.

Dans le Parc National, le gros gibier qui abondait surtout à l'époque où Thomas y commençait ses randonnées, c'était le caribou, et c'est même pour la protection de cet intéressant animal que les autorités songèrent à fonder le Parc National.

D'après Thomas Fortin, il n'était pas exagéré de dire que l'on comptait pas moins de 10,000 caribous dans le territoire du Parc, en particulier dans ce qu'on appelait les Grands Jardins, d'une étendue d'une centaine de milles. C'était alors le royaume du caribou. On pouvait en compter plus de 8,000 à l'ouest du Saguenay et on en voyait jusque dans le comté de Portneuf. Thomas affirmait qu'en compagnie de feu l'hon. Adélard Turgeon, en une seule journée, il avait compté pas moins de 1,200 caribous dans les environs des lacs Carré et Long; ce chiffre donne une idée du nombre que l'on pouvait compter dans tout le territoire. Répondant à une enquête que faisait M. L.-A. Richard sur la disparition soudaine du caribou de nos régions, Thomas Fortin déclarait que la consanguinité avait eu d'abord de mauvais résultats sur les troupeaux du Parc. Il admettait que ni les loups ni les chasseurs n'ont pu décimer ces animaux. "La migration explique la disparition des caribous du Parc", dit M. Ri-

chard, "mais Thomas se creuse en vain la tête pour expliquer sa disparition hors du Parc".

Mais, dans une simple esquisse, nous ne pouvons qu'à très grands traits faire connaître celui que l'on peut considérer comme l'un des derniers de nos meilleurs coureurs de bois; grand style! Nous ajouterons qu'il était, dans l'étude de ce grand livre de la Nature, un observateur attentif. Personne ne connaissait mieux que lui les mœurs de nos animaux sauvages, petits et gros. Aussi, a-t-il contribué, pendant toute sa vie, à la protection de notre faune et il mérite assurément que son souvenir ne soit pas oublié.

Thomas Fortin fut un des membres fondateurs de la Société Zoologique de Québec et le Jardin Zoologique de Charlesbourg n'eut jamais d'ami plus fidèle. A la Société, écrit M. Georges Maheu, président, Thomas "était comme l'ancêtre à qui la place d'honneur est toujours réservée . . . Il était un véritable naturaliste formé au grand air — une école de choix — un naturaliste qui s'ignorait . . . La routine de la séance terminée on aiguillait le "père" Thomas vers sa réserve d'anecdotes, sa mine de souvenirs. Et ça coulait sans apprêt, sans effort, en phrases savoureuses relevées ici et là d'une pointe d'humour. C'était charmant ces heures

trop brèves peuplées par les récits d'un authentique coureur des bois qui eut fait les délices d'un Gabriel Terry ou d'un Rudyard Kipling..."

Ajoutons enfin que Thomas Fortin est né le 18 juin 1858, fils d'Edouard Fortin et de Monique Tremblay, dans le comté de Charlevoix, à Saint-Urbain où il eut toujours sa maison. Thomas était le sixième d'une famille de dix enfants, six filles et quatre garçons dont Thomas était l'aîné. Le père était cultivateur et sa ferme était située à un mille et demi du village. Thomas quitta l'école à 10 ans pour toucher les bœufs du labour et, quelques années après, pour étudier, comme nous l'avons vu dans le grand livre de la Nature. Après avoir contribué à établir le Parc des Laurentides, il en devint inspecteur pendant près de cinquante ans. Son fils, Thomas-Louis, lui a succédé.

En terminant, nous aimons à rappeler qu'un fils de ce dernier, petit-fils de Thomas, devenu, au début de la guerre de 1939, sergent-aviateur en dépit de son manque d'instruction, après avoir été serviteur de Mme Helen-J. Mackenzie, que Thomas Fortin avait guidée dans le Parc des Laurentides, fut envoyé en Angleterre dans une escadrille américaine. En août 1942, un message ainsi conçu fut reçu par Madame Mackenzie: "Le 21 juillet 1942; six avions de

la R.C.A.F. ont effectué un raid au-dessus de Berlin. L'un de nos bombardiers n'est pas revenu à sa base".

Ce bombardier, c'était celui du sergent de section Edmour Fortin, petit-fils de Thomas Fortin. Bon sang ne peut mentir.

F. VAN BRUYSSSEL

Peintre et historien de la vie rurale et des coutumes forestières: A propos d'un livre.

Voilà, certes, un nom de consonnance et d'aspect nettement étrangers. Et pourtant celui qui le portait a pu incontestablement passer pour l'un des nôtres. Il le fut par son travail et par ses œuvres.

Un livre a été publié en 1933, qui n'a pas, en vérité, fait grand bruit dans notre monde littéraire, et qu'on venait à peine de signaler à l'attention du Canada français lorsque les journaux nous annonçaient la maladie grave, puis, peu près, la mort de son auteur. Nous nous sommes inclinés avec respect sur la tombe de Ferdinand van Bruyssel, ancien consul de Belgique au Canada, un de nos amis sincères,

qui avait vécu cinquante ans parmi nous et s'était particulièrement attaché à notre province qu'il aimait autant que son industrieux et beau pays la Belgique. Pendant un demi-siècle il en a étudié dans les moindres détails les hommes et les choses, les mœurs et les coutumes, les usages, le langage, la mentalité, si bien que le livre qu'il nous a laissé, comme un testament, est le plus solide documentaire qui ait jamais été publié sur la vie de nos campagnes.

"Jean Vadeboncoeur et Marie-Anne Lafrance, Canadiens-Français" — c'est le titre du livre de van Bruyssel — n'est pas un roman encore que son titre porte à le croire. Si c'en était un, soit dit en passant, on pourrait affirmer que c'est notre premier roman-fleuve, car l'ouvrage compte près de 500 pages. C'est peut-être un récit. Mais nous inclinons à croire que ces pages sont plutôt des mémoires; les mémoires d'un étranger qui, pendant un demi-siècle, a été intimement mêlé à notre vie nationale, économique et sociale, a étudié notre pays sous tous ses moindres aspects: son climat, ses coutumes, ses ressources variées; qui a été le promoteur, peut-on dire, de l'une des premières entreprises dont l'ensemble a fait pendant longtemps et encore aujourd'hui la richesse principale de notre province, l'industrie du bois de pulpe; qui a introduit toutes sortes d'usages

nouveaux dans la vie les chantiers de la coupe de bois, dans les mœurs et coutumes des campements de "lumberjacks"; qui n'a pas dédaigné de s'intéresser aux divers aspects sociaux de nos campagnes et qui, sur un terrain moins important que celui de l'exploitation forestière, a implanté dans la province de Québec un sport qui fait aujourd'hui la joie des jeunes comme des adultes: le ski. . . Et on ne pense guère à celui-là lorsque, aux beaux jours lumineux de nos blancs hivers, on se laisse emporter en des sauts vertigineux sur les frêles lisses de frêne que M. van Bruyssel, au commencement du siècle, importait du nord de l'Europe.

L'ouvrage de M. van Bruyssel constitue donc plutôt un recueil de mémoires qu'on pourrait décorer du sous-titre: "Cinquante ans de vie rurale et forestière au Canada français". L'auteur a parcouru, carnet en mains, toutes nos forêts, depuis celles de la région de Chibougamou jusqu'aux épaisses futaies de l'île d'Antiscosti, nos rivières, nos lacs, étudiant de très près et en véritable naturaliste nos massifs forestiers, nos plantes, et, plus particulièrement, notre faune, gibiers à poil et à plumes, petits et gros. Il a tout spécialement étudié la question des chantiers de coupe de bois au double point de vue du rendement et du confort

des travailleurs. Par la peinture qu'il nous donne d'une coupe de bois d'il y a quarante ans, il nous fait voir la différence des conditions entre cette époque et la nôtre. Tout est précis, calculé, étudié avec soin, même les minuties de l'organisation. Il en est de même de toutes les scènes de la vie rurale et forestière que décrit M. van Bruyssel: scènes des divers travaux de la terre, en toute saison, scènes de chasse et de pêche qui lui fournissent l'occasion de nous servir de très pratiques leçons d'histoire naturelle. Nul ne connaît mieux que lui nos animaux domestiques, leurs habitudes, la façon de les traiter; nos gros gibiers de la forêt, comme les originaux, les caribous, les ours et autres bêtes sauvages, et la façon de les chasser avec profit.

Pour en revenir à la question des chantiers de coupe du bois, on chercherait en vain ailleurs, dans notre littérature et dans aucune publication relative au Canada, une description plus détaillée des débuts et des développements d'une exploitation forestière dans la province. Le sujet est aride, mais il a été traité de main de maître et en connaisseur. Il nous fait clairement voir l'influence qu'exerce la forêt sur la vie sociale et économique de notre "habitant", car c'est la futaie qui, pendant longtemps, pour ne pas dire toujours, a donné une occupation saine et lucrative aux garçons dont l'aide n'est

plus nécessaire sur le bien familial, ainsi qu'aux défricheurs de terres nouvelles. Dans le même ordre d'idées, que de progrès accomplis dans la tenue des "campes" particulièrement du côté de l'hygiène et de la nourriture! M. Van Bruyssel fait parler un de ces vieux pensionnaires de "campes" qui ont passé leur vie dans tous les chantiers du Saint-Maurice, du Saguenay et de l'Ottawa: "J vous assure que c'était pas souvent qu'on avait d'la soupe. A déjeuner, avant l lever du soleil, des "beans", du lard gras et du bœuf dont les quartiers gelés se conservent ben. Pour le dîner, généralement pris dehors, sur l'ouvrage, on emportait de la viande et du pain, autant que possible de la viande afin d'en emporter pour le souper en remplacement du poisson salé qu'on n'aimait pas. Au souper, encore des "beans". On les mélangeait avec d'la melasse. Jamais de beurre, ni de sucre. On donnait du thé à ceux qui payaient pour: une piastre par mois. C'était ben trop cher quand on gagnait huit piastres au mois. Avant que l'camp fut bâti, on avait des biscuits de matelot, faute de pain. Mais le "cook" fit plus tard cuire du pain dans des moules de tôle sous la cendre de la "cambuse" quand elle fut construite".

Tous les anciens qui ont connu les chantiers d'autrefois trouveront exacte cette peinture et le livre de M. van Bruyssel fourmille de

tels tableaux, brossés dans la forêt et sur la ferme.

Au milieu de notre époque secouée de convulsions de toute sorte, nous découvrons de temps en temps des témoins d'âges disparus, pourtant depuis peu . . . C'est comme une relique ou une lettre qu'on retrouve dans un meuble de famille; le récit sincère d'un vieillard et, beaucoup plus rarement, un livre sincère, fidèle et simple, comme celui dont nous parlons. On écoute, on lit, on s'arrête de temps en temps et on se dit: était-ce vraiment ainsi à une époque si proche de nous? . . . Et l'on reprend lentement le fil du récit. On se laisse imprégner par la sage monotonie des jours, le loisir de ces temps où l'on travaillait douze heures, du matin au soir, l'allure lente, pour nous pleine de majesté, d'une vie disparue. C'est dans cet esprit qu'il faut ouvrir "Jean Vadebonccœur", . . . car le charme n'en apparaît qu'à longueur de temps, et nous sommes sûr que quiconque lira cela à la cadence d'un roman moderne sera entièrement déçu, à juste titre.

Quant à la vie de la terre; quant à notre paysan, on le voyait, voilà cinquante ans, prendre peu à peu contact avec ce que l'âge moderne allait lui apporter, mais il restait plutôt indifférent. Et cette indifférence, non seulement aux conditions modernes de la vie, mais même

au siècle, à l'écoulement du temps, présente comme un symbole où nous lisons que la vie de la terre est éternellement semblable, immuable le caractère de l'homme qui y est attaché. Toujours la terre enchantera comme une créature humaine. Et toujours on aimera sa face changeante parmi l'étincellement de ses matins, l'embrasement de ses midis, la langueur de ses couchants. Toujours on aimera la profondeur nacrée de ses horizons, ses voix, ses fracas, ses silences et cet air de tristesse ou de joie qui court sur elle. Elle nous parle toujours comme avec un cœur; elle nous inspire comme avec une âme. On la dit impassible; et pourtant on lui voue une ferveur unique. Alors qu'on se détache de tout, à mesure que l'âge pèse et que le sang s'éteint, on aime à se ramasser sur elle, contre elle, et on cherche à se réfugier dans le coin intime où l'on naquit. Et on y trouve consolation, douceur et paix. Il y aura toujours, chez elle, les grandes nuits d'hiver, ensevelies sous la neige; les pluies, le gel, la boue du printemps et de l'automne, avec leurs dangers; les moissons de l'été, joyeuses et prometteuses, le soleil qui tanne les visages, le soin des bêtes dont l'homme des champs est l'esclave; bref, elle ne changera rien de cette éternelle existence qu'interrompent seulement les fêtes de famille, les noces, les veillées familiales. C'est de cette vie des hommes et de ces mœurs des ani-

maux, de cette attirance des choses que l'auteur de "Jean Vadeboncœur" fut le témoin charmé; et c'est toute cette pauvre et grande vie qu'il nous raconte avec sincérité et une charmante simplicité, sans artifice, mettant de côté toute velléité d'"écriture artiste". Ajoutons qu'il a eu soin d'entremêler, parfois avec une naïveté charmante, les douces péripéties d'une délicieuse idylle entre Jean Vadeboncœur et Marie-Anne Lafrance qui finissent par un mariage des mieux "assortis".

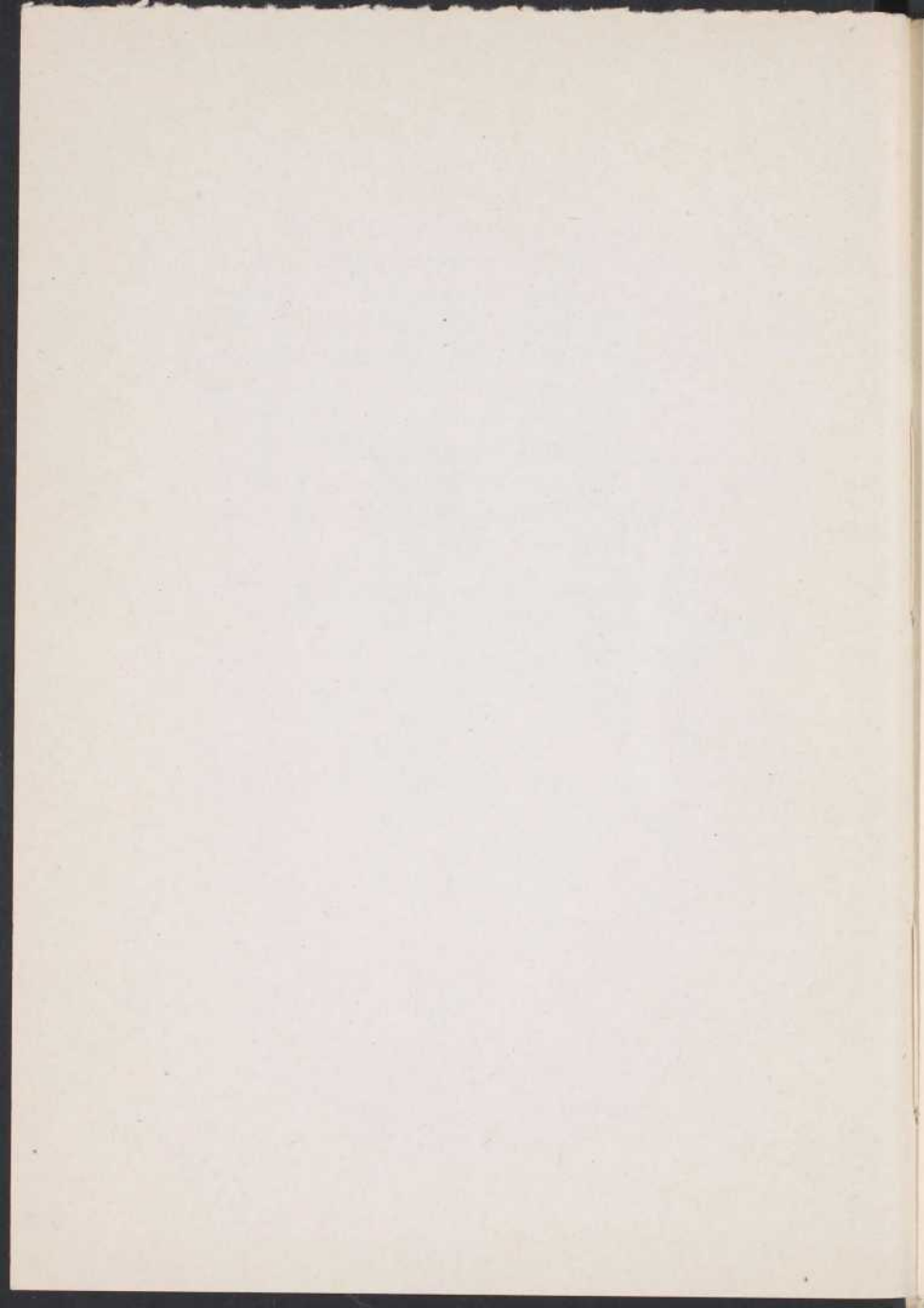
M. van Bruyssel, dans ce précieux documentaire qu'il nous a laissé de la vie d'autrefois, s'est contenté, pourrions-nous dire, de photographier des réalités qui heureusement sont assez charmantes sous l'humble aspect quotidien pour qu'on en puisse tirer des richesses. A défaut d'un artiste qui sache dessiner pour nous l'essence de ces choses, nous avons en lui un historien plein de tendresse et d'exactitude, un témoin fidèle et ému d'une époque pittoresque révolue. A chacun de ses lecteurs de rêver au tournant des pages, d'écouter ces rappels, ces suggestions, ces conseils de bonheur simple que nous pourrions encore trouver même dans la vie troublée et fiévreuse à laquelle nous condamnons le Progrès.

M. Ferdinand Van Bruyssel fut, pendant plusieurs années, consul de Belgique au Cana-

da. Il arriva à Québec aux toutes dernières années du siècle dernier pour représenter chez nous son noble pays qui a donné au monde un si grand exemple de courage et d'héroïsme durant la guerre de 1914-18 et celle de 1939. Dès son arrivée ici, il s'est particulièrement attaché à la province de Québec qui par les deux grandes races qui l'habitent lui rappelait la Belgique où Wallons et Flamands ont édié la nation belge dont la belle histoire est un sujet d'admiration pour le monde entier.

M. van Bruyssel a beaucoup voyagé à travers notre Canada Français. Il en a étudié, carnet en mains, tous les aspects, notamment nos immésurables forêts, avec les lacs et les rivières qui les parsèment et les sillonnent, et aussi leurs intéressants habitants dont il a noté les habitudes qu'il décrit avec la précision d'un maître en histoire naturelle.

Feu l'hon. M. Rodolphe Lemieux, dans la préface qu'il a écrite pour le livre de M. van Bruyssel, le 18 avril 1934, dit entre autres choses: "Observateur sérieux, M. van Bruyssel s'est pénétré de cette pensée qu'en explorant la vie aventureuse de nos hardis travailleurs et leur folklore, l'on arrive à comprendre la cause profonde de la survivance du Canada et de son invincible espoir en l'avenir. Avec Montaignes je dirai: "Cecy est un bon livre".



L'AMIRAL BAYFIELD

Grand navigateur ; Inspecteur de marine ;
Hydrographe du fleuve Saint-Laurent

Celui-là non plus n'est pas des nôtres ; il n'est pas de notre nationalité mais il a tant fait pour notre pays, pour notre fleuve, que nous pouvons le regarder comme l'un des bienfaiteurs du Canada. Si, aujourd'hui, aux époques où généralement s'ouvre, chaque année, la saison de navigation, nos navigateurs peuvent parcourir sans risques à bien dire le fleuve et le golfe Saint-Laurent, ils le doivent en grande partie à l'amiral Henry-Wolsey Bayfield qui naquit en Angleterre en 1795, descendant d'une grande famille anglaise, et qui entra, en 1806, à l'âge de onze ans seulement, dans la marine royale. Il participa dès son entrée dans la ma-

rine à divers engagements. Pendant quelques années, il passa de vaisseau en vaisseau et fut blessé dans une bataille navale. Il fut à la capture de nombreux corsaires sur à peu près toutes les mers du monde. Il était promu lieutenant de vaisseau en 1815.

C'est alors que, cette année-là, son navire étant en rade de Québec, le capitaine Owen, de la marine royale, au cours d'explorations et de sondages dans le lac Ontario, eut besoin d'un assistant. Bayfield partit. Sa carrière d'hydrographe commençait. En 1817, il était nommé inspecteur de marine.

Il eut, entre temps, à faire l'exploration de toutes les côtes canadiennes des grands lacs. Tout ce qu'il est possible de savoir de ces explorations, c'est qu'elles se firent dans des conditions assez médiocres; sur deux chaloupes à six rames, il dut relever les rives du lac Érié et du lac Huron, avec un seul assistant.

En 1823, il commença le relevé du lac Supérieur à bord d'une goélette, la "Recovery", que la Compagnie de la baie d'Hudson avait mise à sa disposition. C'était d'ailleurs la seule coque qu'il y eût alors sur le grand lac.

En novembre 1826, Bayfield avait été élevé au rang de commandant en récompense des

services qu'il avait rendus jusque là du côté du Canada.

Dans l'automne de 1827, il était nommé surintendant des explorations hydrographiques du fleuve et du golfe Saint-Laurent et établissait ses premiers quartiers d'hiver à Québec.

Bayfield a fait presque toutes ses observations de latitude d'après l'altitude méridienne et circumméridienne des étoiles, au moyen du sextant. Quant à la longitude, il prit comme méridien secondaire la citadelle de Québec en déterminant sa longitude-ouest de Greenwich durant les mois d'hiver, principalement durant les occultations de la lune et les éclipses des satellites de Jupiter, et en réglant son chronomètre sur l'heure locale.

Il n'existait pas alors d'observatoire à Québec. La longitude de la citadelle de Québec fut établie, par Halifax, par des mesurages avec l'observatoire de Cambridge aux Etats-Unis.

Bayfield a donné la preuve de son merveilleux coup d'œil comme observateur dans l'orientation qu'il a imprimée à la boule chronométrique (time-ball) de la citadelle. La position de cette boule n'a jamais été modifiée. On

la voit invariablement reproduite dans les cartes du port de Québec. C'est avec des chronomètres qu'il établit les différences de longitude entre la citadelle et d'autres points à l'est et à l'ouest de Québec. Un jour à bord de sa goélette, on compte treize de ces chronomètres.

Dans la *Gazette de Québec* du 19 mai 1828, on lisait ce qui suit: "La "Gulnare", goélette de 146 tonneaux, construite comme bateau d'exploration pour le capitaine Bayfield, de la marine royale, a été lancée hier du chantier Taylor. C'est un beau bateau qui appartient à Monsieur Stevenson, marchand. Après la saison, il sera employé au commerce des Antilles".

En date du 20 octobre 1828, le même journal annonçait le retour du "Gulnare" d'un voyage d'exploration dans le Saint-Laurent. Bayfield avait exploré le chenal du nord en aval de Québec, et s'était même rendu à l'île Anticosti et à Gaspé. Le "Gulnare" devait être vendu aux enchères quelques jours après. Les commissaires-priseurs de l'occasion furent James-Bell Forsyth et Francis Bell.

Au mois d'avril 1829, Bayfield arrivait à Fox Bay, pointe nord-est de l'île Anticosti. C'est alors qu'il put obtenir et consigner dans son journal des renseignements palpitant d'in-

térêt sur le sinistre du "Granicus", renseignements que lui fournirent des gens de l'équipage d'une goélette venus des îles de la Madeleine et aussi un nommé Godin, gardien, à la solde du gouvernement anglais, d'un entrepôt de provisions de bouche dans l'endroit.

Il poursuivit ensuite ses explorations dans les environs de la rivière Manicouagan. Subséquentement, il établit pendant quelques années son quartier général à La Rivière-du-Loup. Durant cette période, le capitaine (plus tard Sir Francis Beaufort) succéda à Perry, le célèbre explorateur arctique, comme chef du service hydrographique de l'Amirauté.

Durant la deuxième semaine de septembre, Bayfield, à bord du "Gulnare", était dans la baie de Tadoussac. Il ne manqua pas de rendre justice aux avantages de ce havre et aussi de reconnaître l'importance d'une exploration du Saguenay. A Tadoussac, il y avait déjà un excellent poste de traite à la charge d'un nommé Moreau.

Au commencement de juin 1830, on revoit Bayfield à la besogne à l'Île-aux-Lièvres et à "Brandy Pot" où les côtes sont tellement abruptes et le fleuve si profond qu'à un quart de mille du rivage on n'atteignait pas le fond, même avec une sonde de cinquante brasses.

D'après une inscription dans son journal, en date du 18 août, Bayfield rencontrait au large le navire "London" avec son pavillon en berne et il apprenait la mort de George IV, souverain d'Angleterre.

Bayfield était un travailleur infatigable et un fervent de sa profession; c'est pourquoi nous le voyons en compagnie du Dr Kelly, le 19 janvier 1831, occupé à fixer le degré de longitude de la citadelle de Québec. En pleine soirée, lui et le Dr Kelly sont accroupis dans la neige par un froid très vif, le thermomètre à zéro Fahrenheit, jusqu'à l'heure de minuit.

Il faut lire le récit, dans le journal de l'amiral, des longues explorations sur son navire le "Gulnare" avec lequel il a parcouru, sur toute leur étendue le golfe et le fleuve Saint-Laurent. C'est à bord de ce vaisseau qu'il fit l'exploration minutieuse des parages de l'Ile du Prince-Edouard, de l'Ile d'Anticosti, des Iles de la Madeleine et de combien d'autres!

Bayfield fut promu contre-amiral le 21 octobre 1856: ce qui amena sa retraite du service d'exploration. Le 27 avril 1863 il atteignait le rang de vice-amiral. Cependant, depuis le 21 octobre 1856 jusqu'au 18 octobre 1867, il resta dans le service actif. Il prit alors sa retraite avec le titre d'amiral.

En 1874, l'Amirauté lui vota une pension supplémentaire de 15 louis à l'hôpital de Greenwich.

L'amiral Bayfield était membre de la Société Royale britannique et de la Société de géologie de France.

Il s'est trouvé des hommes de haute valeur, depuis le capitaine Cook, dans le service d'exploration de l'Amirauté anglaise, mais il est fort douteux que la marine britannique ait jamais eu un explorateur aussi merveilleusement doué que Bayfield. Il réunissait dans sa personne, avec en plus une grande vigueur physique, une foule de facultés, de talents naturels. Il n'est pas de carrière où il n'eût pas enlevé haut la main le premier prix, le premier poste. Il avait l'amour du travail, c'était son grand souci.

Mais la lutte constante qu'il eut à soutenir avec les éléments, ses multiples observations astronomiques par tous les temps, ses travaux hydrographiques, ses rudes et périlleuses observations sur des côtes qui, comme celle du Labrador, sur une quinzaine de jours d'un été déjà assez court, en laissaient à peine deux ou trois pour un travail efficace, enfin les ennuis et anxietés du service à bord, devaient en fin de

compte terrasser sa forte nature. Il s'était vraiment épuisé au service de son pays.

On n'érigéait pas alors des statues, on ne distribuait pas non plus des titres pompeux à la douzaine, comme aujourd'hui, aux notabilités. L'amiral Bayfield s'est, inconsciemment, chargé de cette œuvre-là. Son monument, on peut le voir dans les grés rouges de l'île du Prince-Edouard, dans les calcaires du lac Huron, dans le granit des Laurentides au nord du lac Supérieur et du golfe Saint-Laurent, et dans les cartes de navigation du haut et du bas Saint-Laurent, cartes dont se servent aujourd'hui encore des milliers de marins.

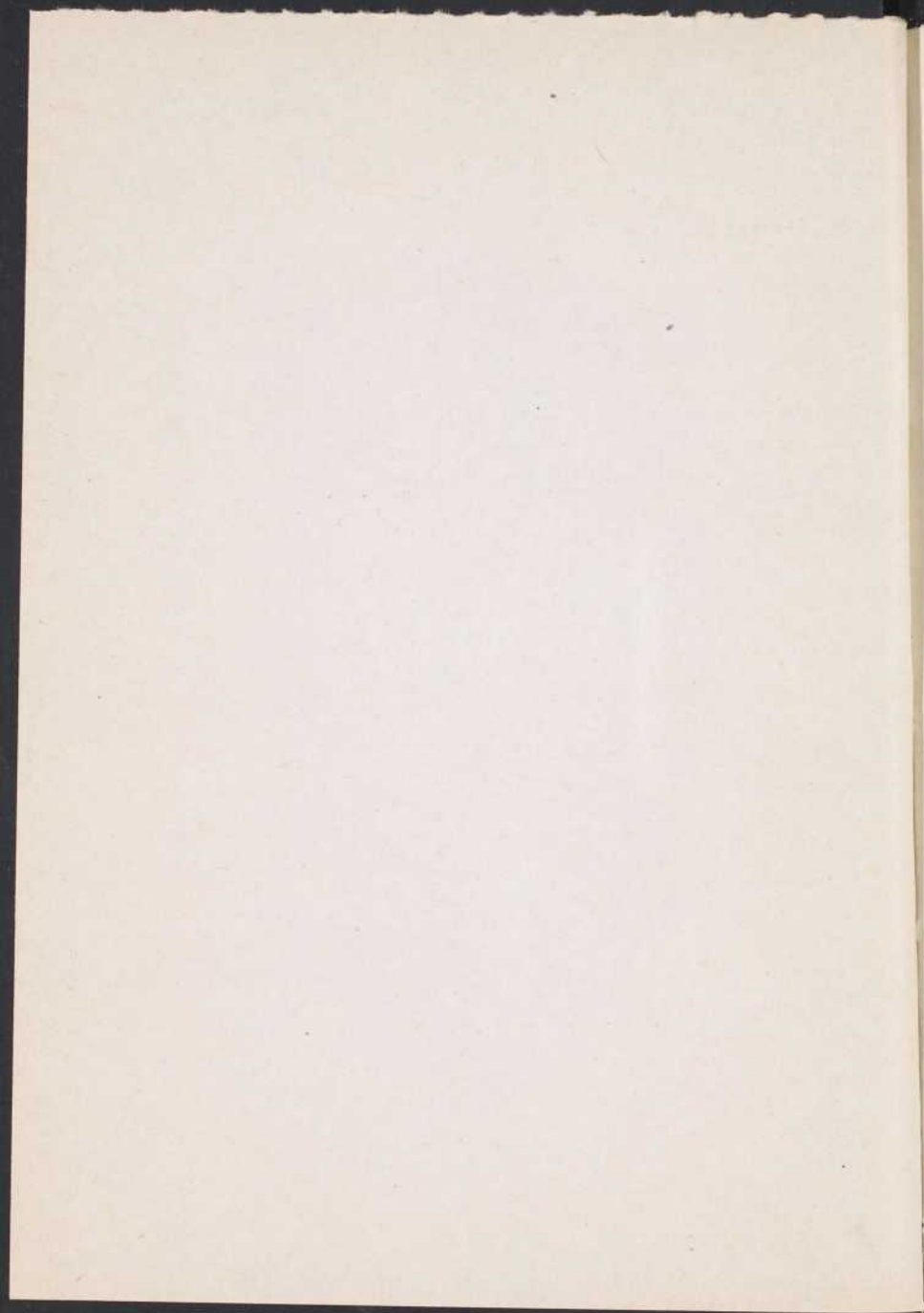
L'amiral Henry-Wolsey Bayfield résida à Charlottetown après sa retraite et y mourut le 10 février 1885 à l'âge de 90 ans et trois semaines. Le lendemain le *Patriot* de Charlottetown lui rendait le bel hommage qui suit :

“L'amiral était un homme de fervents principes chrétiens, invariablement charitable envers les miséreux et toujours prêts à appuyer une bonne œuvre. La noblesse de son attitude a exercé grande influence, pendant maintes années, sur toutes les classes de notre société. D'autres, aux mêmes postes, ont pu probablement fournir une carrière plus éclatante, mais

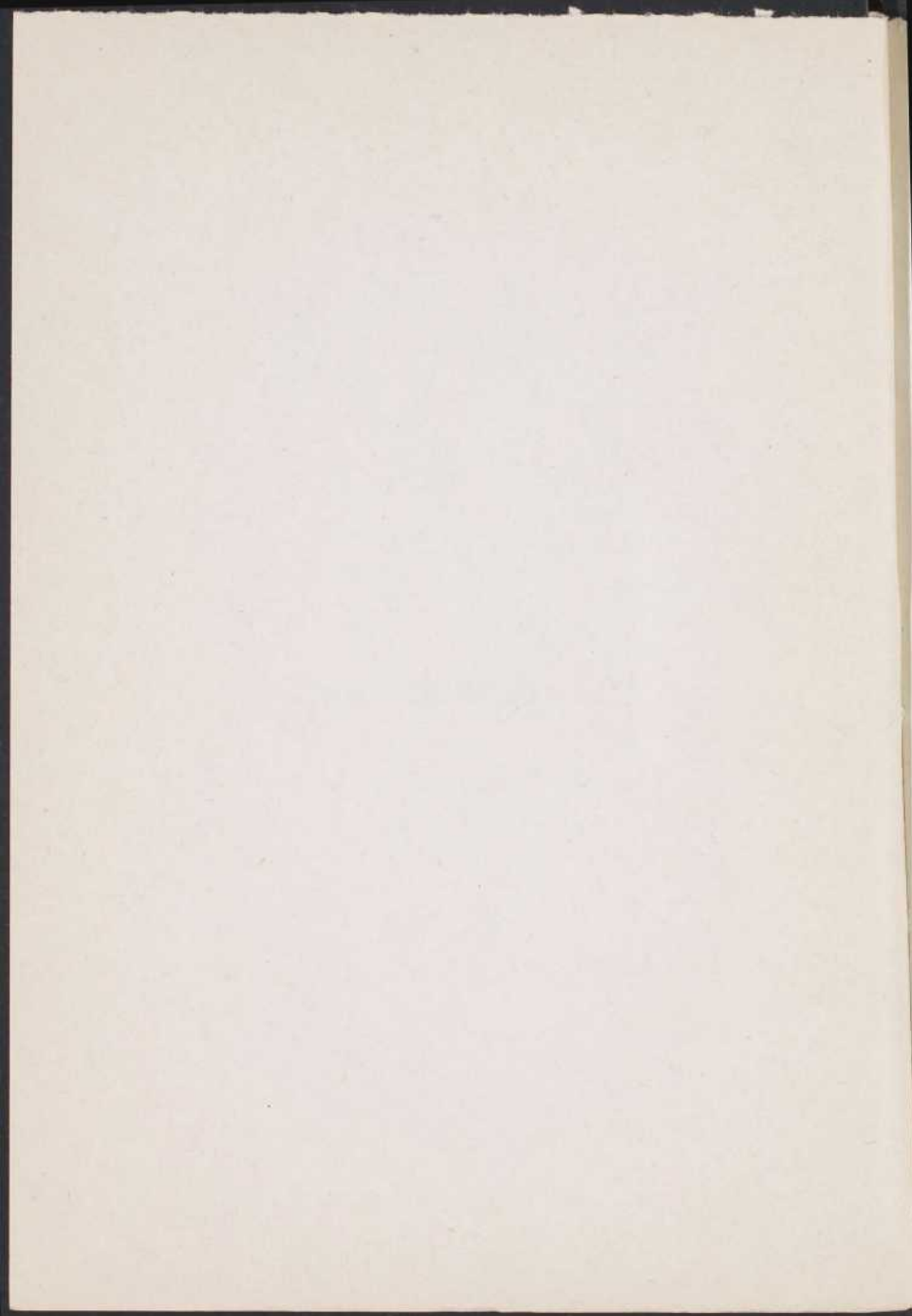
il en est peu, assurément, qui aient rendu des services aussi éminents au commerce de la nation et à la marine elle-même que l'Amiral Bayfield, par l'excellence de ses explorations et l'exactitude de sa cartographie."

Tout en étant fidèle à son pays et à sa souveraine, il n'oublia jamais un instant l'allégeance qu'il devait au Roi des Rois.





ÉCRIVAINS NORDIQUES



Ecrivains Nordiques



Lorsque la terre canadienne se prépare à dormir pour de longs mois, dans les beaux draps blancs de l'hiver; quand les premières bourrasques de la saison soufflent furieusement, nous pensons, comme chose naturelle, à relire les belles et vivantes pages qui ont été écrites par la déjà nombreuse pléiade de ces écrivains nordiques si remplis de l'amour de la vie en plein air, attirés par l'indépendance et l'irrésistible appel de l'inconnu, et qui s'en sont allés dans le Nord immense chercher l'inspiration de leurs livres. Ils sont en grande vogue, aujourd'hui, dans tous les pays du monde, ces livres aérés par le grand souffle de la nature vierge, venu des immenses régions glacées

au nord du cercle arctique ou des vastes forêts boréales; ils se rattachent à trois ou quatre séries principales qui tendent à décrire sous la forme la plus moderne l'épopée des événements légendaires ou de personnages destinés à illustrer notamment l'impérialisme suranné de la vieille Compagnie de la Baie d'Hudson et son monopole dans le domaine des trappeurs et des chasseurs: blancs hardis, métis aventureux, indiens mystérieux, que l'on voit dans des drames poignants qui se déroulent dans des déserts de neige et des régions d'épouvante et de mort.

Tels sont les livres d'un James-Oliver Curwood qui, pour meubler ses nombreux romans d'aventures nordiques, a passé une partie de sa vie en plein Wild où, dans de méchantes cabanes, il trouvait toujours un coin pour installer sa machine à écrire; d'un Stewart-Edward White qui a remonté en canot à peu près tous les grands fleuves canadiens à la recherche de l'inspiration et qui a fait les plus belles descriptions qui soient au monde des forêts encore vierges de l'Amérique et du nord canadien; d'un Jack London, l'immortel auteur de "L'Appel de la Forêt" et de pas moins de trente autres bouquins où tous les mystères de la forêt et des solitudes neigeuses du Nord extrême sont révélés y compris l'épouvante de l'Alaska primitif qu'il a scruté lui-même dès les premiè-

res poussées de la "ruée vers l'or"; d'un Louis-Frédéric Rouquette mort si prématurément, voilà sept ans, et qui n'avait pas hésité à s'aventurer dans des conditions extraordinairement hasardeuses sur la "grand'route du Pôle Nord"; d'un Maurice Constantin Weyer qui s'est fait tout d'abord trappeur, chasseur dans les "terres du silence" avant de se faire éleveur au Manitoba et dont un des ouvrages, inspiré par les solitudes glacées de l'Extrême Nord canadien, a mérité, voilà quelques années, le fameux Prix Concourt; Et combien d'autres! les Marie Le-Franc, les Francisque Parm, les Gray Owl, cet indien civilisé qui, de grand massacreur de castors, devint, par une suite de circonstances pueriles et touchantes, le protecteur des forêts du nord canadien et des intéressantes tribus de leurs bêtes dont la plupart, hélas! sont en train de disparaître sous le coup des procédés barbares des trappeurs et surtout des braconniers; et d'autres encore! Je ne veux citer qu'en passant Louis Hémon qui peut être classé, à un certain point de vue, parmi les écrivains nordiques. On en a tant parlé depuis un quart de siècle!

Et il me vient, ici, une réflexion d'un caractère assez humiliant pour nous, du Canada Français. Comment se fait-il que pas un écrivain canadien-français jusqu'à présent n'ait tenté ces aventures? Quel magnifique champ

d'action tout de même, illimité, inépuisable! Nous ne voyons, à bien dire, des nôtres, dans ce genre de littérature nordique, que J. C. Taché, et encore le bon docteur ne s'est-il aventuré dans ce champ pas plus loin que les anciens chantiers du haut Saint-Maurice et du Saguenay. On aurait eu le droit de penser que ce serait un écrivain canadien-français qui écrirait le premier roman d'aventures dont les scènes se passeraient dans l'Ungava, notre "Nouveau Québec". Ce roman a été écrit mais, comme tous les autres, par un écrivain étranger, par un Français. Disons qu'il s'intitule "La bête dans les Neiges" et qu'il a pour auteur Francisque Parm, qu'il a été édité par la Librairie Larousse à Paris. Roman intéressant en tous points, vraisemblable et de couleur locale, exact quant aux faits que l'auteur rapporte concernant, par exemple, l'annexion de ce territoire à la province de Québec, tel nous a apparu ce petit roman d'aventures dont la trame, le style et les observations se rapprochent par tous les côtés de la manière des grands écrivains nordiques que nous venons de nommer . . .

Je ne voudrais tout de même pas laisser entendre que l'on doit uniquement comprendre que le terme de "littérature canadienne" ne peut évoquer que des récits de chasse, des histoires de bêtes sauvages, de chercheurs d'or, de cou-

reurs de bois dans la nuit polaire. Les écrivains que je viens de citer ont écrit, il est vrai, des chef-d'œuvres sur ces canevas assez dangereux; mais ils ont failli souvent dans certains de leurs livres même les plus réputés. A force de traiter toujours cet éternel sujet, ils ont réussi parfois à communiquer une monotonie déconcertante. Non, encore une fois, ce ne devrait pas être là toute la matière de notre littérature. Un pays immense comme le nôtre où se mêlent les influences anglaise, américaine et française ne saurait se borner à n'inspirer que des épisodes de ce genre. C'est pourquoi, par exemple, on fut très heureux, il y a quelques années, dans les cercles littéraires anglais et français, de découvrir l'œuvre d'une Maso de La Roche, romancière anglo-canadienne à qui la Société Royale a accordé, en 1935, la médaille Lorne Pierce, et dont les romans s'écartent radicalement des histoires canadiennes traitées généralement jusqu'à présent. Faut-il également citer cette autre romancière, Villa Cather, qui a suivi, je dirais, la même méthode que Maso de La Roche en s'attachant à peindre la vie canadienne, la vie profonde, si l'on veut, puisée dans les vieilles familles où des générations se coudoient et se heurtent; où il y a des caractères forts et précis qui s'attirent ou se repoussent; qui forment l'action et s'imposent au lecteur par leur simple puissance de vie.

Mais je reviens à nos écrivains nordiques. Ils ont été, j'oserais dire, plus sympathiques que les autres, ces grands aventuriers de la vie libre vers les déserts du Nord et dans l'immense et merveilleux panorama de ce "Wild", terme générique, intraduisible de ce territoire qui s'étend dans le nord canadien jusqu'au cercle arctique et à la mer polaire. Ils nous sont sympathiques parce que l'ensemble de leur œuvre est une perpétuelle leçon d'énergie, d'entraînement aux sports salutaires et revigorants de la neige et du froid; exaltant le courage humain, le courage tenace et souriant, et cela dans des pages blanches et pures où il n'y a pas de pourriture morale. Ils nous sont encore sympathiques parce que la plupart sont morts jeunes, en pleine floraison, peut-on dire. Car le "Wilderness" et les "Barrens" du nord canadien n'ont pas montré trop de clémence à trois, au moins, des plus grands de ces écrivains nordiques: Jack London, l'immortel auteur de "L'Appel de la Forêt"; James-Oliver Curwood qui, dès ses débuts, s'était inspiré du premier; Louis-Frédéric Rouquette dont le "Bête Errante" promettait tant dans le sens de la grande aventure romanesque du Nord. Tous trois sont morts jeunes, à peu d'intervalle chacun, et chacun privant les lettres américaines et françaises de la dernière partie d'une œuvre qui eut fait, sans doute, pour de nombreuses générations à ve-

nir, les délices du monde entier. Sur leur tombe si prématurément fermée, je veux rappeler quelques traits de la vie et de l'œuvre de ces romanciers de nos forêts du Nord; ceux qui sont partis pour le grand voyage dont on ne revient pas et ceux aussi à qui la Providence a permis de continuer une oeuvre si vivante et d'un naturalisme si réconfortant.

D. P.



STUART-EDWARD WHITE



Dans ses numéros de juin, juillet et août 1939, "*Horizons*" a publié "*La Longue Traverse*", l'un des plus tragiques romans de Stuart-Edward White; une de ces histoires qui illustrent l'impérialisme suranné de cette "honorable Compagnie de la Baie d'Hudson" qui a fait répandre tant d'encre depuis deux siècles et dont le monopole abusif, dans le domaine des trappeurs et des chasseurs de fourrures, s'est si violemment exercé dans les ports les plus fréquentés des mers du nord jusqu'aux postes les plus reculés vers les pôles.

En publiant cette oeuvre magnifique, les directeurs de l'intéressante et si artistique revue "*Horizons*", MM. Clément Marchand et Raymond Douville, voulaient mieux faire connaître chez nous ce merveilleux historien, oserais-je dire, de nos forêts du nord canadien en même temps que ce "romancier original et puissant qui vécut la plupart des aventures de ses héros", a dit de lui Raymond Douville en

le présentant aux lecteurs de la revue mauricienne. Et Douville, ajoutait à la fin de son article où il nous esquissait à larges traits l'oeuvre de S. E. White: "J'espère en avoir dit et cité suffisamment pour démontrer que Stuart-Edward White mérite d'être mieux connu, mérite au moins d'être mis au rang de Curwood et de London dans le classement sommaire et arbitraire qu'on a l'habitude d'accepter à l'égard des écrivains qui ont écrit sur notre pays".

Le fait est qu'on connaît, chez nous, beaucoup mieux Jack London et J.-O. Curwood que Stuart-Edward White dont on sait même à peine le chef-d'œuvre "*Terres de Silence*", "une des choses les plus grandes et les plus émouvantes qui se puissent rencontrer", disait de ce livre Pierre Mille lorsque voilà plus de vingt-cinq ans, J.-C. Delamain en publiait la traduction française chez Stock, dans sa collection les "*Livres de Nature*". Depuis, White eut assez de vogue en France. Après "*Terres de Silence*", Stock publia "*La Forêt*" traduit également par Delamain; puis, plus tard encore, Albin Michel publia "*La Longue Traverse*" et "*L'Associé*", de même que "*Les Conquérants de la Forêt*", traduction de Léon Bocquet, qui consacrèrent la réputation littéraire de S.-E. White en France.

Mon excellent ami et confrère Raymond Douville a à peu près tout dit sur l'auteur de la "*Longue Traverse*". Mais il me permettra, poussé par le même amour que le sien pour ce noble écrivain, de renchérir et, à propos de "*Terres de Silence*" je ne saurais mieux faire que de citer encore Pierre Mille qui dit :

"Cela est chaste comme la neige de ces terres d'Extrême-nord-américain, tout pénétré pourtant à la fois de sensualité virile, d'énergie et d'humanité. Avec cela, un drame très simple, tout d'une pièce et poignant. Le plus curieux, c'est que l'auteur emploie, pour conter l'histoire, des procédés d'une candeur singulière; ou plutôt, il n'y a pas de procédés du tout. On voit par l'écrivain; il est absorbé par les personnages, par le milieu, et il disparaît, dévoré, digéré par eux."

Le fait est que quand on lit les ouvrages de Stewart-Edward White on croit l'entendre dire: "A quoi bon faire des romans? C'est la vie qui est intéressante. Ce que je mets de bon dans mes livres, c'en est la matière, et non l'art, non l'intention, le souci d'affubler d'un masque mes héros qui ne sont que moi-même. Je n'aurai de talent que là. Et vous qui me lisez, n'est-ce pas? Il n'y a que cela pour vous qui importe, l'image de vous, de votre désir que

vous me trouviez dans les images que je donne de moi et de ce que j'aime et j'ai aimé" . . . Et n'allons pas croire qu'il y a chez S.-E. White, de l'égoïsme dans sa manière. Elle est tout à fait personnelle encore même qu'elle varie d'un livre à l'autre, ou plus précisément, d'une catégorie de ses ouvrages à une autre, car ses quarante-trois ouvrages peuvent se diviser en quatre catégories : Romans, Nouvelles, Récits, Etudes. Inutile de dire que tous ses livres sont d'un caractère assez différent. Ainsi, on ne trouve pas dans "*La Forêt*" l'enchantement ému dont "*Terres de Silence*" nous a pénétré. L'enfant du génie est devenu un aimable pêcheur de truites qui dit, ici et là, sur la vie des Indiens de l'Extrême-Nord et sur les forêts, les lacs et les rivières, des choses exactes et sincères. Avec "*La Forêt*", on a l'impression que beaucoup d'honnêtes gens pourraient en faire autant, sinon mieux. On peut essayer ! Mais quand même, tous ces ouvrages, sans une seule exception, du premier, "*The Westerners*", publié en 1901, jusqu'au dernier, du moins celui que je connais comme le dernier, "*Old California*", publié en 1937, sont inspirés par l'amour de la vie en plein air, l'attrait de l'indépendance et l'irrésistible appel de l'inconnu ; tous aérés par le grand souffle de la nature vierge venu des immenses régions glacées du cercle arctique ou des forêts béréales. Dans

les quatre catégories de ses ouvrages, White a écrit, sous la forme la plus moderne, l'épopée d'événements légendaires où des personnages symboliseront demain les traditions d'un peuple sans passé. Et, en passant, il s'est attaché à décrire avec un talent d'impressionniste remarquable, les contrées traversées, les forêts, les rivières, les lacs, en même temps qu'il écrit des pages très neuves et très fortes sur les développements de l'intelligence chez les animaux sauvages, quand ils ont subi le contact de l'homme. Car on reconnaît bien chez White, comme chez London et Curwood, cet amour instinctif des Anglo-Saxons pour les animaux, la compréhension, qu'ils ont d'eux ; sans doute, un don qui n'existe pas au même degré chez les Latins, ce qui indiquerait peut-être que ces derniers sont trop sociables, la Nature les touchant moins que les hommes et les femmes. Mais passons . . .

Stuart-Edward White n'est pas connu chez les Latins, en particulier en France et chez nous, comme il devrait l'être, en tous cas, comme il l'est aux Etats-Unis où certains de ses ouvrages jouissent de tirages à laisser rêveurs les plus favorisés des écrivains français. D'ailleurs, tous ses ouvrages seraient-ils traduits en français, que White, ne serait jamais plus apprécié qu'il ne le fut, par le petit nom-

bre des délicats demeurés sur l'inoubliable impression de "*Terres de Silence*" qui fut le premier de ses livres traduits en France. Cette popularité dont il jouit dans son pays s'explique facilement du reste. Dans les thèmes de ses ouvrages, romans ou nouvelles, aussi bien que dans la psychologie dont il dote ses principaux personnages et dans l'atmosphère où ils se meuvent, l'Américain s'est reconnu avec son goût de l'activité et de l'énergie, son culte de la construction méthodique, son sens de l'idéalisme pratique. Et à ces qualités, pour ainsi dire spécifiquement nationales. White ajoute une intellectualité de poète qui lui confère des dons d'émotion assez voisins des états de sensibilité des écrivains d'Europe, ce qui lui a valu d'être introduit en France, sinon avec le succès qui l'a couronné chez lui, du moins avec une grande sympathie, comme il l'est chez nous, dans notre Canada Français où, Dieu merci, on commence à s'intéresser à ses livres, du moins les plus populaires aujourd'hui.

On vient de faire connaître "*La Longue Traverse*" — *The Conjuror's House* — On l'a vu, c'est un drame poignant qui se déroule dans des déserts de glace et de neige, des régions d'épouvante et de mort où les facteurs de "l'Honorable Compagnie" abandonnent les trafiquants trop libres, s'ils se sont laissés sur-

prendre à concurrencer la compagnie dans son trafic. En effet, pour le facteur, commercer librement avec les indiens, c'est s'exposer à être expédié sans armes et sans nourriture dans ces solitudes où la faim et le froid auront tôt fait de tuer les rebelles, s'ils ne meurent pas sous la balle des Indiens soudoyés par la Compagnie elle-même.

Je ne voudrais parler que des livres de White qui ont été traduits en français — cinq sur quarante-trois. Dans ce petit groupe, outre "*La Forêt*", "*Terres de Silence*" et "*La Longue Traverse*", il y a encore "*Les Conquêteurs de la Forêt*" et "*L'Associé*". Ces deux derniers constituent le roman du travail et de l'industrie; le roman de la vaillance et de l'endurance du pionnier américain. S.-E. White y décrit la lutte titanique de l'homme contre les forces de la Nature hostile à ses tentatives; autrement dit les lentes conquêtes de la civilisation contre la forêt sauvage, les hivers sibériens, enfin, toutes les embûches sournoises des contrées inviolées qui furent, d'ailleurs, tous les coins et recoins de l'Amérique du Nord, au pays canadien comme au pays américain.

Tandis que "*L'Associé*" développe les phases d'un âpre conflit d'intérêt entre deux individus, la loyauté et la franchise en face de la du-

plicité et de la rouerie, "*Les Conquérants de la Forêt*" déroulent les épisodes passionnants d'une rivalité commerciale entre deux associés pour l'abattage et le flottage du bois dans le Michigan — thème à peu près semblable à "*La Vieille Route de Québec*" de J.-O. Curwood. Ici, Jack Orde, le grand honnête homme qui édifie sa fortune malgré les trahisons de l'astucieux Newmarck, grâce à une volonté laborieuse; là, Harry Thorpe, le fils de famille ruiné qui se pose et s'impose, au début de sa campagne de forestier, cette règle de vie: réussir envers et contre tous. Et il y parvient.

Dans les deux cas, la lutte Daily-Morison et Thorpe-Carpentier, prend une ampleur d'une acuité extrêmement tragique. Elle permet à White de dessiner des caractères d'hommes d'affaires qui projettent une vive lumière — qui ne nous étonne pas, nous, les Canadiens-Français, — sur la mentalité américaine, et montre chez l'auteur une psychologie et une minutieuse logique dans la construction de ses récits. Autour de ces personnages principaux, l'auteur développe, une intéressante étude de héros secondaires, "lumberjacks" et "rivermen" la plupart anonymes, acteurs du drame toujours assez sombre de la forêt conquise à la sauvagerie.

Mais l'œuvre de S.-E. White est innombrable. Ses ouvrages peuvent être divisés, ai-je dit, en plusieurs cycles. Il y aurait en particulier une espèce de trilogie qui serait le roman de la Californie aurifère: "*L'Or*", "*L'Aube Grise*" et "*L'Aurore*" qui nous fait assister à la ruée des milliers d'hallucinés et d'aventuriers de sac et de corde, venus de tous les points du globe à la conquête de la bienheureuse "couleur", et qui donnèrent naissance à San Francisco. Rude épopée, unique au monde, si l'on excepte le "rush" aussi hallucinant de l'Alaska et du Klondyke en 1898.

Nul plus que S.-E. White n'a décrit avec plus de couleur locale cette ruée californienne, si ce n'est cet autre écrivain nordique, Jack London. En passant, quel White; quel London ou quel Curwood racontera et décrira le "rush", oh! combien plus pacifique et débonnaire, mais de péripéties passionnantes quand même, sur notre Nord-Ouest québécois quand, en 1906, ce vétéran des prospecteurs du Québec, Auguste Renault, découvrit grâce à un coup heureux de son marteau-piqueur, la mine du Lac Fortune, la première mine d'or de Notre Nord-Ouest?... Mais passons.

Dans l'œuvre de S.-E. White, il y a aussi le groupe des romans africains. Ce diable

d'homme est allé partout . . . Il a accompagné l'ancien président des Etats-Unis, Théodore Roosevelt, dans ses grandes chasses en Afrique d'où il a rapporté: "African Camp Fires" — 1913 — "*The Leopard Woman*" — 1916, et quelques autres écrits mais qui ne sont, à bien dire, qu'un accident dans la carrière littéraire de ce grand voyageur.

Il y a aussi, dans l'œuvre générale de Stuart-Edward White, quelques essais et quelques livres d'impressions diverses. Mais ces ouvrages sont loin de nous faire oublier son chef-d'œuvre "*Terres de Silence*" et, dans un autre genre, cet autre chef-d'œuvre "*La Forêt*". Ce sont les œuvres assurément les plus représentatives du talent de S. E. White. C'est pourquoi j'aime à y revenir.

"*Terres de Silence*", dit Raymond Douville, "raconte l'hallucinante randonnée de deux trappeurs, Sam Bolton et Dick Herron, employés de la "Hudson Bay Company" envoyés par leur chef Galen Albret, — le même qui apparaît dans "*La Longue Traverse*" — à la recherche d'un indien voleur. Livre prenant, drame passionnant qui est plus qu'un roman; un document véritable sur la rude vie des habitants des contrées du nord, des terres du silence, comme l'est aussi quoiqu'avec moins de précision de détails, "*La Longue Traverse*". Plus

que tout autre roman écrit sur notre pays, "*Terres de Silence*" évoque toute la hantise et le mystère contenus dans ce terme de "coureurs de bois".

Et après avoir lu ce roman d'une si poignante intensité dramatique, on sera de cet avis. Je n'ose rien ajouter à ce témoignage.

Quant à "*La Forêt*", ce n'est pas un roman mais c'est plus qu'un roman. C'est le simple récit d'une excursion à pied et en canot à travers notre Grand Nord canadien. L'auteur y décrit les paysages traversés et conte avec familiarité les événements dont il fut le témoin intrigué, esquisse des silhouettes entrevues et approchées; donne des leçons sur les moyens les plus pratiques et les plus commodes pour voyager en forêt. De sorte que le livre prend parfois figure d'un manuel à l'usage des forestiers et des campeurs.

Et l'amour, enfin, dans l'œuvre de Stuart-Edward White, puisqu'il est romancier, que diable, il doit y avoir quelques incursions du petit dieu malin dans son œuvre? Chez White, l'amour ne vous en déplaît, Mademoiselle, n'a qu'un rôle parfaitement secondaire. Juste parfois, pour aguicher... Toutes ces œuvres, ce sont des drames forestiers où il n'y a pas de femmes, ou à peu près; des œuvres mâles: des peintures de la vie ouvrière, en pleine brutali-

té; des tableaux de la vie des trappeurs, des mineurs, des bûcherons, des coureurs de bois qui tous, à part les traîtres nécessaires à tout roman de cette nature, offrent l'image d'un enthousiasme jeune, violent et sain, et qui parent l'aventure racontée l'une merveilleuse poésie.

Bref, un pittoresque réalisme, une imagination de poète, un talent robuste, soucieux d'harmonie et de style, des caractères de vérité sans outrance, voilà Stuart-Edward White. Et en voilà suffisamment, sans doute, pour chercher à le connaître davantage et à le faire aimer.

Et maintenant, on me demandera qui est, personnellement, Stuart-Edward White. Vit-il encore? Quel âge? demanderont ces dames. Il vit encore, Dieu merci pour les lettres américaines. Son âge? 68 ans, hélas! en 1943.... Il est né le 12 mars 1873 à Grand'Rapid. Il a fait ses études au High School de Grand'Rapid, puis aux universités du Michigan et Colombia. Est-il marié? Oui, à Elisabeth Grant. Et enfin, ses ouvrages, tous ses ouvrages, à part ceux dont je viens de faire mention? Ils sont au nombre, ai-je dit, de quarante-trois, publiés de 1901 à 1937 inclusivement. Les voici chronologiquement:

"The Westerners", 1901; *"The Claim Jumpers"*, 1901; *"The Blazed Trail"*, 1902;

"Conjuror's House", 1903; *"The Forest"*, 1903; *"The Magic Forest"*, 1903; *"The Silent Places"*, 1904; *"The Mountains"*, 1904; *"Blazed Trail Stories"*, 1904; *"The Pass"*, 1906; *"The Mystery"* (Avec Samuel Hopkins Adams), 1907; *"Arizona Nights"*, 1907; *"Camp and Trail"*, 1907; *"The Rivermen"*, 1908; *"The Rules of the Game"*, 1909; *"The Cabin"*, 1910; *"The Adventures of Bobie Orde"*, 1911; *"The Land of Footprints"*, 1912; *"African Camp Fires"*, 1913; *"Gold"*, 1913; *"The Rediscovered Country"*, 1915; *"The Leopard Woman"*, 1916; *"Simba"*, 1918; *"The Forty Miners"*, 1918; *"The Rose Down"*, 1920; *"Daniel Boone"*, 1922; *"On Tiptoe"*, 1922; *"The Killer"*, 1923; *"Wilderness Scent"*, 1923; *"The Glory Hole"*, 1924; *"Credo"*, 1925; *"Spookum Chuck"*, 1925; *"Lions in the Path"*, 1926; *"Rock of Beyond"*, 1927; *"Why be a Mud Turtle"* 1929; *"Dog Days"*, 1930; *"The Shipper Newfounder"*, 1931; *"The Long Rifle"* 1932; *"Ranchero"*, 1933; *"Tolded Hills"*, 1934; *"The Betty Book"*, 1936; *"Old California"*, 1937.

Et je mets, ici, le point final sur Stuart-Edward White pour passer à son concurrent le plus populaire aux États-Unis comme au Canada, du moins dans le genre qu'ils ont adopté, tous deux, James Oliver Curwood.



JAMES-OLIVER CURWOOD



Péribonka, ce pittoresque village du nord-ouest du lac Saint-Jean, si joliment sis sur les bords de la large rivière qui roule ses eaux tout le long des collines où s'étale le village, a été de nouveau, l'été de 1938, la scène d'une manifestation à la mémoire de l'immortel auteur de "*Maria Chapdelaine*", Louis Hémon qui, peut-on dire, plus que tout autre, a illustré ce village et porté son nom aux quatre coins du monde.

Me permettrait-on de profiter de l'occasion pour rappeler à la mémoire de notre monde intellectuel le nom d'un autre écrivain que Péribonka a inspiré, qui y a vécu, à l'instar de Louis Hémon, pendant quelque temps, et qui commença même en cet endroit une série de romans inspirés de l'histoire du Canada au XVIIIème siècle mais que la mort malheureusement a brusquement interrompue. Je veux parler de James-Oliver Curwood, un des plus populaires auteurs américains, qui a écrit plus de vingt romans dont la plupart ont été traduits en treize langues et qui sont tous répan-dus partout dans le monde entier.

Curwood, comme Hémon, a vécu à Péribonka. C'est lui qui le dit dans une sorte d'autobiographie qu'il a commencé à écrire en 1927 quand la mort est venue briser sa plume intarissable.

"Quelque temps", écrit-il, "après la publication de la *"Piste du Bonheur"*, ce roman qui se passe au nord du lac Supérieur, je m'enfonçais dans les parages du lac Saint-Jean, dans la province de Québec. Jusque là tous mes voyages au Canada s'étaient accomplis à l'Extrême Ouest et au Nord. Je passai de longs mois dans le curieux village franco-canadien de Péribonka dont les habitants continuent à mener la vie patriarcale de leurs ancêtres. Ce petit village, si tranquille, situé au bord même d'une solitude à peine fouillée des hommes, m'intrigua. J'y écrivis quelques nouvelles où se reflètent la bonté et l'amabilité des gens ainsi que la vie tumultueuse et passionnée des bateliers de la Mistassini à une trentaine de kilomètres de là".

Curwood a même écrit un roman dont la scène se passe à Péribonka et c'est *"The Crippled Lady of Peribonka"*. Évidemment, ce roman inspiré de Péribonka n'a pas eu le succès de *"Maria Chapdelaine"* car il est à peu près inconnu, contrairement à la plupart des romans du même auteur dont la moitié au moins a déjà

été traduit en français. Quoi qu'il en soit, c'est à Péribonka que James Curwood a commencé la série de ses romans historiques sur le Canada et qui ont déjà été publiés, comme "*La Vieille Route de Québec*" — "*The Ancient Highway*" — "*Le Chasseur Noir*", — "*The Black Hunter*" — "*Les Plaines d'Abraham*" — "*The Plains of Abraham*".

Que valent ces romans historiques canadiens de Curwood? Je n'en sais rien pour le moment. Voici tout de même ce qu'en dit l'auteur lui-même: "Franchement résolu à éviter tout jugement hostile, je me suis procuré — Dieu sait au prix de quels efforts, — toute la documentation possible sur mes personnages, leur façon de vivre, leurs costumes, leur langage; leurs foyers, leurs occupations sociales, en somme sur tous les faits susceptibles de reconstituer l'atmosphère d'une époque. J'ai puisé aux sources d'origine plutôt que de recourir aux résumés ou aux conclusions d'autres écrivains" . . .

Et plus loin:

"A l'heure où j'écris, la critique n'a pas encore eu le temps de se former une opinion définitive sur la valeur de ces deux ouvrages: "*Le Chasseur Noir*" et "*Les Plaines d'Abra-*

ham". Cependant, si j'en crois plusieurs amis, leur lecture en est divertissante et leur unique défaut consisterait à traiter des sujets n'offrant qu'un intérêt relatif à certaines catégories de lecteurs."

La mort survenue en 1927, ai-je rappelé, a arrêté Curwood au début même de la série de ses romans historiques sur le Canada. Il a tout de même eu le temps d'en publier quatre, ceux que je viens de citer, croit-on, inspirés ou conçus à Péribonka. En passant, dois-je rappeler que James Curwood, "Jim", comme ses amis l'appelaient, bâti et suivant un régime qui l'eût fait vivre jusqu'à cent ans, prétendait-il lui-même, est mort à l'âge de quarante-deux ans, d'une vulgaire piqûre d'insecte au bout du nez...

Comme j'ai eu l'honneur de voir, un jour, mais sans le connaître, Louis Hémon, à Saint-Gédéon alors qu'il revenait de Péribonka, en 1911, j'ai également connu personnellement James Curwood. Au cours de l'automne de 1924, je me rappelle avoir rencontré dans un couloir de l'Hôtel du Gouvernement à Québec un homme aux traits purs et distingués, figure plutôt jeune, yeux noirs et profonds, imberbe, cheveux châtons et relevés en brosse sur un front large. Il attendait une audience du premier ministre, l'hon. M. L.-A. Taschereau, avant de partir pour une randonnée dans le

Nord-Québec, en passant par le Lac Saint-Jean. Ayant fait sa connaissance, et l'ayant interviewé sur le voyage qu'il se préparait à entreprendre, j'ai eu l'honneur de lui remettre une lettre de recommandation pour un personnage du Lac Saint-Jean que je connaissais intimement et qu'il désirait rencontrer. J'avais devant moi le grand romancier américain James Oliver Curwood qui, trois ans plus tard, mourait en pleine floraison, plongeant les lettres américaines dans le deuil et laissant au monde entier, grâce à de nombreuses traductions, une œuvre considérable et de tout premier ordre; une œuvre saine et revigorante à mettre entre toutes les mains.

C'est à la suite de cette visite au Parlement de Québec que Curwood se rendit à Péribonka en route pour le Nord. On a vu qu'il s'y arrêta assez longtemps. C'était en 1924. Alors, il existait à Péribonka, depuis sept ans, un petit monument qui rappelait la mémoire de Louis Hémon; alors la gloire de l'auteur de "*Maria Chapdelaine*" rayonnait sur toute cette partie du Lac Saint-Jean, comme dans le monde entier, d'ailleurs. Les petites avanies dont furent victimes ce monument et moi-même qui avais participé à son érection, à la suite de certains froissements de la population de l'endroit, ces petites épreuves étaient maintenant du pas-

sé; et l'on ne parlait plus qu'avec admiration et amour de Louis Hémon.

Curwood, inévitablement, durant son séjour à Péribonka, quatorze ans après le séjour au même lieu de son immortel collègue français, a dû entendre parler de lui et aussi a dû lire son récit.

En effet, dans son ouvrage: "*La Vieille Route de Québec*", on lit ce qui suit: "Clifton — un des héros de ce roman assez abracadabrants, — avait connu Louis Hémon, cet homme au cœur sensible, et il se demanda si le bon vieux Samuel Bédard et sa femme Maria — petit écart de mémoire — personnages du fameux roman de Hémon, habitaient toujours le village de Péribonka. Il évoqua un certain soir d'automne pluvieux et froid où Maria Chapdelaine lui avait fait une omelette arrosée d'un excellent café noir. Ensuite, il s'était assis avec Samuel, dans la petite boutique, et ils avaient bavardé en fumant leur pipe."

Il s'agit évidemment, ici, d'un souvenir de l'auteur lui-même qui l'attribue à l'un de ses personnages. C'est, d'ailleurs, la manière de Curwood. Il fut l'auteur de la plus grande partie des épisodes qu'on lit dans ses romans.

Mais, avant de parler plus au long de ses principaux romans, je voudrais faire connaître quelques traits de sa vie.

James-Oliver Curwood, était né le 12 janvier 1878, à Owosso, petite ville des États-Unis de l'État de Michigan. Son père exploitait, nous dit-il dans une espèce d'autobiographie: "*Un Fils de la Forêt*", une carrière de pierre de quarante acres qu'il s'obstinait passionnément à prendre pour une ferme; elle était située en lisière de grands bois et de terrains marécageux. — "A l'âge de huit ans, j'avais un fusil; à neuf ans, je commençais à écrire mes premiers chefs-d'œuvre romanesques, j'en ai conservé les manuscrits. L'un de ces romans embrassait cent chapitres de deux à trois cents mots, et chaque chapitre me produisait un effet misérable s'il n'était pas pimenté par le meurtre d'une demi-douzaine au moins d'Indiens ou d'aventuriers hors la loi. Je ne me doutais guère alors qu'un temps viendrait où j'aimerais l'Indien comme un ancêtre et où je parcourrais en sa compagnie d'innombrables pistes dans le désert".

Il avait, du reste, un peu de sang indien dans les veines. Un peu, très peu. Une certaine princesse Mohawk était l'arrière grand'mère de sa mère: on voit que c'est assez lointain.

D'autre part, un de ses oncles était le célèbre romancier d'aventures anglais: le capitaine Marryat. Cette double ascendance lui donna un tel "amour de la nature" — c'est ainsi qu'il appelait son amour pour l'école buissonnière — qu'il se fit chasser de l'école d'Owosso où l'avaient mis ses parents; il avait seize ans. Il part comme trappeur dans les terres désertiques qui entouraient alors le lac Michigan et en relativement peu de temps réussit là à gagner assez d'argent pour payer sa pension à l'Université du même nom. C'est alors, que véritablement, il naît aux lettres. Il passe sept années à Détroit en qualité de rédacteur en chef de la "New Tribune" et commence à écrire ses livres sur le Northland; vers ces pays du Nord il se sent irrésistiblement attiré. Il met sac au dos, s'équipe en voyageur des grandes solitudes glacées et part à la recherche des paysages qu'il aime. Son premier traducteur, Léon Bocquet, nous le montre en route avec les brigades farouches aux ceintures bariolées qui descendent, chaque année, les rivières impétueuses, en chantant pour s'aider aux passages difficiles les vieilles chansons de France qui survivent dans le bas Canada; avec eux, il dévale le Mackenzie, traverse, aller et retour, le vaste Saskatchewan; trois cents milles! Il parcourt ensuite l'Athabasca, la région du Grand Ours, la Colombie britannique, le Yukon, l'Alaska,

pousse jusqu'aux Trois-Rivières, marque de la piste de son traîneau les Terres de Silence où il rencontre les héros de Stewart-Edward White et arrive à l'Océan Arctique. Il approche les tribus survivantes des Crees aux gestes lents ou des Chippewas à la face étroite, ces tribus qui une fois l'an apparaissent dans les factoreries de la baie d'Hudson où elles viennent troquer les produits de leurs chasses; il connaît les coureurs de fourrures, les scalpeurs de loups, il suit les métis et les Indiens sur les pistes, il croise les chasseurs d'hommes; les rudes garçons de la police montée à la poursuite de quelque outlaw. Il écrit, il écrit...

Mais c'est en 1908 seulement que paraît son premier roman, ses deux premiers romans, car cette année-là il publie à la fois "*The Courage of Captain Plum*" et "*The Wolf Hunters*", qui obtiennent aussitôt un très vif succès. Il a installé sa cabine aux bords de la baie d'Hudson, tout là-haut, là-haut dans le Nord et c'est là que, en face, dira-t-il "de paysages que j'aime plus que tout au monde", il noircit d'énormes cahiers. Chaque année voit paraître désormais son Curwood que les lecteurs anglosaxons s'arrachent; bientôt l'étranger à son tour s'empare du romancier des forêts canadiennes; il est traduit en allemand, en français, en espagnol, en italien, en russe, en treize ou

quatorze langues, pendant qu'il continue à bâtir son œuvre.

Un certain nombre de ces livres ont été traduits en français par M. Léon Bocquet "*Bari chien-loup*", "*Les Cœurs les plus farouches*" et par Louis Postif et P. Gruyer: "*Le Piège d'or*", "*Les Chasseurs de Loups*", "*Kazan chien-loup*", "*Les Chasseurs d'or*", "*Les Nomades du Nord*", "*La Vallée du Silence*", "*Le Bout du fleuve*", "*Le Grizzly*".

En 1925, Curwood était allé en Europe: il avait visité l'Angleterre, la France et l'Italie. La mort l'arrête dans la composition d'une série de romans inspirés par les luttes franco-anglaises au Canada pendant le dix-huitième siècle pour laquelle il avait fait, avons-nous déjà dit, de longues et fructueuses recherches dans les archives canadiennes.

Lors de son séjour en France, il fut interviewé par Edouard Ramon qui, sous le titre de "Une visite à J.-O. Curwood", fit paraître dans les "Nouvelles Littéraires", un article donnant quelques opinions assez curieuses de J.-O. Curwood en particulier sur le mouvement littéraire en France.

"L'influence de la littérature française sur les lettres américaines?" — répond-il à Ramon

en répétant sa question à laquelle il répond :
"Nous admirons Daudet, Maupassant, Zola, mais cette influence est en décadence. Actuellement, nos écrivains américains sont surtout influencés par les écrivains anglais. Très peu d'auteurs français, il faut l'avouer, sont lus maintenant, aux États-Unis, et vous venez de perdre les deux hommes qui étaient sans doute les plus célèbres représentants de votre activité intellectuelle : Anatole France et . . .

— Et? . . .

— Et Flammarion.

— Flammarion, indeed?

— Indeed (Légère stupeur de l'interviewer). Vous avez, continue Mr James-Olivier Curwood, deux sortes de littérature : celle qui décrit avec prédilection les problèmes du sexe, les sujets osés, la littérature jazzy . . .

— Oh! Jazzy! Surtout n'oubliez pas de noter la littérature de jazz, recommande l'habile et avisé traducteur habituel de Mr Curwood, M. Louis Postif, incomparable truchement.

— Et puis, reprend le romancier, vous avez une littérature "clean", propre, constructive, tendant à la perfectibilité de l'être C'est celle que je préfère. C'est la moins connue D'ailleurs, c'est un étrange phénomène

ne que la littérature française puisse être si peu connue aux U. S. A., alors qu'on y est si curieux des choses de France. Combien de romans, de nouvelles y connaissent le succès, qui ont pour cadres, pour héros Paris et des personnages français! Mais — that is a pity! — ils sont tous écrits ou presque, par des écrivains dont toute l'expérience de la France a été acquise en un "tour" de quinze jours sur les rives de la Seine."

Sur ses méthodes de composition, Curwood apprend qu'il observe longuement puis qu'il écrit dans sa cabane au sein des paysages qu'il aime au point que pour rien au monde il ne voudrait en décrire d'autres. Enfin, il annonce à son interviewer qu'il est à préparer — 1925 — une série de romans inspirés par les luttes franco-anglaises au Canada au XVIII^e siècle.

A lire les deux ou trois ouvrages qu'il a écrits de la série projetée sur l'histoire du Canada, on peut constater que s'il a fait de "nombreuses recherches dans les archives des couvents canadiens", elles n'ont malheureusement pas été très profondes. Nous aurions, vrai, une piètre idée de notre histoire nationale si nous ne l'avions apprise que dans les romans "historiques" de J.-O. Curwood. Nous n'en finirions plus de signaler les erreurs. Quant à la

couleur locale, hélas, mieux vaut n'en pas parler; elle est totalement absente, ou complètement fausse, dans ses ouvrages canadiens, dès qu'ils sortent de la forêt vierge et du monde des animaux sauvages. Curwood jouissait d'une formidable imagination; les différentes intrigues de ses romans en sont la preuve. Dès le début, il nous pose une énigme entourée du plus profond mystère et qu'il mènera jusqu'à la fin, toujours de plus en plus mystérieuse, jusqu'au dernier chapitre où il abattra, par un coup de théâtre, le point d'interrogation qu'il a dressé au début devant le lecteur. On avouera que c'est bien là l'art du roman d'aventures ou du roman policier auquel s'apparente par plusieurs côtés la plupart des romans de Curwood. Mais pour mener ces intrigues, que d'invraisemblances, que de ficelles! Les possibilités du hasard y sont triturées et combinées avec une folle aisance, mais avec une étonnante sûreté de main. L'humanité qui s'y agite est extraordinairement simplifiée, comme il sied dans les drames où la fatalité — ou la Providence — est le premier personnage, invisible et toujours présent. Les bons y sont bons et les méchants y sont méchants avec une imperturbable uniformité et une merveilleuse plénitude. De même que les changements d'âme s'y font tout d'un bloc, comme au coup de sifflet du machiniste, au théâtre.

Ces procédés mélodramatiques, chez J.-O. Curwood, sont compliqués, de plus, par une sorte de foi panthéiste dont plusieurs de ses personnages font à tout bout de champ profession et qu'ils ont puisée — ou plutôt l'auteur — dans le long contact avec la nature et "nos frères les animaux". Et cette foi, encore qu'indifférente à toute morale spécialement imprégnée de christianisme a cependant donné naissance à des centaines de sermons dans les chapelles américaines.

A mon sens, le roman de Curwood, le plus abracadabrant — ai-je déjà dit — du moins de ceux que j'ai lus, c'est "*La Vieille Route de Québec*": erreurs historiques sans nombre, manque absolu de couleur local, ficelles, sentiments amoureux invraisemblables, personnages faux, sans relief, d'autres parfaitement inutiles et dont on se demande ce qu'ils viennent faire là.

Cette "*Vieille route de Québec*", c'est l'humble chemin, s'aperçoit-on à la fin, qui relie les différentes paroisses du nord-ouest du Lac Saint-Jean, chemin qui n'existe que depuis tout au plus soixante ans et que Curwood se plait à vieillir de plus de deux cents ans. Tout est à l'avenant. Bref, ce roman est loin de nous faire oublier "*Les Chasseurs le Loups*", "*Bari*,

chien-loup", "*Piège d'or*", "*Fleur du Nord*", "*La Forêt en flammes*", "*Kazan*" et combien d'autres œuvres vécues où l'imagination n'intervient que pour mieux faire ressortir la réalité et y mettre une fidèle broderie.

Comme un frais sourire, dans presque tous les romans de Curwood, se penche toujours sur les héros du livre quelque douce et gracieuse figure de femme. Mais il va de soit que ces jeunes filles et ces jeunes femmes que l'on rencontre dans le Northland n'ont rien des poupées de cire et ne sont pas susceptibles de s'évanouir à la moindre émotion. Elles sont charmantes et énergiques.

Et puis, il y a dans l'œuvre de J.-O. Curwood, les bêtes. Il les a enveloppées, oserions-nous dire, d'un profond amour. Cinq de ses romans sont spécialement consacrés à des histoires de bêtes: "*Kazan*", "*Bari, chien-loup*", "*Le Grizzly*", "*Nomades du Nord*" et "*Rapide Eclair*". On y voit que Curwood avait une connaissance remarquable des mœurs et des habitudes des "hôtes de nos bois".

Tous ces personnages, bêtes et gens, se meuvent, de par la volonté de l'auteur, dans ce "Wilderness" canadien qui s'étend jusqu'au cercle polaire; ce "Wild" qui équivaldrait à la

Causse, à la Brousse, au Maquis, à la Pampa, à la Steppe, à la Jungle.

Tels sont les personnages de l'œuvre de J.-O. Curwood et tel est le milieu où il a vécu une bonne partie de sa vie, l'ambiance où a évolué son talent. C'est en plein "Wild", dans une cabane faite de bûches de bois, avec pour tous meubles, un poêle, une table de bois blanc et un vieux chassis de machine à coudre, sur lequel il avait installé sa machine à écrire qu'il a écrit nombre de ses romans. Nature fine et distinguée est toujours demeuré J.-O. Curwood dans le sauvage univers qu'il s'était choisi, qui l'enveloppait et qu'il chérissait profondément. De Jack London, dont il s'est, au début, visiblement inspiré, il n'a pas la rude âpreté, la note constamment poignante, tragique et cruelle — De Stuart-Edward White, qui lui ressemble par plusieurs côtés, il n'a pas le sens pratique, la pondération, l'équilibre. Mais dans l'œuvre de l'un et de l'autre une certaine et même "respectability" ne les abandonne jamais. Il n'y a point en eux de pourriture morale; leur œuvre est une page pure et blanche. Leurs héros des deux sexes demeurent précieusement chastes et sains. On ne peut assurément pas dire la même chose de tous les romanciers à gros tirage; mais on ferait la même remarque à propos de Jack London.

JACK LONDON



Des écrivains nordiques américains et français qui se sont faits, pour ainsi dire, les historiens des sombres forêts de l'Extrême-Nord, Stuart-Edward White, James-Oliver Curwood, Louis-Frederic Rouquette, Marie Le Franc, Jack London, ce dernier est probablement celui qui a le moins écrit sur l'Extrême-Nord canadien et américain. Mais il ne fut assurément pas le moins prolifique et le moins varié. Né le 12 janvier 1876, mort le 22 novembre 1916, il n'avait donc que quarante ans quand les lettres américaines prirent son deuil. Et pourtant, durant cette courte existence, il a écrit et fait publier exactement cinquante-trois volumes tous remarquables, de sujets extraordinairement variés. Et ses livres sont lus dans le monde entier. Plusieurs ont été traduits dans toutes les langues; surtout dans les langues scandinaves; s'étant expatrié en Alaska au moment de la découverte de l'or, Jack London,

relatant la vie des mineurs du Klondyke, ses œuvres traduites dès leur publication, intéressèrent à un point extrême les parents et les amis des Nordiques restés en Europe. Une quinzaine des livres de Jack London ont été traduits en français par Louis Postif et Alice Bossuet qui ont fait beaucoup pour la gloire de Jack London en France, et jouissent d'une grande faveur dans les pays de langue française, entre autres "*Martin Eden*" et "*Radieuse Aurore*" qui sont comme une espèce d'autobiographie où sans avoir transposé tout à fait les épisodes de sa vie aventureuse et parfois douloureuse, le grand écrivain américain semble avoir voulu se délivrer de lui-même au cours de ces deux romans qui sont parmi les plus grands. Il en est ainsi du "*Cabaret de la dernière Chance*", un reportage sur soi-même, où il s'examine avec une touchante franchise, où, dans le cabaret où trône Barleycorn, nous voyons Jack London se laisser prendre à d'anciennes habitudes, devenir victime de l'alcool. Malgré son dégoût, les circonstances l'avaient ramené aux tavernes de Frisco où il nous décrit sa vie, de verre en verre, peut-on dire, parmi les belles chansons. Dans ce "*Cabaret de la dernière Chance*", on peut trouver l'origine de plusieurs de ses autres romans. Avec "*Le Peuple de l'Abîme*", c'est l'un de ces documents humains qui touche le plus.

Ce livre de London "*Le Peuple de l'Abîme*" est une histoire assez curieuse. En six semaines, il a vécu ce livre et l'a écrit. Son éditeur voulait l'envoyer comme correspondant au Transvaal, mais quand Jack fut prêt, la guerre des Boers s'achevait . . . "Partez alors où vous voudrez", lui dit MacMillin. Le romancier déposa tout son argent en banque et se rendit à Londres, où il arriva sans un sou.

Il avait décidé d'étudier les bas-fonds de Whitechapel (East End de Londres). C'est l'endroit le plus misérable du monde. "J'ai mis tout mon cœur dans ce livre", avouait-il plus tard à ses intimes.

Comme il n'avait pas d'argent, il fut ramasseur de houblon pendant six jours; le reste du temps, il fut débardeur sur les quais . . . Pendant la nuit, il rédigeait . . .

Les Anglais ne furent pas contents de ce livre

Jack s'était, pendant ces six semaines, penché sur tant de misères, qu'il ne voulut voir personne, absolument personne, même pas ses éditeurs.

Il repartit en faisant un crochet de quelques jours par Paris

Parmi les romans de Jack London où il a surtout décrit les forêts de l'Extrême Nord et qui l'apparentent aux écrivains nordiques, il faut noter "*Le Fils du Loup*", "*L'Appel de la Forêt*", qui l'a rendu célèbre, et "*Croc-Blanc*". "*L'Appel de la Forêt*", publié en 1903, est en Amérique un livre classique que l'on étudie dans les universités au point de vue de la pureté de la langue.

Les livres de Jack London, pour les meilleurs, donnent moins l'impression de belles œuvres au sens littéraire que de grandes manifestations naturelles. Le beau s'y rencontre, par large envolée, comme dans la forêt, la montagne ou la mer. C'est soudain, un spectacle qui tire sa grandeur, son émotion de sa simplicité primitive où l'âme de l'homme même apparaît une, rectiligne, hantée par une seule force, comme le corps de l'athlète apparaît uniquement soumis à la splendeur du muscle. Ses récits roulent comme un fleuve dans la puissance, la volonté, la conquête patiente. Le drame est dans la magnificence des instincts, dans le poème des victoires. Les livres de Jack London — "*Martin Eden*", "*Croc-Blanc*" . . . — battent des artères, sentent la sève et crient d'une vie vraie haussée souvent au ton de l'épopée et pour cela pathétique.

Dans "*Croc-Blanc*", c'est l'histoire d'un loup qui passe du Wild au foyer de l'homme. Rien de plus que l'apprentissage de la terre par un louveteau sauvage et sa soumission au dieu qui parle. L'aventure tient presque du roman psychologique, un roman où, Dieu merci, on ne mange pas à la sauce blanche, feuille à feuille, le cœur d'artichaut des belles madames, mais où l'on entend les heurts de l'indépendance et les dominations. Le sang, le meurtre remplissent le livre car la loi de la viande domine le steppe polaire; manger d'abord. Mais à la fin il y a aussi l'amour, le jour où Croc-Blanc l'éventreur comprend qu'un homme l'aime et qu'il lui offre son amitié.

Ce sont des livres qui aèrent les poumons et l'esprit et où l'on sent l'observation directe.

On s'est demandé quels étaient les grandes admirations littéraires de Jack London. Ce fut surtout Spencer qu'il étudia toute sa vie et dont il savait par cœur "*Les Premiers Principes*". Et puis il aimait beaucoup Rudyard Kipling, Thomas Hardy, Stevenson et Joseph Conrad.

Conrad fut, dans les dernières années de London, une révélation. Il est à Honolulu en juin 1915 lorsqu'il lit "*Une victoire*" — dont

on possède en France une remarquable traduction de Philippe Neel. Il écrit à son ami Cloudesley : "Lisez ce livre (Une Victoire) dussiez-vous mettre votre montre au clou pour l'acheter. Joseph Conrad s'est surpassé; sans doute en avait-il fait le pari avec lui-même; c'est donc une victoire effective, car il a été plus loin que R.-L. Stevenson dans son Ebb. Tide".

Puis il expédie copie de cette lettre à Conrad et ajoute : "Autour de moi les oiseaux célèbrent l'aube chaude. La mer mugit sur le sable de la plage de Waikiki et l'herbe verte aux pieds des cocotiers et des palmiers est balayée par l'écume des vagues. Cette nuit fut la vôtre . . . non la mienne . . . Je ne vous aurais jamais écrit. Je n'aurais jamais songé à vous écrire si votre Victoire ne m'avait enthousiasmé à ce point".

Jack London dans ses livres a adopté tous les sujets, même des livres d'anticipation sociale comme "*Le Talon de Fer*" — traduit en français par Louis Postif —. Mais, dans son œuvre générale, tous ses héros sont des gens simples, à l'âme primitive, plutôt bons que méchants et dont il décrit la vie en tableaux d'un relief saisissant. La plupart semblent avoir été pris sur le vif. Jack London ne les a pas inventés; il les a rencontrés plus d'une fois, il les

a coudoyés sur les vastes mers et au sein des forêts profondes qu'il a parcourues. Et comme tous les puissants conteurs, Jack London possédait l'art de bâtir une nouvelle, un conte sur un tout petit fait car il avait le don de voir, pour citer François Mauriac "de grands arca-des dans les aventures les plus communes". Il savait approfondir la vie, en extraire l'essentiel, l'analyser, brosser une peinture ou faire une étude de mœurs, sans jamais se détourner de la réalité qu'il scrutait à la fois en psychologue averti et en poète inspiré.

* * *

Mais on pourrait dire que la vie de Jack London est elle-même un passionnant roman, un roman d'aventures. Il a été écrit, d'ailleurs, par sa seconde femme, Charmian-K. London, qui fut sa fidèle et intelligente compagne, et qu'il épousa en 1905 alors qu'il était déjà célèbre. C'est avec elle qu'il entreprit son fameux voyage dans les mers du sud à bord du "Snack". Après son mariage, Jack London raconta à sa femme l'histoire d'un vieux capitaine américain, Josuha Slocum, qui avait fait tout seul, sur un bateau de 30 pieds de long, le tour du monde. Cette histoire, belle comme une légende, soulevait l'imagination de Jack et ne lais-

sait pas indifférente sa femme, car c'était une inlassable yachtwoman. "Voilà, lui dit-il: nous allons d'abord construire une maison et ensuite nous partirons autour du monde. Sur un petit bateau, comme Josuha Slocum". Elle lui répondit aussitôt: "Nous ne serons jamais plus jeunes, nous ne serons jamais armés d'autant d'enthousiasme pour la belle aventure, partons maintenant, nous construirons la maison après. La maison reste à sa place et le bateau n'y reste pas".

Et en effet, ils se construisirent un petit bateau le 55 pieds de long qu'ils appelèrent le "Snack" et sur lequel ils s'en allèrent en particulier aux Iles Hawai et Marquises. Un voyage de légendes.

Il appartenait à Charmian-K. London d'écrire la vie de son mari si diverse, si laborieuse. Je crois intéressant de la résumer.

Né le 12 janvier 1876, à Oakland, d'une famille très simple, Jack London eut une enfance pénible; ce n'est pas qu'il fût privé d'affection familiale: John London, son père, était un fort brave homme et il avait pour sa mère un véritable culte, mais comme tous les enfants pauvres, il connut et les matins glacés, et les gerçures sanglantes, et la faim et la misère. En

1879, son père prit une ferme à Alameda, mais il n'y resta que peu d'années, et, en janvier 1883, il partit, emmenant son bien représenté par quelques chevaux, une charrette qui contenait tous les meubles sur lesquels la famille s'était hissée, la cage du corbeau pendue à l'arrière, et il s'installa à San Matoo. Moins d'un an après, il partit pour Livermore, dans cette région californienne, triste, dénudée, brumeuse et peuplée de colons italiens et irlandais.

Le jeune Jack mena une vie solitaire, sans compagnons d'enfance. Le travail y était dur, et, tout en surveillant les abeilles, il lisait ses deux livres favoris: l'"*Alhambra*", de Washington Irving (les briques d'une vieille cheminée en ruine lui servirent à construire un Alhambra de sa façon avec des tours, des terrasses et des inscriptions à la craie pour désigner les différentes sections), et "*Sigma*", de Ouida. Il réfléchissait, il comparait, car, prodige d'intelligence, il savait lire et écrire dès l'âge de cinq ans sans qu'il ait jamais pu expliquer comment il avait appris. A onze ans, il revint à Oakland, fréquenta la bibliothèque publique où l'abus des lectures lui valut, nous dit Mlle Alice Bossuet, une crise de danse de Saint-Guy; puis, il vendit des journaux dans la rue, et jusqu'à quinze ans exerça toutes sortes de métiers, alternant avec de courts séjours dans

les écoles. Vers cette époque, les aventures le tentèrent; il s'embarqua avec une bande de pilleurs de parcs à huîtres et durant plusieurs mois il navigua comme matelot sur différents bateaux de pêche au phoque et au saumon, notamment sur le "Sophie Sutherland" décrit dans le "*Loup de Mer*" sous le nom de Ghost, il vogua de la Californie au Japon, à la mer de Boëring.

Après avoir, durant sept mois, couru les mers, il revint en Californie où il fit de nouveau tous les métiers. Il se proposait de repartir avec ses anciens compagnons pour une nouvelle campagne de chasse au phoque lorsqu'une circonstance l'en empêcha. L'expédition s'embarqua sur la "Marie-Thomas", qui se perdit corps et biens.

Les débuts littéraires de London remontent à cette époque. Il travaillait alors dans une usine de jute où il était occupé treize heures par jour. Un journal de San Francisco, le "Call", offrit un prix pour un article descriptif. La mère du jeune homme le pressa de concourir. Il choisit comme sujet: Un typhon au large des côtes du Japon. Accablé de fatigue et de sommeil, avec la perspective de se lever à cinq heures et demie du matin, il se mit à l'œuvre à minuit et travailla d'un trait jusqu'à

ce qu'il eût écrit deux mille mots. C'était l'étendue fixée par les conditions du concours; mais l'auteur n'avait traité que la moitié de son sujet. Il y revint donc la nuit suivante, écrivit encore deux mille mots et passa une troisième nuit à pratiquer les coupures qui devaient ramener l'article aux limites imposées. Il remporta le premier prix. Le second et le troisième étaient décernés à des étudiants des deux grandes Universités de Californie: Stanford et Berkeley.

Ce succès donna au jeune garçon l'idée d'écrire; mais il avait encore le sang trop chaud pour s'en tenir à une tâche régulière, et il se borna à quelques essais que le journal refusa. Il se mit alors à courir les États-Unis, de la Californie à Boston, avec retour à la côte du Pacifique par le Canada où il se fit mettre en prison pour vagabondage — à Québec même. Dans sa dix-neuvième année il revint à Oakland. Il était maintenant socialiste. Il éprouva le besoin de suivre les cours de la High School. Pour se défrayer, il prit un service, suivant l'usage assez répandu en Amérique, il exerça les fonctions de portier (janitor). En même temps il collaborait au magazine de l'école, car les principaux établissements d'instruction aux États-Unis publient leur revue ou leur journal. Jack London fut assez connu alors comme "le

collégien socialiste". "The Boy Socialist". De là, il passa à l'Université de Berkeley où il suivit les cours pendant quelques mois, tout en travaillant dans une banchisserie. Les deux occupations n'allaient pas très bien ensemble, d'autant que London y ajoutait le travail littéraire. Il estima donc suffisamment difficile de combiner ce dernier avec le blanchissage, et, après trois mois, abandonna ses projets littéraires, et partit pour le Klondike où l'on venait de découvrir de l'or; il y passa environ un an, et, mineur lui-même, il étudia la vie extraordinaire des chercheurs d'or, s'intéressant à tout, particulièrement au chien, compagnon inlassable de l'homme au Yukon. Mais atteint de scorbut et impatient de revenir en Californie où son père venait de mourir, il n'attendit pas le paquebot du service régulier, et, en compagnie de deux amis, il se risqua sur le fleuve vers la mer de Boering dans une frêle embarcation découverte qui parcourut dix-neuf cents milles en dix-neuf jours. S'il ne rapporta guère de pépites du Klondike, son génie y avait trouvé sa voie; désormais il décrirait la nature glacée et figée du Nord, les paysages de l'Alaska aux pics éternellement blancs, aux branches d'arbres qui ploient sous les neiges; il décrirait les aboiements faméliques des chiens-loups, la rude existence du pionnier solitaire qui force son chemin sur la piste vierge.

Mais durant cette dernière absence, son père était mort lui laissant la charge de la famille. Les tentatives de Jack London restaient d'autre part sans résultats. "*Down the River*" (1900) fut refusé par tous les éditeurs. Il réussit cependant à placer une nouvelle pour cinq dollars dans un magazine californien, puis une autre pour 40 dollars "*The Black Cat*". En 1900, paraissait son premier volume, "*Le Fils du Loup*". En 1901, il partait pour l'Angleterre; des bas fonds londoniens, il rapporta "*Le Peuple de l'Abîme*" (1903); ce fut aussi l'année de "*L'Appel de la Forêt*", son premier très grand succès; cette nouvelle fut bientôt traduite en toutes les langues. Dès lors, les volumes succédèrent aux volumes, à deux ou trois par an: "*Le Loup de Mer*", "*Radiouse Aurore*", "*La Vallée de Lune*", "*Jerry des Iles*", "*Martin Eden*", "*Béliou la Fumée*", "*Michael père de Jerry*", "*Le Vagabond des Routes*", "*La Route du Soleil*", "*Croc Blanc*", "*Le Talon de Fer*", "*L'Amour de la Vie*", "*La Mutinerie de l'Elseneure*", "*John Barleycorn*", "*Contes des Mers du Sud*", etc

Revenu aux Etats-Unis, Jack London recommença à mener une vie aventureuse, fut correspondant de guerre en Manchourie, et parcourut toute l'Amérique du Nord, l'Europe, le monde entier.

En 1907, comme je l'ai rappelé, il fit construire son yacht, le "Snark", sur lequel il projetait de faire le tour du monde avec sa femme qu'il appelait sa "Mate-Woman". Partis de San Francisco le 25 avril, ils arrivèrent à Honolulu le 21 mai, après une traversée si longue qu'on crut le navire perdu corps et biens. Ce séjour de trois mois dans ce paradis fut enchanteur; lors de sa croisière sur le "Sophie Sutherland" en 1904, il s'était proposé de passer quelques mois dans un bungalow aux environs d'Honolulu, dans cette île Hawaï où une mer de pourpre baigne des jardins aux allées poudrées de corail et bordées d'orchidées. "Les Américains ne connaissent pas leur fortune", s'écriait-il, et les nombreux articles qu'il écrivit révélèrent à ses compatriotes la richesse et la splendeur de leur récente acquisition. Le "Snark" continua sa croisière en Océanie, toucha l'Extrême-Orient, mais ne put réaliser le voyage autour du monde.

Jack London revint en Californie, dans son célèbre rancho de Glen Ellen, entouré de grandes terres; là, il élevait des chevaux, s'occupait de culture et avait fait creuser une vaste piscine afin de pouvoir s'adonner à la natation, un de ses sports favoris. Deux fois encore il retourna à Hawaï; son dernier séjour en 1915 fut attristé par l'oppression de la guerre

et le regret de ne pas se sentir assez bien portant pour s'enrôler dans les armées alliées. Il vécut encore quelques mois (jusqu'au 22 novembre 1916) à Glen Ellen.

Voilà, certes, une vie de quarante ans bien remplie; et parmi tous ces voyages et toutes ces aventures, cet enfant du peuple, ce fils de trappeur qui, à cinq ans, devait gagner son pain, trouve le temps d'écrire cinquante-trois livres.

Encore quelques traits pour faire connaître plus intimement le caractère de Jack London. Ils nous sont rapportés par une amie d'université du grand romancier, Mme Anna Strunsky Walling, qui collabora avec lui pour un livre charmant et audacieux "*The Kempton-Wace Letters*" et qu'interviewait, en 1929, Frédéric Lefèvre, à Paris où Mme Strunsky accompagnait Charmian-K. London.

"J'ai passé, dit Mme Strunsky, sept années les plus belles années de notre adolescence, dans la camaraderie la plus intime avec Jack London. Il était la vivante illustration de cet axiome: "Les forts sont toujours bons, toujours tendres". Pas une seule fois, je ne l'ai entendu élever la voix. Il avait un "self-contrôle" étonnant. Il avait un respect touchant du temps: "Les heures sont toute ma fortune", disait-il

souvent, et, bien que sa propre philosophie s'éleva violemment contre l'ascétisme, il vivait en véritable ascète. Il ne dormait pas cinq heures par nuit. Je l'ai vu, pendant des années, étudier de 8 heures du soir à 3 heures du matin, quand il avait déjà travaillé toute la journée pour assurer sa vie. "Pauvre Jack!" Mme Strunski s'émeut: "Il avait une vie si pleine d'intérêt et de passion, et il n'est plus!

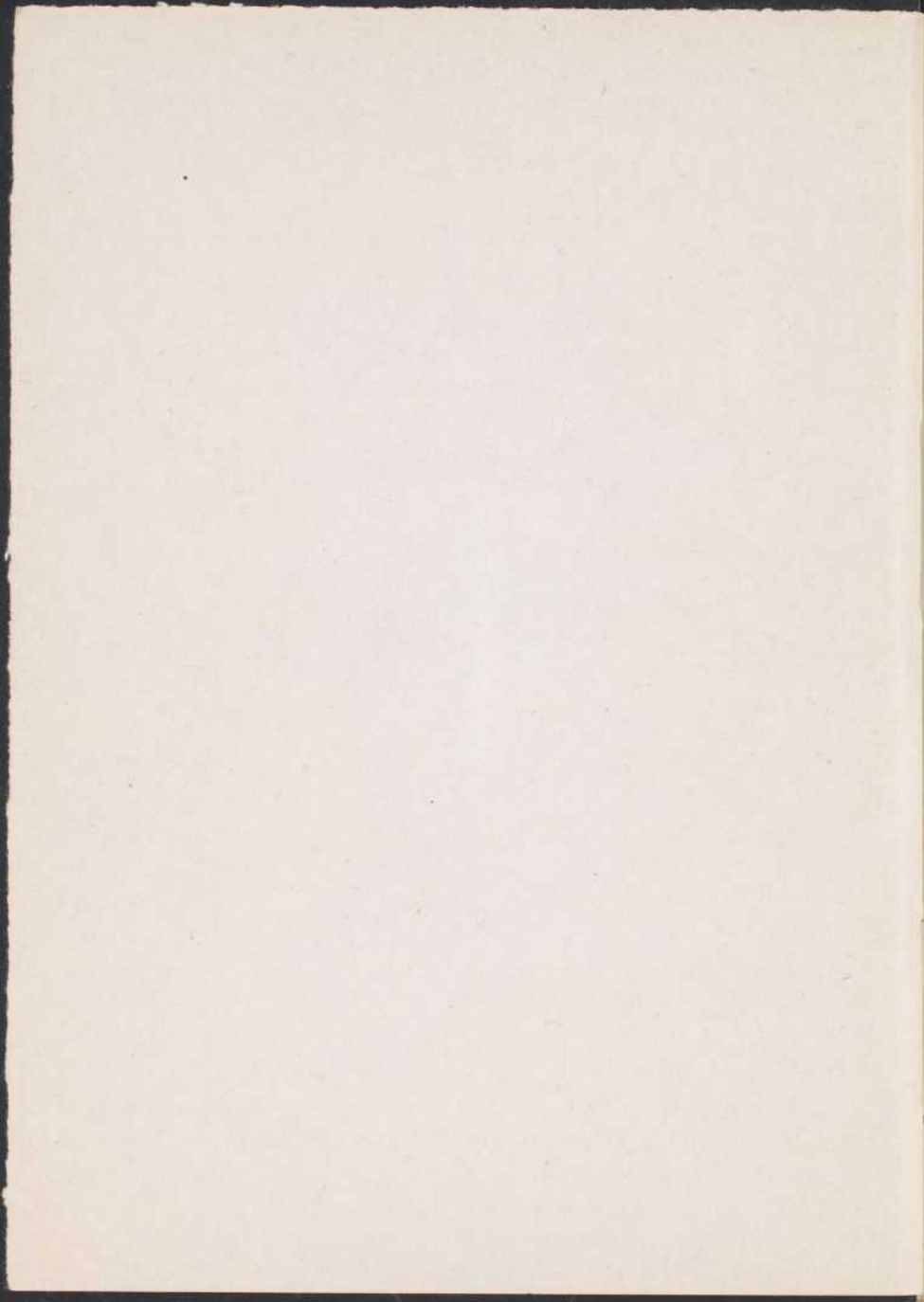
"Il fallait qu'il découvrit la vérité lui-même . . . Vous aimez beaucoup ses livres. Monsieur? Sachez qu'il fut plus grand que ses œuvres.

"Quand nous lui reprochions amicalement cette espèce de contradiction entre sa doctrine philosophique et la vie qu'il menait, il répondait: "J'ai tant de choses à accomplir!" Puis il ajoutait, car Napoléon était pour lui un maître de vie: "Si cinq heures de sommeil suffisaient à Napoléon, qui était sur un champ de bataille, ce doit être aussi suffisant pour moi, car ma vie est un champ de bataille."

"Cet homme, qui n'avait jamais assez de temps pour se réaliser et pour réaliser son œuvre, fit cette chose admirable: il consacra tous ses mercredis, pendant plusieurs années, à un romancier plus âgé que lui, Herman

Whitaker, qui n'avait pas atteint le grand public et qui était très malheureux. Page par page, avec une douceur fraternelle, il reprenait les œuvres de l'aîné et lui suggérait les modifications à apporter. Un jour que je l'interrogeais, il eut cette réponse, qui grandit encore son geste: "Non, je sais bien Whitaker n'a pas de génie et ce n'est pas à cause de cela que je l'aide; je l'aide comme un être humain très courageux qui n'a jamais désespéré, jamais douté de la littérature, ni de la gloire."

Je ne saurais terminer cette pâle esquisse de la vie intéressante de Jack London que par ce trait touchant de confraternité littéraire.



LOUIS-FRÉDÉRIC ROUQUETTE



En 1926, fut mis en montre, chez Flammarion, à Paris, un livre qu'on avait entouré de mocassins, de fourrures de phoques et de raquettes. Le passant, intrigué par cet exotique "display", s'arrêtait, jetait un coup d'œil étonné sur ces articles polaires puis lisait sur la couverture du bouquin ce titre sonore et tout prometteur d'aventures: "*L'Épopée Blanche*". L'auteur était Louis-Frédéric Rouquette.

Dix-huit mois plus tard, Henry Bordeaux, de l'Académie Française, corrigeait les épreuves d'une brochure qui fut tirée à un petit nombre d'exemplaires et qui contenait des articles de Bordeaux lui-même, de Claude Farrère, d'André Kichtenberger, de Marion Bonnard et de Maurice Moreau. A travers ces articles, on voyait passer une silhouette curieuse, comme captivante, une destinée ardente et douloureuse ensemble. La brochure était in-

titulée: "En mémoire de Louis-Frédéric Rouquette".

Le plus grand parmi les écrivains nordiques français et, qui sait? le seul, l'auteur de "*L'Épopée Blanche*" et de maints autres ouvrages inspirés des immenses étendues neigeuses de l'Extrême-Nord, était mort, le 10 mai 1927, en pleine maturité, en pleine possession de son talent. Il mourait d'une embolie pulmonaire des suites d'une opération pour l'appendicite dans une clinique où il avait été transporté d'urgence.

Quelle extraordinaire ironie du sort que cette fin bourgeoise! L'homme avait couru le monde, depuis le Sud-Algérien jusqu'au Chili, et depuis le Mexique jusqu'à l'Islande. Il avait subi l'attraction des vastes étendues glacées du Nord-Ouest canadien, des mystérieuses terres polaires, connu l'extrême froid, l'extrême chaud, les privations de la faim, les explorations à travers les glaciers dans des traîneaux à chiens, les traversées aventureuses sur des goélettes terreneuviennes; et il meurt dans le lit de fer d'une clinique parisienne. Il était âgé de 42 ans

Ce grand voyageur nordique, fils du Lanquedoc, était du Midi. Il était né à Montpellier

et avait fait son premier "départ" à 18 ans, et visité Marakech, longtemps avant l'occupation française. Dès lors, c'est la vie errante. Rouquette est peintre en bâtiments à Paris, journaliste aux États-Unis, volontaire dans une armée mexicaine, mineur dans le Nevada, trappeur dans l'Alaska, pêcheur aux bancs de Terre-Neuve. Une année il est à la Terre de Feu, l'année suivante dans le grand nord canadien, à moins qu'il ne traverse l'Islande, ses geysers et ses brumes.

Il est de cette race d'hommes rudes, sobres, travailleurs, proches de la terre, race autochtone et fière.

A la suite de ses voyages à travers le monde, dans ses courtes semaines de repos, il écrit ses impressions qui deviennent des livres qui s'appellent: "*La Chanson du Pays*", — voix de la terre languedocienne, — "*Les Oiseaux de Tempête*", — roman vécu des mers australes; — "*La Bête Errante*", — roman vécu du Grand Nord Canadien; — "*L'Ile d'Enfer*", — roman vécu d'Islande; — "*Le Grand Silence Blanc*", — roman vécu de l'Alaska; — "*Sur la Route du Pôle*", — roman vécu de la Laponie; — "*L'épopée Blanche*", — impressions du Nord-Ouest Canadien. Et ces livres dont les titres seuls font frissonner le lecteur, ne l'empêchent

pas, dans ses courts relais parisiens, d'écrire des œuvres de tendresse comme : "*Chère petite Chose*", une histoire sentimentale à souhait. "*L'Homme qui vint*", livre plein d'anticipations hardies.

J'ai lu avec un plaisir extrême tous les ouvrages de L.-F. Rouquette et j'évoque en cet instant quelques-uns de ses héros : Hong-Tcheng-Tsi, le sage chinois rencontré, un soir au Northern, fameux bar de Sitka, dans l'île Baranov, au 57^e degré de latitude nord ; Koatk, l'Esquimau Innuït, habile chasseur de phoques, si fier de sa javeline, du harpon, de sa lance, armes, assurait-il, que ses pères tenaient de Klouch, le Grand Maître des Sombres "à l'époque où l'homme parlait comme un chien" ; Grégory Land, diplômé de l'Université californienne de Berkeley, menant depuis des années son team sur le trail, courant les pistes neigeuses derrière ses chiens pour distribuer lettres et journaux sur tout le territoire du Yukon ; et l'Homme — un Cévenol venu chercher fortune sur la terre "qui paye" — l'Homme qui portait un chapeau haut de forme et une redingote, par 30 degrés sous zéro, là-bas, là-bas, dans l'absolue désolation du grand silence blanc, "parce que c'était dimanche", et les mineurs du camp de Kid's City n'osaient pas rire ; Einar, nouveau Virgile con-

duisant l'aventureux voyageur à travers l'épouvante glacée de l'Île d'Enfer, et ces Oblats de Marie-Immaculée, Robes-Noires de l'Épopée Blanche, accomplissant leur sacerdoce dans le mystère du Grand Nord Canadien, prêchant la charité chrétienne aux tribus "qui étendent leur domaine de l'Océan à l'Océan, du cercle arctique aux lacs du sud : Montagnais et Pieds-Noirs, Castors et Couteaux-jaunes, Plats-côtés-de-chiens et Esclaves, Peaux-de-lièvre et Loucheux, Cris de la Plaine et Cris des Bois. . .

Je veux même rappeler la plupart des pittoresques et touchants chapitres de cette "*Épopée Blanche*", celui des livres de Rouquette, qui nous touchent de plus près.

Quand L.-F. Rouquette vécut "*L'Épopée Blanche*" avant de l'écrire, il était accompagné de sa chère compagne qui l'assistait à sa mort quelques mois plus tard.

* * *

Louis-Frédéric Rouquette avait été choisi par le gouvernement français pour aller porter la croix de la Légion d'honneur à Mgr Grouard, évêque d'Ibora, dans le Grand Nord canadien. Ce fut une admirable expédition. Mais qui donc était ce Mgr Grouard ? Grâce à Rouquette, personne ne peut plus l'ignorer, du

moins, en France. La citation qui accompagnait la croix est à elle seule une assez belle biographie: "Venu au Canada en 1860, dit-elle, il y a toujours résidé depuis; a fait connaître et aimer le nom de la France en Alberta et jusqu'aux extrémités du Nord; une foule de noms géographiques sont français grâce à lui; prêtre zélé, missionnaire infatigable, navigateur, géographe, explorateur, bâtisseur de villes, architecte, peintre, compositeur, écrivain, agriculteur, il est, à 85 ans, le pionnier le plus intrépide du Grand Nord. Il a recueilli les orphelins et les orphelines dans les institutions françaises fondées par lui, a sauvé la vie de Mgr Clut en une circonstance mémorable; a protégé, au péril de sa vie, des femmes indiennes exposées aux brutalités de leurs maris, a soigné les malades et consolé les agonisants, a publié des livres sur la Religion en huit langues indigènes".

En somme, Mgr Grouard, a exercé plus de métiers que Rouquette lui-même. Seulement tous ces métiers, il les exerçait dans un seul but. Là est l'unité de cette vie de 85 années qui force l'admiration. En face d'un tel exemplaire d'humanité, notre Rouquette exulte. Et il rencontre par surcroît, dans ce voyage à travers le Haut-Canada les assistants de l'évêque et les religieuses de la Providence. Alors,

il se sent tout petit quand il épingle la cravate sur cette soutane. Il faut lire, dans l'*"Épopée Blanche"*, les pages qu'il consacra à la mission et au rôle des Oblats dans ces régions sauvages où s'étaient retranchés les derniers Indiens, et que préservent le froid et la neige.

Quelle magnifique et sublime épopée, en effet ! Elle lui fut bienfaisante. De ce voyage, Rouquette revient en France transformé. Il avait, sur les pavés de Paris, oublié à peu près ses traditions familiales et ses origines. Il se souvint des Noël's et des coutumes de chez lui. Au retour, poussé par cette vertu du voyage de nous restituer à nous-mêmes, il écrivit "*La Chanson du Pays*", étrange et nostalgique poème, caractéristique de l'âme tourmentée, inquiète, où il fait entendre la voix multiple de la terre natale engourdie sous les baisers du soleil. Le Berger de cette "*Chanson du Pays*", c'est l'auteur lui-même ; c'est l'enfant du pays languedocien qui paya bien cher son goût de l'aventure. D'ailleurs, ce Berger, il erre partout dans l'œuvre de Rouquette. Il étudie dans les livres ; il acquiert force diplômes, mais une fille de la ville lui tourne la tête. Alors, il revient aux champs, à l'étable, aux divinités perdues. Comme un mage, partout présent, il suit les destinées de son village, de sa race, il a pour elle des intuitions de prophète, et protège con-

tre le mal les enfants et les bêtes; en communion constante avec la nature il lui prête la langue de Virgile qu'il trouve dans son passé de Languedocien et de vieil étudiant de Montpellier. Personnage curieux, sympathique, symbolique, il erre partout dans l'œuvre de Rouquette, c'est un déraciné qui a fui la terre, emporté par le désir des horizons inconnus, mais qui, au contact des hommes et de leurs basses convoitises, a pris l'horreur du civilisé. On le retrouve dans le Grand Silence Blanc, dans un camp de mineurs, à 30 degrés sous zéro avec un chapeau haut de forme, Cévenol de L'Aveyron ou de la Lozère, l'auteur n'est point fixé sur son origine, mais solide gars au cœur ramassé, aux lèvres charnues, au menton volontaire qui vous cite Hésiode, Eschyle, Jean Chrysostome, Platon . . . en vantant la sagesse humaine.

Il a transporté là-bas, loin du soleil, dans les solitudes glacées, ses hérédités qui se battaient en champ clos, ses révoltes contre la civilisation moderne; il s'est recueilli dans le grand silence blanc et son âme a parlé, l'âme de sa race: en se perdant, elle s'était retrouvée.

Il lui a fallu la grande épreuve du complet dépaysement pour calmer son inquiétude . . .

La manière de L.-F. Rouquette, si l'on veut caractériser l'ensemble de son œuvre, est, peut-on dire, de pure description. Dans deux ou trois de ses ouvrages seulement, comme "*La Bête Errante*", "*Le Grand Silence Blanc*" on peut suivre, encore que fort lâche, le fil conducteur d'une intrigue.

Ses descriptions sont belles, simples, sobres, colorées, en un français pur et spirituel. Il y a de beaux accents et parfois une touchante émotion quand il parle, par exemple, de cette Islande traversée seul avec un indigène, ses poneys et ses chiens. De ce voyage plus que périlleux, presque insensé, les détails : mort d'un agneau, exécution du chien qui l'a tué, rencontre de la belle jeune fille pure et tendre qui donne une rose, passage aux points marqués sur la carte de noms en capitales et où l'on ne trouve parfois qu'une maison ; ces détails enchantent, ce qui paraît bien vouloir dire que Louis-Frédéric Rouquette est un enchanteur. Du moins cet homme qui ne songe pas d'abord au livre à écrire, ce cœur viril est prêt toujours au départ pour vivre plus ardemment, quand il nous dit ce qui l'enivra, même la douceur dans la neige et les glaces, nous fait vraiment l'aimer.

Et quels épisodes au milieu de ces descriptions, en dehors de l'intrigue !

La lutte contre le froid et la neige, elle est merveilleusement rendue dans la "*Bête errante*", où le chien Hurricane sauve le traîneau égaré dans les solitudes. Là ne se rencontre qu'une humanité d'aventuriers, rendue accessible néanmoins aux plus nobles sentiments par le sens du danger et le respect de l'endurance qui ne permettent pas de se tromper sur les valeurs. Les silhouettes de femmes qui traversent ces livres, une Flessie, une Jessie, jamais sentimentales, exprimées par un geste, par un mot, par une attitude, parfois violentes, parfois cruelles, jamais basses ni perverses, disparaissent rapidement dans une sorte de brouillard. Une bataille de nuit dans une auberge du Klondyke, une chasse aux Chinois qui se termine tragiquement, la course des traîneaux sur la neige, les étapes dans les gîtes inconfortables, l'histoire brève d'un pianiste italien, qui meurt de la poitrine dans un café-concert de chercheurs d'or, en se libérant par de la musique sacrée de toutes les scies que lui impose son public de déments et d'ivrognes, le lien subit créé par la camaraderie du péril, tout cela est rendu à merveille par Rouquette, et mieux encore, dans le "*Grand Silence Blanc*", l'apaisement ressenti aux extrémités du monde vivant, loin des hommes et de leurs ignominies journalières, dans une bonne conversation avec son chien. Veut-on reconnaître le signe de l'écri-

vain? Voici une chasse à l'ours. La bête croule sans un cri. "Elle ouvrit seulement ses griffes en éventail, qu'elle replia presque aussitôt, arrachant d'une seule étreinte un sapin de trois ans".

Une phrase bien exacte dans son observation, n'est-ce pas et où l'on reconnaît l'art de l'écrivain qui surprend les marques de la vie dans la mort même.

Enfin, comme chez Jack London, comme chez Curwood, il y a chez Rouquette cet amour des bêtes que tous trois traitent comme des êtres humains.

Dans une interview qu'il accordait en 1926 à une journaliste française, Marcelle Deffins, Louis-Frédéric Rouquette lui parle de son fameux chien "Tempest" qui l'accompagnait dans ses voyages en Alaska.

"C'était, disait-il, la plus intelligente, la plus tendre des bêtes. Être seul, tout seul pendant des mois dans la forêt nordique ou dans le mortel silence des groupements glaciaires ne vaut rien, à la longue, pour la cervelle du civilisé. La dépression physique aidant, l'idée fixe, la hantise ont facilement raison du meilleur équilibre humain. Et, sans Tempest . . .

“Tenez, je me suis souvent rémémoré, depuis, cette remarque des *Essais* de Montaigne : “Aux bestes mesme qui n’ont point de voix par la Société d’offices que nous voyons entre elles, nous argumentons aysément quelque autre moyen de communication ; leurs mouvements discourent et traitent”. Le langage n’est forcément un moyen phonique. Et mes conversations avec *Tempest* me sauvèrent, plus d’une fois, du découragement ou de la folie.”

“*Tempest*”, ajoutait-il, “fut mon ami. Un homme pour moi, mieux qu’un homme : un bon chien”.

MAURICE-CONSTANTIN WEYER



"Ce qui m'a touché dans Constantin-Wyer", écrivait Jean Ajalbert, de L'Académie Goncourt, lors de l'attribution du Prix Goncourt à "*Un homme se penche sur son passé*", "ce qui m'a touché, c'était non l'exotisme, le cadre, les sites, mais la lutte avec les éléments; le roman de l'énergie."

Ajalbert écrivait encore: "Est-ce notre faute, si nous ne "couronnons" que des romans! Nous voudrions bien découvrir d'autres œuvres "d'imagination", comme l'a souhaité, lui-même, E. de Goncourt. Mais, horizons de France, livres de nature, comme il est fatal que l'homme domine vite l'impossible paysage, qui n'existe moralement, intellectuellement que par la présence de l'homme. Ces horizons, cette nature, ils ne vivent que parce que l'homme se penche sur leur passé, sur leur présent. Ces bois, ces vallées, ces neiges, cela ne nous intéresse que

par leur histoire, par les batailles qu'y livre l'homme".

Un "*livre de nature*", avec "ces bois, ces vallées, ces neiges", si cela se passe au Canada, ne peut être que d'un écrivain nordique. Et Constantin-Wyer, assurément, peut être classé parmi les Rouquette, les White, les Curwood et les London.

Beaucoup de pages de Constantin-Wyer ressemblent curieusement à celles de Jack London. Il n'y a certainement pas là d'influence proprement dite, mais coïncidence par la force du milieu. Certaines des pages du livre principal de Constantin-Wyer, son chef-d'œuvre "*Un Homme se penche sur son passé*" sont tout à fait émouvantes. La grandeur de l'homme voué aux seules forces élémentaires y apparaît avec une puissance tragique. Un exemple :

"Veiller un agonisant n'est jamais une chose bien agréable. Mais ce pique-nique avec la Mort, en plein désert de neiges, voilà qui atteint les limites de l'horreur. Il me semblait que la nuit, alors que les ténèbres me cacheraient le tragique de cette figure en lutte avec l'au-delà, mon métier de garde-malade me serait moins horrible. Et il n'en fut rien.

"Au crépuscule, il me fit promettre de ne

pas abandonner son corps dans ces solitudes, de l'emporter avec moi, et de le faire enterrer, pieusement, en terre chrétienne. A considérer les conditions du voyage, c'était une folie et cependant, je promis, tant un mourant a de pouvoir sur un homme sain et bien portant. Et quand j'eus promis, il cessa de parler.

“Je suppose qu'il fut alors visité par des fantômes familiers, car il se mit à s'entretenir à mi-voix avec des personnages invisibles. Beaucoup d'entre eux devaient, depuis longtemps, appartenir au monde où il allait entrer; je crus comprendre qu'il dialoguait avec sa mère, avec sa grand'mère et avec son grand-père que je savais morts tous trois. Mais il y avait aussi des fantômes vivants. Son père le grondait encore, bien sûr, pour une sottise commise quelque vingt ans auparavant, alors qu'il n'était qu'un marmot sans raison. La faute et son châtiment le venaient harceler jusque dans cette agonie lointaine, sur une mauvaise couverture, devant quatre sous de feu et une fortune de froid et de neige. Et cette autre vivante, Magd, était là aussi, à ses pieds, et il lui disait des choses que j'entendais à moitié, suffisamment pour qu'elles me fissent mal. Le pire était qu'il me fallait manger, pour pouvoir lutter contre la fatigue et le froid et que je me sentais plutôt envie de vomir.”

Oui, Constantin-Wyer est un écrivain nordique; à la fois identique et différent des autres. Et cela se comprend. Si les réactions de l'homme civilisé en face des mille circonstances de la vie sont d'ordre infiniment varié, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de combattre contre la faim et le froid. Cela donne une certaine monotonie et une certaine ressemblance entre elles à toutes les œuvres qui se déroulent au-delà d'un certain degré de latitude nord.

L'œuvre principal de Constantin-Wyer, "*Un homme se penche sur son passé*", le meilleur ouvrage assurément qu'il ait écrit — une quinzaine jusqu'à présent — est une œuvre qui a du souffle, qui vous empoigne avec générosité. Quand on a lu tant d'observations minutieuses et même sur les faits les plus connus de la vie courante, on a plaisir à respirer ce souffle qui vient de loin et qui vous vivifie. Quelles descriptions; quelles impressions! Mais là encore, l'élément romanesque est ce qu'il y a de moins bon, — comme dans certains livres de London et de Curwood, d'ailleurs: — ce mariage avec une femme sotte, cette trahison, cette fuite de la coupable, tout cela nous distrait désagréablement du véritable sujet qui est la lutte entre l'homme et la nature.

Au reste, dans presque tous les livres de Constantin-Wyer, on voit de ces artifices ro-

manesques, souvent assez choquants, à côté de nombre de pages magnifiques en descriptions. Il y a cependant dans certains de ses romans des épisodes que l'on aurait voulu voir traiter en nouvelles séparées, indépendantes, comme celui de la mort du compagnon de Monge dans "*Un homme se penche sur son passé*". Durant une randonnée de chasse dans le Nord, la neige, le froid rendent ce malheureux aveugle. C'est une cécité passagère. Mais ses poumons ont été gelés, et il meurt. Alors, après avoir chassé pour lui, tué du gibier pour lui, fait du feu pour lui, s'être nourri lui-même pour lui, bu pour lui le sang d'un caribou qu'il vient d'abattre — car il lui faut rester fort pour le sauver — Monge place le cadavre sur un traîneau, arrose ce corps à jamais inerte de neige fondue qui regèle sur le champ — pour le conserver, et pour empêcher les loups d'en sentir l'odeur — et repart.

Et cela dure . . . Des jours, des semaines. Du reste, à part ce "devoir" de ramener le mort et de lui donner une sépulture chrétienne, il ne pense plus à rien, à rien ! Quand il est fatigué il s'assied tout naturellement sur ce macabre bagage. C'est alors qu'il rencontre le missionnaire. Le missionnaire s'assied, lui aussi, à ses côtés, sans savoir. Mais quand il a tout appris, tout compris :

— Mon pauvre enfant ! fait le prêtre !

Il récite le psaume des trépassés, puis, empoignant les mancherons du traîneau :

— Allons, donnez-moi ça. C'est mon tour ! vous vous êtes payé quelque chose comme indulgence !

Sur les terreurs et les magnificences de l'hiver arctique, sur la chasse, sur cette simple chose : allumer un feu, sur la mort, sur la noblesse, la grandeur qu'il y a dans la simple volonté de ne pas vouloir mourir, de rester fort, d'être fort, il y a les plus belles pages, les plus belles et les plus émouvantes que l'on connaisse.

Mais avant de faire connaître quelques autres ouvrages de Constantin-Wyer, je voudrais esquisser quelques traits de sa vie, vie pleine, aventureuse et rude, vie d'un fier écrivain, d'un Français type de la race. Voilà trente à trente-cinq ans, il part pour l'Amérique. C'est un homme de haute culture, d'une curiosité universelle. Il aime les livres, de Sénèque à Shakespeare, à Thackeray, à Farquhar. Son œuvre et ses traductions en font foi. C'est un grand lettré. Cependant, une fois dans le Nord-Ouest canadien, il fait tous les métiers. Par sa

résistance physique, il égale les métis les plus endurcis. Il est trappeur, chasseur de fourrures; puis, il se fait éleveur; il arrive à posséder un grand troupeau de bœufs et de chevaux. Il devient presque riche. La guerre de 1914 éclate. Il rejoint son régiment en France. Quatre ans dans la fournaise; la fournaise de feu, de boue et de sang. Il en sort avec de nombreuses blessures; une jambe qui ne marchera jamais comme avant. Après l'armistice, il revient au Canada. On lui a tout pris. Il ne lui reste plus un bœuf ni un poulain. Se faire rendre justice? Ce serait trop long. Il n'y pense même pas. Il repart pour la France, pauvre comme il était parti, plus pauvre même. Il trouve une situation à la rédaction d'un journal de province. En même temps il écrit ses premiers livres: le cycle de ses œuvres franco-canadiennes: "*Vers l'Ouest*", où l'on voit surtout des bûcherons; "*Manitoba*", un recueil de nouvelles canadiennes fort pittoresques; "*La Bourrasque*", un roman dur et sans fard sur l'insurrection de Riel contre le gouvernement canadien. Il y montre Louis Riel farouche, intraitable, chevaleresque. Or, il paraît que ce roman, publié en feuilleton dans le journal dont l'auteur était rédacteur, scandalisa ses propriétaires. Et voilà Constantin-Wyer à la recherche d'une autre position. Cette situation, il la trouve dans d'autres journaux; et il continue d'écrire. Vint "*Un*

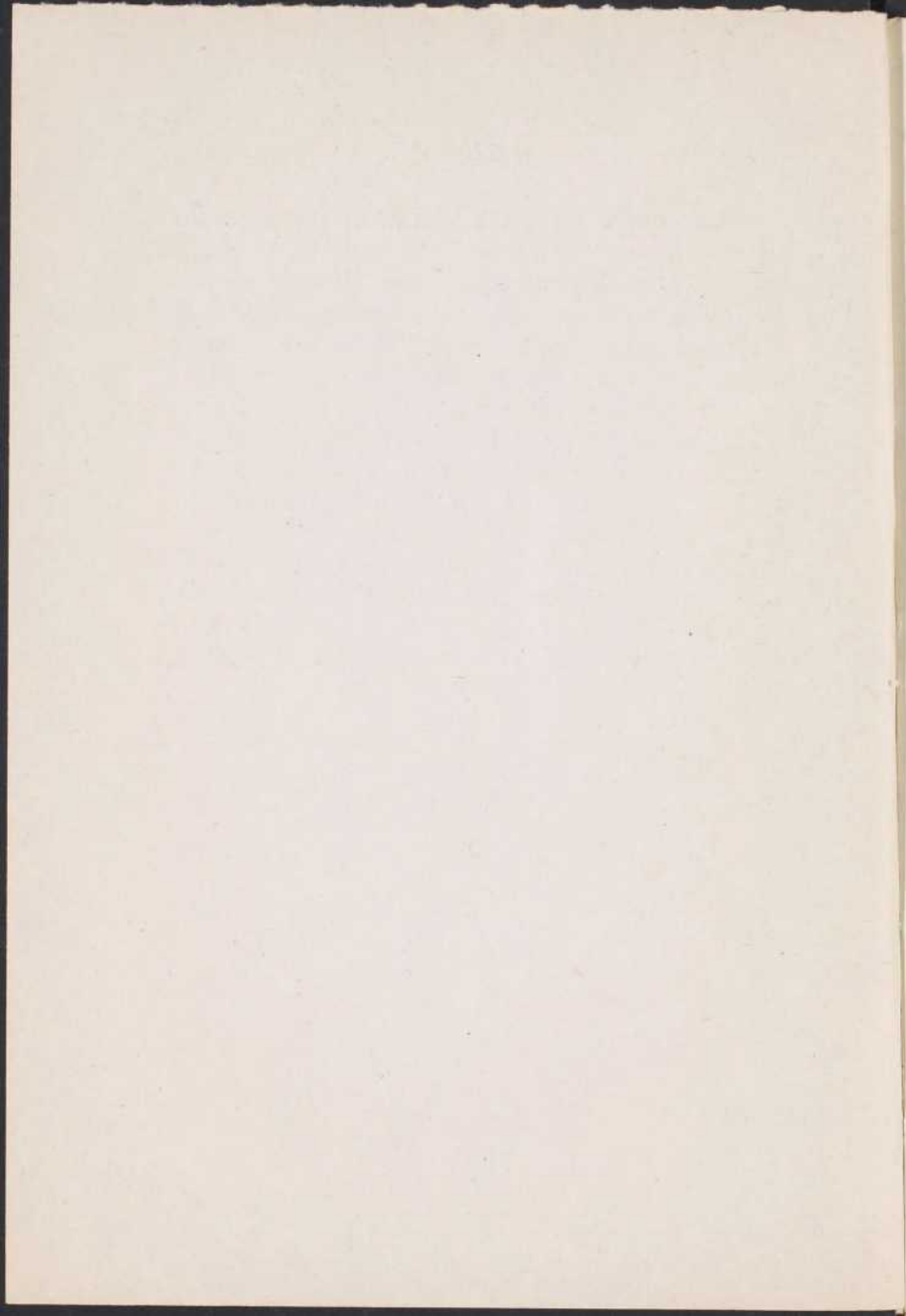
Homme se penche sur son passé" que couronne le Prix Goncourt et qui consacre la gloire de Constantin-Wyer.

Disons encore que nous voyons dans ce roman éclater l'admiration de l'auteur pour la pureté, l'abnégation du clergé canadien-français; et l'on est ému par l'émotion sincère dont il est pénétré quand il en parle.

Après le Prix Goncourt vint "*Cinq Eclats de Silex*", recueil de cinq nouvelles qui sont parmi les plus originales de la littérature exotique française. Ensuite paraissent, presque chaque année, un nouveau roman dont l'intrigue, pour presque tous, se déroule dans notre Ouest Canadien, comme "*Une Corde sur l'Abîme*", "*Un Sourire dans la Tempête*", "*Clairière*", "*Telle qu'elle était de son vivant*", "*La Salamandre*", "*Le Flaneur sous la tente*", "*La Demoiselle de la Mort*", "*Drapeau Rouge*". Puis, à travers ces romans, des livres historiques: "*Champlain*", "*Napoléon*", "*William Shakespeare*", "*Cavelier de La Salle*", "*Le Voyage de Leif L'Heureux*", "*La Vie du général Yusuf*"; enfin, des livres de souvenirs, d'impressions, de souvenirs en particulier sur son cher pays natal, le Morvan: "*Mon Gai Royaume de Provence*", "*Source de Joie*", "*L'âme du Vin*", "*Morvan*" et d'autres encore.

Comme on le voit, Constantin-Wyer est un auteur assez prolifique. Nul romancier français — excepté peut-être Louis Hémon, — n'a contribué plus que lui, par l'ensemble de son œuvre, à faire connaître en France notre pays, du moins les aspects de notre pays que les écrivains nordiques ont surtout aimer à décrire. Il y a dans les livres de Constantin-Wyer, ce que Jean Ajalbert appelle parlant des "*Livres du Pays*", un appel d'air vers lequel s'élancent tous les prisonniers des villes", les "assis", comme les appelle Jean Richepin. On aime ces livres en France. On a même remarqué que la plupart des Prix Goncourt sont allés à la nature comme ceux de Maurice Constantin-Wyer.





MARIE LEFRANC



Je protesterais de toutes mes forces si un jury littéraire refusait de classer Marie Le Franc parmi les écrivains nordiques. Avec seulement "*Héliar, fils des Bois*" et "*La Rivière Solitaire*", Marie Le Franc s'est classée d'elle-même dans cette catégorie qui nous est particulièrement chère, à nous Canadiens Français. Des Nordiques, elle a le sens du froid et de sensualité polaire qu'elle met dans ses récits. De ce côté, on pourrait la revendiquer pour notre. Mais la manière de Marie Le Franc est variée. Des marins bretons elle a le sens du vent et de l'espace; de la femme, elle a le sens de l'amour. La vie lui a donné le sens de l'aventure. L'œuvre de Marie Le Franc est donc assez complexe.

On voudrait qu'un livre fut toujours traité comme une personne. Les livres sont de plus en plus nombreux. Nous nous en débarrassons

en les jugeant en masse. Leur vie, chaque jour, ressemble davantage à la notre. Hommes de série, nous pensons n'avoir jamais affaires qu'à des livres de série. A peine un livre est-il né qu'il est affecté d'une épithète qui le classe, le définit et le juge. Tant pis pour son secret. Comme devant certains tribunaux "à la minute", qui, dit-on, fonctionnent dans les pays germaniques, il faut que le livre accusé parle vite et fort. Pour les livres, comme pour les hommes, il semble que les jeux, presque toujours, soient faits d'avance et la plus grande probité de la critique parvient à peine à compenser l'effet de ces classements prématurés. Assez rares donc sont les livres qui ont le temps et les moyens de s'expliquer, d'être eux-mêmes, de vivre une vie propre et personnelle.

Les livres de Marie Le Franc sont "eux-mêmes", chacun, peut-on dire. Mais la plupart se rapprochent, j'y tiens comme on le voit, à la manière nordique. Encore une fois qu'on lise: "*Héliar, fils des Bois*", "*La Rivière Solitaire*" et encore "*L'Amoureuse Randonnée*", peu importe les autres issus des embruns du pays breton, même son chef d'œuvre "*Grand Louis l'Innocent*", et cet autre beau livre de la lande bretonne "*Le Poste sur la Dume*". Et il y a encore "*Au Pays Canadien-français*" où elle proclame avec tant de fierté et d'enthousiasme

son admiration pour le pays d'adoption. Douée d'une âme expansive développée au milieu d'un paysage morose, heurtant ses pieds aux cailloux des grèves où pataugea son enfance, elle découvrit, un jour, un "pays que l'homme n'a pas encore abîmé" et, habituée qu'elle était à ne regarder qu'un coin rapetissé, elle a découvert dans nos forêts, l'immensité. L'émotion l'a prise en croupe et, trouvant l'"espace vitale" où elle avait toutes ses foulées, elle s'est lancée à toute allure. La voilà partie! . . . Tenons-nous bien, en la suivant, nous connaissons avec "*Héliér*" la pittoresque région du Mont Tremblant; dans la "*Rivière Solitaire*", nous assisterons à l'établissement des valeureux colons de cette partie du Témiscamingue, et l'on admire la luminosité de la lumière et la splendeur de nos forêts dans l'"*Amoureuse Randonnée*". J'ai grande envie de classer dans cette catégorie son dernier sur nous: "*Les Pêcheurs de la Gaspésie*" qui est pour moi une espèce de chef-d'œuvre d'impressions justes et de couleur locale.

Fallait-il donc un écrivain étranger à notre pays pour nous faire connaître, de façon si pittoresque et si vraie, ce petit coin infime de notre grand pays qu'est cette Ile Bonaventure qu'avant Marie Le Franc on ne connaissait que comme sanctuaire d'oiseaux de mer, comme, hélas! avant Louis Hémon, cet autre écrivain

étranger, on ne connaissait du Lac St-Jean, j'oserais dire, que ses bluets.

Ce dernier livre de Marie Le Franc sur notre pays "*Les Pêcheurs de la Gaspésie*", est, pour moi — chacun est libre de son opinion, — son chef-d'œuvre, je dirai, d'observations justes. Là, comme elle a fait pour "*La Rivière Solitaire*", et comme ont fait White, Curwood, London et Constantin-Wyer, comme avait fait Louis Hémon, Marie Le Franc, avant d'écrire, a voulu vivre avec les héros de son livre; et c'est ce qui fait sa qualité et sa vérité. Le drame, car il y a une sorte de drame, où l'auteur explore le pur règne du cœur, climat moral dans lequel vit le petit peuple qu'elle étudie, est senti, presque jamais pensé. Marie Le Franc, ici, se tient constamment tout près de son héros et de son héroïne, même du plus humble, du plus épisodique. De là peut-être ce pathétique continu qui émeut parfois jusqu'aux larmes. Car c'est de la vie, de la vraie vie. Et si Marie Le Franc s'élève jusqu'au monde des idées, ce sera par les moyens les plus simples, en restant toujours à côté de ses gens, où les idées restent toujours pénétrées de souffrance, comme toutes sanglantes les batailles insoupçonnées de la vie des humbles, des petits; de ces colons, en lutte avec la forêt; de ces pêcheurs, luttant contre la mer; batailles évoquées plutôt qu'expri-

mées. Non, chez Marie Le Franc, de ce côté, pas de tricherie.

Comme dans "*La Rivière Solitaire*", dans ces "*Pêcheurs de la Gaspésie*", il n'y a pas cette complexité que l'on croit être la seule intelligence dialectique; il y a surtout le cœur. Il y a un monde rien qu'humain, sans recours, ou démunis d'argent, démunis même d'idées, démunis de tous moyens d'évasion, les hommes ne trouvant de ressources qu'en eux-mêmes, en leur cœur, pour durer et "s'endurer", peut-on dire.

Franchement, j'ai trouvé pour ma part dans la lecture des "*Pêcheurs de la Gaspésie*", ce plaisir extrême que désirait l'autre en souhaitant lire les fables de Lafontaine.

Ce sont des récits, comme ceux de Louis Hémon; comme ceux de Marie Le Franc, sur le Témiscamingue, la Mauricie, la Gaspésie, le Lac St-Jean, qui peuvent nous faire comprendre, je dirais, cet humanisme populaire qu'est la vie de tous les jours de notre peuple en tant que colons, agriculteurs, pêcheurs, ouvriers. Si de tels témoignages se multiplient, si le monde écoute avec un peu d'amour ces voix trop timides encore, l'idée que nous faisons de cette sacro-sainte culture, à laquelle nous nous faisons comme un devoir d'aspirer, changera peut-être.

Tenons-nous près du peuple, vrai; ça vaudra toujours mieux, vous surtout, les écrivains, nordiques ou autres. Pas trop de parlotte en l'air! . . . Pas trop de Kampchatka ou d'Iles Hawaï ou Marquises! Restons au pays, avec le peuple, avec les nôtres! "Le peuple", dit, quelque part, Thomas Hardy, "les artisans, les ivrognes, les mendiants voient la vie telle qu'elle est bien mieux que les étudiants des collèges". Et c'est ainsi que l'un de ses héros, Jude, l'obscur, finit par avoir de grandes lumières sur les choses les plus simples de la vie. Sur la misère de tous les jours, les colons, les pêcheurs, les ouvriers, ceux du peuple enfin sont des hommes profondément cultivés. La grande affaire de la vie est de vivre et de mourir content, et voilà ceux du peuple . . . Voilà ceux des romans de Marie Le Franc. Il est temps que j'en revienne à elle: que je la fasse connaître, j'oserais dire, matériellement.

C'est une institutrice bretonne émigrée au Canada à 26 ans, sans un sou vaillant, sans connaître un mot d'anglais, sans avoir un vêtement chaud, comme, soupirait André Thérive, "sans parler anglais et sans fourrure". Née le 4 octobre 1879, à Banastère-en-Sarzeau, dans une maison entourée de mer, fille d'un père douanier, n'ayant dans son ascendance paternelle que des pêcheurs, des marins, des paludiers,

des gabelous, mais tous gens adorant la lecture et, pour leur classe, instruits — ils lisent depuis cent ans une petite bibliothèque à eux laissée par des moines qui avaient fui la Terreur, — elle sort à vingt ans de l'école normale de Vannes et demande un poste à Madagascar ou en Indochine — sans obtenir satisfaction. Elle enseigne dans différents trous du Morbihan, et à 26 ans, pour voir du pays, s'embarque: elle va au Canada. Comment vivra-t-elle là-bas? A Dieu vat!

Le matin de son arrivée à Montréal, elle entre, au hasard, dans les bureaux d'un journal français, — "La Patrie", — dont elle a vu le nom sur la porte, et réussit à y placer de petits articles, de quoi gagner les premiers dollars indispensables. Son ignorance de l'anglais l'empêche de poursuivre la carrière de reporter. Elle cherche des leçons, en trouve, en donne, dans les conditions les plus pittoresques, par exemple en glissant en toboggan avec ses élèves sur les pentes de la Montagne tout en conjuguant à haute voix le verbe "glisser": Je glisse . . . nous glissons . . . ". Elle finit par trouver une place fixe à l'Université McGill.

Une dizaine d'années s'écoulent ainsi, à se débattre au milieu des difficultés les plus diverses, santé, acclimatation, etc . . . , ne lisant

rien, à plus forte raison n'écrivant rien, au courant de rien. Vient la guerre de 1914-18. Terrible ébranlement. Deux de ses frères sont tués. Un soir, un soir plus douloureux que les autres, elle s'assied devant sa table de travail et écrit des vers.

Deux volumes de vers, qu'elle envoie en France, à Paris. On lui répond de ne point montrer ces vers de mirliton. Bon! elle rencontre un soir — elle était en France, où elle était retournée, à Port-Navalo, baie de Vannes — dans une petite boutique tenue par une femme de pêcheur, un vagabond de haute taille, à la figure hilare, qui d'un geste de la main désignait sur le comptoir une boîte de clous; dans une pose vraiment régal, il faisait comprendre sans daigner prononcer un mot qu'il voulait des clous, autoritaire, nonchalant. Ce soir-là, c'était la veille du départ de Marie Le Franc pour le Canada, où elle s'en allait de nouveau, cette nuit-là plutôt, notre future romancière ne dormit point: de tête, entièrement et dans tous ses détails, elle bâtit l'histoire de Grand Louis l'Innocent qui va rendre son nom populaire. Arrivée à Montréal dix ou douze jours plus tard, elle commence à écrire son livre, le 29 septembre exactement; le 27 octobre suivant, elle expédia son manuscrit à un éditeur parisien. Deux ans plus tard, ledit manuscrit lui

est rendu avec cette seule annotation en marge : "Ridicule". Trois ans après — en 1925 — il était couronné par le jury de la Bourse nationale de Voyage. Il vit enfin le jour, mais au Canada d'abord : fin octobre 1927. La route a été longue, difficile, mais "*Grand Louis l'Innocent*" est, malgré tout, arrivé et gagne le Prix Femina un peu plus tard.

Ici, je me permets une parenthèse où je révèle un fait assez curieux que nous devons expliquer avec humilité.

"*Maria Chapdelaine*", de Louis Hémon — après avoir été, il est vrai, publié en feuilleton dans le "Temps", en France, est publié en volume, d'abord, au Canada, sans le moindre succès. Il passe ici totalement inaperçu. Trois ans plus tard, il paraît en France grâce à un exemplaire de l'édition canadienne présenté par Charles Le Goffic à Bernard Grasset, et en un peu plus d'un an le livre se répand dans le monde entier à plus d'un million d'exemplaires . . . "*Grand Louis l'Innocent*", de Marie Le Franc, publié d'abord au Canada, comme le récit de Louis Hémon, passe également, chez nous, sans attirer la moindre attention. Puis, toujours comme "*Maria Chapdelaine*", il est édité en France où il obtient d'emblée le Prix Fémina

et une popularité digne des plus grands ouvrages.

Tout cela dit en passant, sans commentaires.

Il est vrai que nous n'avons pas ici de Bernard Grasset ni de Jean-Richard Block à qui nous devons tant de chefs-d'œuvre qui seraient restés ignorés sans leur audacieuse initiative d'éditeurs.

Que dirais-je encore de Marie Le Franc? Elle continue de voyager entre sa chère Bretagne et son cher Québec, publiant à chaque séjour, là et ici, un livre, tantôt d'inspiration bretonne, tantôt de source canadienne. Mais aujourd'hui on peut dire que le Canada l'inspire davantage sans toutefois qu'elle renonce à ses landes armoricaines. C'est que notre forêt québécoise s'est révélée à elle dans toute sa santé. C'est là que son talent descriptif veut donner toute sa force. La neige, le froid, les levers et les couchers de soleil laurentiens deviennent ses pôles. Elle chantera toute la magnificence de ces choses. Elle dira la forêt en feu qui se purifie, puis qui, de ses cendres, renaît, cautérise ses blessures, remet le baume de ses frondaisons pour reprendre toute sa beauté. Et à l'homme qui s'y est attaché, elle fait perdre no-

tion de tout ; elle crée pour lui des plaisirs féroces, des joies après. Pour Marie Le Franc notre forêt aime son maître, l'homme, mais elle est une femme qui a ses vapeurs. Et depuis des années, Marie Le Franc, durant ses séjours au Canada, ne cesse de parcourir nos bois, des massifs de la Montagne Tremblante aux boqueteaux des Shicks-Shocks ; ici, une envolée magnifique, là, la marche appesantie d'un promeneur amorphe. Là, c'est l'artiste qui sculpte d'un ciseau expert ; ici, c'est la main de l'artisan qui tremble. Mais partout, elle est en adoration devant notre forêt, en hiver, en été, ici, là, partout.



Table des Matières

	PAGES
<i><u>Les Oubliés</u></i>	5
Le commandant Pierre Fortin.....	13
Napoléon Comeau.....	23
Henry de Puyjalon.....	37
Le capitaine J.-E. Bernier.....	51
Joseph Bureau.....	63
Arthur Bules.....	75
Louis Jobin.....	87
David Tétu.....	101
Thomas Fortin.....	111
Ferd. van Bruyssel.....	127
L'amiral Bayfield.....	137
<i><u>Ecrivains Nordiques</u></i>	149
Stuart-Edward White.....	157
James-Oliver Curwood.....	171
Jack London.....	187
Louis-Frédéric Bouquette.....	205
Constantin-Weyer.....	217
Marie LeFranc.....	227





100

BNQ



000 160 435